

**Le Dialogue
de Trianon
a trouvé sa place
dans le système
des relations
franco-russes**

**Paul
de La Morinerie**

**Ekaterina
Smirnova**

MGIMO – Sciences Po – Nancy

**Sylvie
Bermann :**

« Il y a 25 ans,
MGIMO
et Sciences Po
ont signé
un accord
pionnier »

**Vanessa
Scherrer :**

« Le monde
de l'éducation
doit toujours
être un 'acteur
du changement' »



MBA & Executive MBA



mba.mgimo.ru



LUTETIA

RIVE GAUCHE, PARIS

Situé au cœur de Saint-Germain-des-Prés, l'hôtel Lutetia fait son grand retour sur la Rive gauche parisienne le 12 juillet 2018. Fondé en 1910, il a été le carrefour des plus grands artistes du XXe siècle tels que Ernest Hemingway, Joséphine Baker, Pablo Picasso... et beaucoup d'autres. Après quatre années de rénovation conduites par l'architecte de renom Jean Michel Wilmotte, la nouvelle Lutetia alliant modernité et héritage entre dans une nouvelle ère, le décor change mais l'esprit reste le même.

ESCAPADE RIVE GAUCHE

- Un surclassement (non valable à partir de la suite Lutetia)
- Le petit-déjeuner américain en chambre ou au restaurant
- Les heures d'arrivée et de départ flexibles
- L'accès au Spa Akasha et sa piscine

Le choix entre un transfert aller-retour (transfert aller-retour depuis/vers l'aéroport ou la gare) ou une expérience Rive Gauche (à réserver 72h à l'avance) pour toute réservation en chambre Deluxe, Junior Suite ou Suite



CAFÉ ROYAL LONDON CONSERVATORIUM AMSTERDAM LUTETIA PARIS



THE LEADING HOTELS OF THE WORLD, LTD.®



En 1994, le MGIMO et l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po) ont signé l'accord pionnier mettant en place le programme franco-russe de cotutelle dans le domaine des relations internationales. Son 25^e anniversaire est inscrit à l'ordre du jour du Dialogue de Trianon qui s'est déroulé cette année entre les sociétés civiles française et russe.

38

TRIANON

- 8** Anatoli Torkounov : Le Dialogue de Trianon a bien trouvé sa place dans le système de relations franco-russes
- 12** Pierre Morel : « Le Dialogue de Trianon est une entreprise de longue haleine, mais elle est bien engagée »
- 14** Sylvie Bermann: « Il y a 25 ans, MGIMO et Sciences Po ont signé un accord pionnier »

- 20** Alexeï MECHKOV: Le Dialogue de Trianon a ouvert une fenêtre d'opportunité. Les politiciens des deux pays ont besoin de prendre un bol d'air frais, considère l'Ambassadeur de Russie en France.
- 26** Marina Loshak: « Nous sommes ambassadeurs de l'art français »
- 30** Ilya Polyakov : « Le Trianon contribuera aux nouveaux projets entrepreneuriaux »

- 36** Arnaud Dubien : « En Russie, on recherche des talents ».

EXCLUSIF | FRANCE

- 38** Sciences Po – MGIMO : 25 ans d'excellence
- SCIENCES PO**
- 40** Vanessa Scherrer : « J'espère que nous ferons chemin ensemble pendant encore 25 ans et pourrons célébrer nos 50 ans de coopération »



Les chemins d'Ekaterina Smirnova et de Paul de La Morinerie, *alumni* de MGIMO, se sont croisés à Paris



La Faculté des relations internationales, la plus ancienne faculté de MGIMO, a fêté son 75e anniversaire



46 Pascal Perrineau: « La coopération des Associations des Alumni MGIMO et Sciences Po, c'est tout à fait une nouvelle expérience »

CLOSE-UP

52 Itinéraire : MGIMO – Sciences Po – Nancy

CLUB DES ALUMNI DE MGIMO

62 « On peut dire que c'est à la nostalgie que nous devons l'idée du club ! »,

dit Olga Schetinina-Belot, la présidente du Club des *alumni* de MGIMO en France. « Je fais partie de ceux qui croient sincèrement dans l'existence d'un certain dénominateur commun des anciens de MGIMO »

120 Amicale française du MGIMO

UNESCO

124 Alexandre Kuznetsov : « En cas de doute, agis à partir des intérêts de l'État »

ANNIVERSAIRES

144 L'école diplomatique de MGIMO fête ses 75 ans

149 L'école du journalisme de MGIMO fête ses 50 ans
En 1968, une nouvelle faculté – celle du journalisme international – a vu le jour à MGIMO. Cette année, elle fête son 50e anniversaire !

QUOI DE NEUF

156 L'automne à Paris, il y a cinq ans

Direction éditoriale
Igor Drobyshev

Conseiller éditorial
Artem Malguine

Publicité
Olga Monakhova

Conception graphique et maquette
Natalia Kondratieva

Traduction
Marchmont MFL Ltd.
Anton Tokovinin

La rédaction tient à remercier
M. Petrova, D. Starostine, V. Kalachnikova,
O. Schetinina-Belot, P. Cauchy, la direction
de l'hôtel Lutetia

Crédits photographiques :
I. Drobyshev, A. Levine, I. Lileev,
E. Koubychkina, A. Raikova, S. Katz

Photos de couverture : Igor Drobyshev

Édition SRL « Mediadom major »
119454, Moscou, Vernadskogo av., 76,
office 2180, +7 (495) 233-40-81
E-mail: editorial@majordommedia.ru
www.majordommedia.ru

La revue est enregistrée auprès du
Service Fédéral de surveillance des
communications, des technologies de
l'information et des médias de masse
(Roscomnadzor)

Certificat d'enregistrement
PI N° FS77-49772 du 10 mai 2012



Les visites en Russie du président Emmanuel Macron, d'abord au Forum économique de Saint-Pétersbourg, ensuite à la finale de la Coupe du monde de football, ont créé l'événement important de l'été dernier. Les rencontres du chef d'État français avec le président Vladimir Poutine ont redonné une nouvelle dimension au Dialogue de Trianon qu'ils ont initié l'année précédente.

De plus, la fête de football en Russie, qui a vu l'équipe de France remporter la Coupe du monde, a ajouté à ce dialogue une nouvelle dimension humaine. Je l'ai compris à travers ma propre expérience, dès mon arrivée à Paris pour préparer le numéro spécial de MGIMO Journal en français.

Au lendemain de la victoire française, tout le centre-ville a été bloqué, alors que je devais me rendre quelque part. L'agent diplomatique, qui a proposé de m'y amener, a demandé gentiment à un policier de laisser la voiture diplomatique traverser le barrage. Le gardien de la paix s'est d'abord montré intransigent, mais apprenant que nous sommes de l'ambassade russe, il nous a fait le salut militaire avec un sourire et nous a dit : « La Russie ? Merci beaucoup pour la Coupe du monde ! » Et il nous a laissés passer...

Grâce à son succès, la première année du Trianon a donné une impulsion à cette initiative majeure : la France et la Russie ont vu s'ouvrir les opportunités de la deuxième année qui s'affiche encore plus prometteuse. Elle concernera davantage la jeunesse, parce qu'elle sera consacrée à l'éducation et à l'université.

MGIMO l'inaugure par l'événement qui s'inscrit bien à l'agenda du Dialogue de Trianon ; dans le contexte actuel, cet événement semble être unique. Paris accueillera un grand rassemblement de diplômés des doubles Masters de MGIMO et des grandes écoles françaises, qui marque le 25e anniversaire du premier programme de ce type, réalisée avec l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po).

Dans ce numéro, vous verrez défiler les personnalités qui sont impliquées dans l'élargissement du dialogue entre nos deux pays sous différentes formes. Dans cette galerie, vous trouverez des hommes politiques, des agents diplomatiques, des hommes et femmes d'affaires, des écrivains, des personnages éminents de la vie publique et culturelle. Il s'agit aussi bien de Russes que de Français ayant un dénominateur commun : ils sont soit des *alumni* de MGIMO, soit ses amis fidèles.

Igor Drobyshev
igor.drobyshev@majordommedia.ru



Sous l'égide du Forum « Dialogue de Trianon »



Endowment
MGIMO University

**Nous vous
invitons
à devenir
partenaire du**

75

**ème
anniversaire
du MGIMO!**

- coopération de MGIMO avec la communauté d'affaires
- financement des projets des étudiants et des professeurs de MGIMO
- projets «Fabriqué au MGIMO»
- événements scientifiques et ceux d'affaires

Nous contacter:

+7 (495) 229·41·37
fund@mgimo.ru
www.fund.mgimo.ru

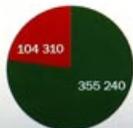




Для российского сегмента социальных сетей – главный политик во Франции



Упоминания Э. Макрона и М. Ле Пен в русскоязычном сегменте социальных медиа, количество сообщений за год

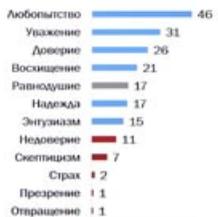


Top упоминаемых персон в соц. медиа:

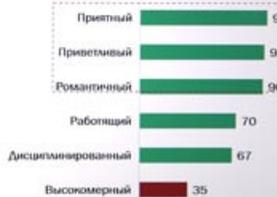
- Франсуа Олланд
- Дональд Трамп
- Владимир Путин
- Эммануэль Макрон
- Барак Обама
- Мариин Ле Пен
- Андреа Мелони
- Башар Асад
- Наталья Сергунина

Восприятие Французской Республики - весьма позитивное

Какие из следующих понятий лучше всего отражают Ваше восприятие Франции? (в % от всех опрошенных, три варианта ответа)



Говоря в целом, какое у Вас представление о французском народе? Народ... (в % от всех опрошенных, позитивно отвечавших на вопрос, один ответ по каждой позиции)



TRIANON

Photos et textes : Igor Drobyshev

Conçu dans les échanges entre les chefs d'État français et russe, le Dialogue de Trianon, qui a été chargé en événements importants l'année dernière, a trouvé sa place dans le système des relations franco-russes.



SPIEF'18 ПМЭФ'18
ST. PETERSBURG INTERNATIONAL ECONOMIC FORUM
ПЕТЕРБУРГСКИЙ МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЭКОНОМИЧЕСКИЙ ФОРУМ



SPIEF'18
ST. PETERSBURG
INTERNATIONAL
ECONOMIC
FORUM

ПМЭФ'18
ПЕТЕРБУРГСКИЙ
МЕЖДУНАРОДНЫЙ
ЭКОНОМИЧЕСКИЙ
ФОРУМ





Photos : Igor Lileev, Alexei Levin

ANATOLI TORKOUNOV : LE DIALOGUE DE TRIANON A BIEN TROUVÉ SA PLACE DANS LE SYSTÈME DE RELATIONS FRANCO-RUSSES

MJ : Monsieur le recteur, sans doute, ce n'est pas par hasard que fin novembre, la veille de la seconde édition du forum Dialogue de Trianon, qui portera sur les universités et l'éducation, Paris accueillera un grand

rassemblement des anciens diplômés de doubles Masters du MGIMO et des établissements français d'enseignement supérieur : Institut des sciences politiques (Sciences Po), Ecole des hautes études commerciales de Paris (HEC) et Business School Nancy ?

Nous ne l'avons pas fait exprès. L'année prochaine marquera le 25e anniversaire de la coopération entre MGIMO et Sciences Po. Un anniversaire pareil doit soit être fêté, soit passé sous silence. Pour nous, cette date est tout à fait emblématique. Avec mon ami,

Ambassadeur Pierre Morel (qui a été Ambassadeur de France à Moscou au début des années 1990), nous avons eu la chance de nous trouver aux origines de la coopération avec Sciences Po. En 1993, nous avons initié la signature de l'accord portant sur le premier programme éducatif joint franco-russe. Je me dois de mentionner ici Ivan Tiouline dont les relations personnelles avec des universités françaises ont aidé la France à arriver en position de tête parmi les grandes écoles et les centres de recherche étrangers avec lesquels MGIMO a tissé un réseau de relations.

Ce programme a connu un tel succès qu'il a évolué, vers 2005, en cursus complet de double Master MGIMO / Sciences Po. En un quart de siècle, plusieurs centaines d'étudiants russes et français ont participé aux échanges et notamment à ce programme. A l'occasion du rassemblement de novembre, ils pourront socialiser et se souvenir de leur jeunesse estudiantine. Autant que je sache, quelques 250 participants sont prévus au total. En ce qui concerne le programme de la rencontre, il ressemblera, par son format, aux forums de MGIMO, qui sont déjà entrés dans la tradition ; autrement dit, il comportera des discussions qui se tiendront dans les locaux de l'Assemblée Nationale et de Sciences Po, ainsi que des échanges informels lors de la soirée d'amitié. Les intervenants français sont de niveau très élevé. Il s'agit des dirigeants de sociétés nationales et d'hommes politiques européens renommés qui ont passés plusieurs années soit à étudier, soit à enseigner à Sciences Po.

MJ : Que mentionneriez-vous en premier lieu dans le bilan de la première année du Dialogue de Trianon ?

Tout d'abord, nous ne nous attendions pas à ce que tout se déroule de façon aussi réussie. Car, ne le cachons pas, le contexte politique de ces derniers temps et les évolutions au début de l'année auraient pu avoir des répercussions inattendues et désagréables sur nos plans. Cependant, à l'exception de quelques couacs, nous avons mis en œuvre tout ce qu'il a été prévu.

Le Forum économique international de Saint-Petersbourg remporte, certes, le titre de l'événement de l'année ; il a fourni le cadre à un certain nombre d'actions de Trianon, dont la rencontre des membres du conseil de coordination avec les présidents Vladimir Poutine et Emmanuel Macron. Selon toute évidence, cette visite aurait produit une grande impression sur celui-ci.

Parmi les événements du forum qui ont suscité le plus d'intérêt, je mentionnerais la session « Ville du futur », qui s'est déroulée en mars, dans le cadre du Salon international de l'immobilier MIPIM à Cannes, ce thème est devenu central cette année.

En même temps, le Centre spirituel et culturel orthodoxe russe à Paris a mis en

qui avait attiré des enseignants et des directeurs de relations internationales, venus de 150 universités russes et françaises. Le Congrès a remis à l'ordre du jour la coopération en matière d'éducation entre la France et la Russie.

En novembre, deux sessions du Dialogue de Trianon se sont tenues dans le cadre du Forum de Paris sur la paix. La session



Le Forum économique international de Saint-Petersbourg remporte le titre de l'événement de l'année ; il a fourni le cadre à un certain nombre d'actions de Trianon, dont la rencontre des membres du conseil de coordination avec les présidents Vladimir Poutine et Emmanuel Macron.

place un atelier de discussion portant sur les relations franco-russes, où l'on a fait notamment une présentation du recueil bilingue de la correspondance de Boris Eltsine avec Jacques Chirac et François Mitterrand.

En octobre, avec le soutien du Dialogue de Trianon, MGIMO a organisé le Congrès panrusse des professeurs de français,

principale était consacrée au « Dialogue civil contre les crises ». Les expériences russes en matière de diplomatie « civile » et « académique », ainsi que le Dialogue de Trianon à proprement parler, ont fait l'objet d'une présentation au stand que MGIMO y a mis en place, au cours de la discussion qui a duré une heure et demie, suivie d'échanges avec le public.

MJ : Dans quelle mesure a-t-on réussi à développer le thème principal du forum : la « Ville du futur » ? Qu'en pensez-vous ?

Des experts russes et français en matière d'urbanisme l'avaient traité avec succès aussi bien à Cannes que lors des ateliers du Forum urbain de Moscou en juillet. Ils se sont accordé que ces sujets permettent d'aborder les principaux aspects sociaux, économiques, logistiques, ethnico-politiques et environnementaux de mégapoles modernes, de petites villes et de « villes mono-industrielles ». Par ailleurs, les visiteurs ont pu apprécier les changements qui se sont opérés à Moscou ces dernières années. D'après Sergueï Tcheriomine, ministre du gouvernement de Moscou et alumni de MGIMO, ces processus d'innovation se poursuivent dans de nombreuses villes russes. L'année

dernière, la Russie est remontée à la 35e position dans la liste de la Banque mondiale portant sur le confort urbain ; il y a encore six ans, elle y figurait à la 120e position. Nous nous fixons pour ambition de passer à la 20e position vers 2020.

MJ : A votre avis, le Dialogue de Trianon a-t-il trouvé sa place dans le système de relations franco-russes ?

L'année prochaine, un des sujets de Trianon sera celui des rencontres régulières entre les jeunes leaders français et russes qui représentent le domaine des activités économiques et des administrations publiques.

Je pense qu'il l'a bien trouvée. Premièrement, ce dispositif ne concurrence pas les autres formats des relations entre la France et la Russie. Deuxièmement, ce forum offre un cadre au dialogue aussi bien au niveau de la société civile qu'entre les communautés professionnelles ; il vise à maximiser la présence dans tous les domaines des relations sociales bilatérales, en réduisant la hiérarchie au strict minimum.

En ce qui concerne les perspectives à court terme, l'année 2019 sera, comme vous l'avez justement remarqué, celle des universités dans le cadre du Dialogue de Trianon. Selon nos informations, la partie française se propose de faire de 2019 une année croisée de formation et d'éducation dans les relations entre la France et la Russie en général. Le 27 novembre, à la réunion du conseil de coordination, nous allons approuver le plan d'actions pour l'année prochaine, en nous focalisant sur les initiatives en matière de formation et d'éducation, de même que sur les propositions concrètes provenant des membres du conseil. Par ailleurs, un des sujets sera celui des rencontres régulières entre les jeunes leaders français et russes qui représentent le domaine des activités économiques et des administrations publiques. ☑





PIERRE MOREL : « LE DIALOGUE DE TRIANON EST UNE ENTREPRISE DE LONGUE HALEINE, MAIS ELLE EST BIEN ENGAGÉE »

MJ : Monsieur l'Ambassadeur, il y a 25 ans, vous étiez témoin de la signature de l'accord sur la coopération en matière d'enseignement entre le MGIMO et Sciences Po, l'accord historique. En novembre se tiendra à Paris une grande rencontre des diplômés, ayant terminé l'un des programmes conjoints existant entre le MGIMO et d'autres universités françaises. Pourriez-vous nous donner votre sentiment ?
 Je me souviens très bien de cet accord fondateur. Conduite par Alain Lancelot,

Gâce à l'accord de coopération entre le MGIMO et Sciences Po, une vraie « filière » franco-russe en matière de l'enseignement s'est ainsi mise en place de façon efficace.

anciens élèves français et russes pendant toute la journée du 28 novembre prochain à Paris, à l'Assemblée nationale le matin et à Sciences Po l'après midi pour ce 25ème anniversaire confirme sa pleine réussite.

MJ : Que mentionneriez-vous en premier lieu dans le bilan de la première année du Dialogue de Trianon ?

Le Dialogue de Trianon est une entreprise de longue haleine. Il faut du temps pour mettre en relation plus directe nos sociétés civiles, et nous n'avons donc pas voulu commencer par des opérations spectaculaires et de grande envergure, mais sans suite appropriée. Par delà la participation du Président de la République au Forum économique de Saint Pétersbourg, qui a permis une première réunion plénière de notre conseil de coopération, nous avons été présents dans tous les rendez-vous importants que nous avons utilisés, voire suscités, dans les intérêts du Dialogue.

Dans cette phase de lancement, le plus intéressant pour nous a été de vérifier par une étude approfondie de nos opinions respectives, menée conjointement. Ces deux instituts spécialisés ont pu vérifier de façon précise que nos peuples s'apprécient mutuellement et ont envie de mieux se connaître. Au même moment, un concours très exigeant, « Connaissez-vous la Russie ? » organisé auprès des jeunes de 18 à 25 ans a apporté une excellente confirmation : parmi les cinq finalistes, qui ont pu assister à plusieurs matches de la Coupe du Monde, quatre n'étaient pas encore allés dans votre pays !

MJ : Dans quelle mesure a-t-on réussi à développer le thème principal du forum : la « Ville du futur » ? Qu'en pensez-vous ?

S'agissant de la ville du futur, il est trop tôt pour faire un bilan. Mais on peut déjà constater que tous les rendez-vous programmés pour 2018 ont été tenus, que des experts de haut niveau et des entreprises de pointe y ont pris part, y



son directeur, l'équipe de Sciences Po a préparé ce projet avec le Recteur Torkounov. L'ambassade les a fortement soutenus, en sorte que la signature de l'accord a eu lieu dans le grand salon de la résidence, sur le grand bureau Louis XV. J'avais pris mon poste d'ambassadeur en juin 1992, et j'ai alors découvert comment le Recteur, instruit par les changements de l'époque, avait engagé une reconversion majeure de son Institut pour offrir à ses étudiants de nouvelles formations en économie, finances et journalisme, entre autres. Ces signaux ont été vite perçus

et cette opportunité attrayante du double diplôme, encore originale dans la nouvelle Russie, a vite intéressé les étudiants comme les entreprises qui avaient besoin de former leurs ressources humaines. Pour ma part, à chacune de mes visites à l'Institut, je pouvais ainsi rencontrer de jeunes étudiants russes francophones pleins d'ardeur (et de questions !), et bientôt leurs camarades de Sciences Po. Une vraie « filière » franco-russe s'est ainsi mise en place de façon efficace, et le rassemblement de très nombreux (presque trois cent)



compris au Forum de Vladivostok, et que nous allons poursuivre ce rapprochement bien engagé au delà de cette année, en commençant par le Forum Gaïdar le 15 janvier prochain à Moscou.

MJ : A votre avis, le Dialogue de Trianon a-t-il trouvé sa place dans le système de relations franco-russes ? Comme je l'ai déjà souligné, la montée en puissance ne peut pas ce faire en un jour, mais elle est bien engagée. Nous avons mis au point de nouvelles façons de travailler et d'interagir. Vous pouvez déjà le constater avec la nouvelle version de notre plateforme « en miroir » <dialogue-trianon.fr>, et une leçon se dégage déjà très clairement : par delà le

Le Dialogue de Trianon a pour vocation d'atteindre de nouveaux publics, de donner à nos concitoyens la possibilité de prendre des initiatives, de mieux faire connaître leurs projets et de trouver ainsi dans l'autre pays de nouveaux partenaires.

travail accompli par nos ambassades, services et instituts respectifs pour soutenir et déployer nos relations bilatérales, le Dialogue de Trianon a pour vocation d'atteindre de nouveaux publics, de donner à nos concitoyens la possibilité de prendre des initiatives, de mieux faire connaître leurs projets et de trouver ainsi dans l'autre pays de nouveaux partenaires. Les échanges sur le thème de la ville du futur ont déjà montré comment nous partageons des préoccupations comparables sur ce sujet majeur, et je suis convaincu que le thème de l'éducation et de la formation, retenu pour le Dialogue pour l'an prochain, le montrera plus fortement encore. 

SYLVIE BERMANN: «IL Y A 25 ANS, MGIMO ET SCIENCES PO ONT SIGNÉ UN ACCORD PIONNIER »

L'Ambassadeur de France en Russie parle de la dimension éducative du Dialogue de Trianon.

MJ : Nous fêtons l'année prochaine le 25ème anniversaire de la coopération du MGIMO avec des universités françaises. Cette coopération a commencé avec la création en Russie, en 1994, de la première maîtrise franco-russe de relations internationales MGIMO-Sciences Po. Pourriez-vous nous donner votre sentiment sur ce succès, en tant qu'ambassadeur et en tant que diplômée de Sciences Po?

Il y a effectivement 25 ans qu'Alain Lancelot, alors directeur de l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po), et le vice-recteur Tiouline signaient cet accord pionnier. Pour se rendre bien compte de l'importance du projet, il faut se souvenir de cette période. La fin de l'Union soviétique permettait d'écrire un nouveau chapitre dans les échanges académiques franco-russes. Mais l'élément déterminant était que ces deux écoles, assez semblables au demeurant, faisaient le choix, au même moment, de l'internationalisation de leur cursus, chose exceptionnelle en 1994, même en France.

Enfin, le succès, inscrit dans la durée, est le fruit d'un travail continu de mise à jour, d'adaptation des enseignements, de l'engagement continu du corps professoral et de l'enthousiasme des étudiants. Depuis, le MGIMO et Sciences Po ont suivi un chemin parallèle ; en faisant le choix stratégique de l'ouverture vers le monde de l'entreprise et de l'internationalisation, ces écoles se sont hissées parmi les meilleurs établissements du monde dans leur domaine.

MJ : En novembre se tiendra à Paris une rencontre des diplômés du MGIMO, ayant terminé un double master MGIMO-Sciences Po ou l'un des programmes conjoints existant entre le MGIMO et d'autres universités françaises. Cette réunion aura lieu sous les auspices du Dialogue de Trianon, auquel vous participez activement. Pourriez-vous nous parler de la dimension éducative de ce forum?
Le MGIMO et Sciences Po ont choisi de célébrer les 25 ans de leur coopération de

manière exceptionnelle. La visite, en juin dernier, de Pascal Perrineau, président des Anciens, au recteur Torkounov, a permis un rapprochement entre les associations d'anciens élèves, ce qui est un aspect essentiel de la coopération et trop souvent délaissé, malgré l'importance des réseaux professionnels constitué par les Alumni. Une rencontre à l'Assemblée Nationale à Paris est prévue et un colloque sur les questions européennes sera organisé rue Saint-Guillaume, soulignant ainsi la dimension scientifique de la coopération. Ce travail commun, exemplaire, devait être retenu par le comité du Dialogue de Trianon, pour l'inscrire à cet agenda franco-russe voulu par les présidents Poutine et Macron, et, ainsi, le valoriser.

Le succès, inscrit dans la durée, est le fruit d'un travail continu de mise à jour, d'adaptation des enseignements, de l'engagement continu du corps professoral et de l'enthousiasme des étudiants.

MJ : Le thème principal retenu par le forum cette année était « La Ville du futur », en privilégiant le concept de « ville intelligente et confortable ». Votre première année comme ambassadeur de France en Russie vous a-t-elle donné l'occasion de vous faire une opinion sur le caractère pratique et «intelligent» de la ville de Moscou ?
Les transformations récentes de Moscou sont impressionnantes. Il y a bien sûr les restaurations des bâtiments, et l'aménagement d'espaces verts et de promenade très agréables, surtout dans le centre qui en manquait, en restreignant les voies automobiles, comme à Paris.

Le développement des transports en commun avec le rallongement des lignes de métro et la nouvelle ligne circulaire rend la ville plus pratique pour tous, surtout ceux qui habitent loin. Des applications informatiques modernes facilitent la vie des usagers. J'apprécie aussi l'absence de publicité dans les espaces publics. Moscou a montré que c'était tout à fait possible, et j'espère que d'autres villes suivront cet exemple, partout dans le monde.

La ville du futur ne sera pas seulement intelligente et confortable, elle doit aussi et surtout être durable, à la fois contribuer à la lutte contre le changement climatique et s'adapter aux événements climatiques extrêmes à venir. La maire de Nantes en a parlé lors de la table ronde du Dialogue de Trianon au forum économique de Saint Pétersbourg, et la directrice de l'Agence parisienne du Climat est venue présenter la politique de Paris au Forum climatique des villes, organisé par la mairie de Moscou les 6 et 7 septembre. La ville de Paris fait un gros travail de sensibilisation des citoyens à cette question, pour qu'ils participent davantage à la lutte contre le changement climatique, et mènent des actions pour diminuer la consommation d'énergie fossile, notamment en encourageant la rénovation thermique des bâtiments. Je serais heureuse que la ville de Moscou fasse de ces sujets une priorité, comme Paris. C'est un investissement indispensable pour préserver la qualité de vie des habitants. Il y a aussi à Paris de bonnes pratiques sur la gestion des déchets, un tri le plus en amont possible, avec les habitants, pour utiliser au mieux les ressources et éviter la pollution.

MJ : Vous avez déjà travaillé comme diplomate à Moscou lors d'une période passionnante, celle de la perestroïka soviétique. Quels sont vos souvenirs de ces années ?
La vie a bien entendu beaucoup changé depuis l'époque soviétique. Ce qui me frappe beaucoup, ce sont les changements dans l'aspect de Moscou



qui est devenue une ville agréable, verte avec de nombreux parcs, une capitale internationale culturelle, qui dispose également d'une grande diversité gastronomique.

J'aime beaucoup la littérature russe et l'un de mes souvenirs marquants de l'époque a été ma visite de la maison de Pasternak, à Peredelkino, où j'ai eu la chance de pouvoir sous-louer une petite datcha pendant les week-ends alors que j'étais jeune diplomate. J'ai donc été heureuse d'avoir pu y retourner récemment en compagnie du fils de l'écrivain, et je me suis souvenue de mon premier séjour avec une certaine nostalgie. Malgré les difficultés de l'époque, je garde un bon souvenir de mon premier séjour en Russie. La Perestroïka était une période passionnante, très riche en débats sur l'avenir du pays, qui avaient lieu en tout lieu, dans les cuisines ou ailleurs, constamment.

MJ : Vous êtes sinologue, vous avez été Ambassadeur de France en Chine. Pourquoi vous êtes-vous passionnée pour ce pays?

Je me passionne depuis longtemps pour ce pays. J'ai tout d'abord commencé par apprendre la langue chinoise. Je me suis passionnée pour la culture de ce pays, puis j'y ai fait plusieurs longs séjours. J'ai vécu en Chine à la fin de la Révolution culturelle en tant qu'étudiante, alors que je sortais de mes études à Sciences Po en 1976-1977. J'étais inscrite à l'Institut des langues de Pékin et j'ai pu assister sur la place Tian'anmen à l'annonce de la chute de la « bande des quatre ». Pendant un an, j'ai partagé la vie des « gong nong bing » (étudiants ouvriers-paysans-soldats). Je me suis immergée dans la vie quotidienne de l'époque et j'en garde des souvenirs très forts : j'ai notamment repiqué du riz dans les rizières d'une commune populaire et fait de la soudure à la chaîne dans une usine. Ce sont des expériences qui resteront à jamais gravées dans ma mémoire.

Par la suite, j'ai suivi avec intérêt les débuts de la politique de réforme sous Deng Xiaoping, quand je suis repartie cette fois comme diplomate à Pékin en 1980-1982. J'y suis enfin retournée en tant qu'Ambassadeur de France en 2011-2014, ce qui a aussi coïncidé avec un retour à un pouvoir renforcé de ses dirigeants avec Xi Jinping. La juxtaposition de deux Chines, l'une archaïque et l'autre moderne est

fascinante. C'est un pays immense et de grande culture, tout comme la Russie, mais qui a évolué différemment. La Chine s'est radicalement transformée pour devenir l'une des toutes premières économies du monde.

MJ : La Russie effectue actuellement un virage vers l'est en se rapprochant de la Chine. Une des raisons principales de cette évolution est la complète détérioration des relations de la Russie avec l'Occident. La France et ses partenaires de l'Union européenne ne craignent-ils pas que ce point de non-retour à partir duquel

La France et l'Europe seront toujours prêtes à reprendre la coopération avec la Russie. Je ne suis pas sûre que la Russie trouverait partout un partenariat aussi équilibré.

il deviendra impossible de restaurer la coopération avec la Russie à son niveau antérieur ?

Le partenariat entre la Russie et la Chine s'est très certainement et très remarquablement approfondi dans les dernières années. Je ne pense pas pour autant qu'une logique de « bloc » ou d'alliance soit applicable quand on en vient à la relation sino-russe, et que l'intérêt de Moscou pour la Chine l'amènerait à se détourner irrémédiablement de l'Europe. Depuis mon arrivée, j'observe en permanence la tendance de fond que la Russie est infiniment plus liée à l'Europe qu'elle ne l'est à l'Asie, économiquement, culturellement, démographiquement, et au-delà même des difficultés de la relation politique. Je ne vois pas de renversement manifeste de cette tendance de fond.

Pour notre part, je crois que la France et l'Europe seront toujours prêtes à reprendre la coopération avec la Russie, si elle montre une volonté de trouver des solutions à nos différends dans le respect des principes du droit international. Je ne suis pas sûre que la Russie trouverait partout un partenariat aussi équilibré.

Le Président Macron a dès le début de son mandat émis le souhait d'une reprise du dialogue et de la coopération avec Moscou. Il l'a confirmé lors de son déplacement en mai à St Pétersbourg. Il a également indiqué qu'il fallait mener une réflexion plus large sur l'architecture de sécurité européenne, que les Européens devaient conduire aussi bien avec les Etats-Unis qu'avec la Russie et sur laquelle nous travaillons actuellement.

MJ : Vous avez été la première femme nommée Ambassadeur de France dans un pays membre permanent du Conseil de sécurité des Nations Unies, la Chine. La diplomatie russe ne peut pas encore se vanter d'un tel accomplissement, même si de nombreuses jeunes diplomates ont été nommées ces dernières années au ministère russe des Affaires étrangères et dans les ambassades russes à l'étranger.

Je pense qu'il y a eu des progrès dans le monde à cet égard et les Nations Unies ont noté qu'avec l'émergence de femmes à des postes importants de l'Etat, elles ont eu un rôle positif dans l'évolution de leur pays. Nous savons aujourd'hui qu'il existe une très forte corrélation entre la participation des femmes aux affaires publiques, qu'il s'agisse du domaine social, économique ou politique et la performance économique, aussi bien dans le secteur public que privé.

Selon moi, la participation des femmes est fondamentale à l'essence même du métier de diplomate, à savoir la construction et le maintien de la paix. Les femmes ne sont pas que les premières victimes des conflits armés à travers le monde, elles sont également un élément de leurs résolutions. Ici encore, des études récentes ont montré que, plus les femmes étaient nombreuses à participer aux pourparlers de paix, plus la probabilité était grande qu'ils aboutissent. Ce fait a été reconnu pour la première fois par le Conseil de sécurité de l'ONU en 2000 : sa résolution 1325 sur « les femmes, la paix et la sécurité » appelait à la participation des femmes dans les processus de paix, à mieux les protéger contre les violations de leurs droits humains et à leur garantir un accès à la justice et aux services, afin d'éliminer la discrimination qui pèse sur elles. En ce qui concerne mon expérience



personnelle, je suis rentrée dans un ministère qui était alors largement masculin à l'époque. Ces dernières années, la situation au sein de la diplomatie française a heureusement beaucoup évolué, grâce à une politique volontariste.

Comme le rappelait le ministre de l'Europe et des Affaires étrangères, Jean-Yves Le Drian, lors de la traditionnelle « Conférence des Ambassadeurs », notre ministère compte désormais un quart de femmes ambassadeurs contre à peine

plus de 10% il y a 10 ans. Aujourd'hui, 47 Françaises occupent un poste d'Ambassadeur, soit une augmentation de 26% des nominations féminines en 5 ans. Plus de la moitié des fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères sont des femmes aujourd'hui. Grâce à une politique volontariste du gouvernement français, des progrès significatifs ont été faits. Mais il reste encore des efforts à faire et il faut notamment être vigilant sur les promotions des femmes pour qu'elles puissent accéder aux fonctions d'encadrement.

MJ : Vous êtes diplomate depuis quarante ans. C'est une longue période, une partie importante d'une vie qui permet de réfléchir au sens de la vocation diplomatique. Qu'est-ce que la diplomatie pour vous ?

La diplomatie est à mon sens un métier de vocation. J'ai eu la chance de travailler à la fois dans un cadre bilatéral, qui permet de comprendre un pays et un peuple en profondeur et de développer des projets concrets, et à la fois dans un cadre multilatéral qui permet la négociation d'accords de paix, l'essence même du métier de diplomate. Cela a été le cas à New York comme à Bruxelles. Je suis heureuse d'avoir pu être non seulement la première femme ambassadeur dans un pays membre du Conseil de sécurité en Chine, mais également à Londres, puis maintenant à Moscou. J'espère avoir ouvert la voie à d'autres collègues qui ont choisi la passionnante carrière diplomatique. Dans le cadre de mes fonctions de directeur du département des Nations-Unies au Ministère des affaires étrangères – là encore, c'était la première fois qu'une femme occupait ce poste – j'ai eu la possibilité de préparer et de négocier plusieurs résolutions de suivi qui prônaient une action ferme des casques bleus dans la lutte contre les violences sexistes, qui sont de plus en plus utilisées comme arme de guerre dans de nombreux conflits. C'est l'un des nombreux exemples de la manière dont le métier de diplomate est utile pour instaurer des situations de paix durable entre les Etats, pour protéger les populations vulnérables et pour discuter au niveau international des problèmes globaux qui nous concernent tous, afin d'y apporter des solutions collectives. Il faut parfois beaucoup de patience, mais il n'y a rien de plus gratifiant lorsque l'on finit par constater des avancées concrètes résultant de ces efforts. ☑









ALEXEÏ MECHKOV: LE DIALOGUE DE TRIANON A OUVERT UNE FENÊTRE D'OPPORTUNITÉ

Les politiciens des deux pays ont besoin de prendre un bol d'air frais, considère l'Ambassadeur de Russie en France.

En novembre, l'Ambassadeur de Russie en France, Alexeï Mechkov, célèbre l'achèvement de sa première année à Paris depuis sa nomination. Celui-ci préfère toutefois évoquer avec nous une période plus étendue, dont le point de départ est marqué par la visite du Président Vladimir Poutine à Paris et à Versailles où il a mené des négociations avec Emmanuel Macron. «Ce sommet a ouvert une porte de sortie aux relations franco-russes en crise et a remis notre partenariat sur les rails», annonce l'Ambassadeur. «La situation n'est pas simple, or, en à peine deux mois, Macron s'est rendu au Forum économique de Saint-Petersbourg, où un sommet bilatéral a eu lieu, et a également visité la Russie à deux reprises durant la Coupe du Monde. Chacun peut se rappeler que nos détracteurs européens avaient appelé au boycott politique complet du championnat. Malgré cela, le sommet tenu à Saint-Petersbourg a insufflé un nouvel élan aux relations bilatérales, menant à une remarquable augmentation du nombre de consultations interministérielles entre les représentants des deux pays».

MJ : Le «Dialogue de Trianon» s'est intensifié.

Oui, cette initiative a été rendue officielle à Saint-Petersbourg lors de la rencontre des deux Conseils de coordination de ce Forum, avec la participation des chefs d'Etat russe et français. On a pu ouvrir une fenêtre d'opportunité, désormais nous devons faire tout notre possible pour que le vent géopolitique ne puisse la fermer. Il me semble que les deux parties ont besoin de prendre un bol d'air frais au milieu de l'agenda sordide que nos partenaires anglo-saxons cherchent à nous imposer. En ce qui concerne le Dialogue de Trianon, nous nous réjouissons sincèrement à l'Ambassade qu'il soit présidé, du côté russe, par Anatoli Torkounov. Nous sommes disposés à le soutenir dans cette tâche.

MJ : D'ailleurs, il devrait venir à Paris pour participer au Forum des Alumni du MGIMO. C'est une belle opportunité pour vous de célébrer entre amis l'achèvement de votre première année à Paris. En outre, ces retrouvailles sont importantes car elles rassembleront non seulement les Alumni russes qui travaillent en France, mais aussi les français qui ont bénéficié d'un enseignement dans le cadre des programmes de double-diplôme entre MGIMO et les universités françaises telles que Sciences Po.

Au fait, j'ai récemment donné une conférence à Sciences Po pour les élèves de master. J'ai pu y apprécier la jeunesse européenne, son écoute attentive et sa curiosité.

MJ : Avez-vous déjà rencontré nos étudiants de master inscrits dans le programme de double-diplôme proposé par MGIMO et Science Po?

Non, pas encore, mais j'en aurai certainement l'occasion prochainement. Au cours de ma vie professionnelle, j'ai eu de multiples occasions d'intervenir auprès d'élèves de master alors que je faisais partie du Conseil de l'Institut des études européennes. Je fais ici mon mea culpa, j'étais rarement présent à ces réunions, la charge de travail qu'était la mienne ne me le permettait pas. Toutefois, j'y donnais régulièrement des conférences. Je suis ravi de savoir que MGIMO parvient à établir des partenariats de qualité avec des établissements français.

MJ : Quand vous faisiez vos études à MGIMO, le master n'existait pas.

Je vous dirai même qu'en 1976, lors de mon entrée à la Faculté de relations internationales, le baccalauréat n'existait non plus !

MJ : Pourquoi vous êtes-vous orienté vers le MGIMO à l'époque?

Je m'inscrivis dans une dynastie d'anciens élèves du MGIMO: mon père y a obtenu une licence de droit international, alors que ma sœur aînée a fait ses études à la Faculté de relations économiques internationales. Mes deux fils sont respectivement diplômés de la Faculté de sciences politiques et de l'Institut d'énergie. Alors que mes enfants avaient des centres d'intérêts divers, ils s'orientèrent consciemment dans deux voies distinctes. Dans mon cas, l'exercice de la diplomatie m'est toujours apparu comme une vocation. J'ai toujours été convaincu que l'exigence de ce métier serait pour moi le meilleur moyen d'exercer mes talents. Aujourd'hui, après des années de service diplomatique, ce choix m'apparaît encore plus juste et avisé.

On a pu ouvrir une fenêtre d'opportunité, désormais nous devons faire tout notre possible pour que le vent géopolitique ne puisse la fermer.

MJ : Vous avez commencé votre carrière en Espagne. Que pouvez-vous nous rapporter de cette période ?

J'y ai été muté quelques années après le rétablissement des relations diplomatiques entre nos pays. Ce fut une période où les relations entre la Russie et l'Espagne étaient en plein essor dans tous les domaines. Nous avons contribué à la fondation de la Maison de la coopération russo-espagnole. Je suis fier, le destin aidant, d'avoir été en charge de ce projet.

MJ : Vous avez été deux fois en poste en Espagne. Qui vous a accompagné lors de vos premiers pas dans la profession? Aujourd'hui, les traditions de tutorat sont en train de renaître. Notons qu'à l'époque, tout un appareil d'accompagnement avaient été conçu pour les jeunes

débutants dans la profession. Néanmoins, je n'avais pas de mentor désigné pour m'accompagner. Toutefois, parmi mes professeurs, Igor Ivanov, devenu par la suite Ministre des affaires étrangères et Youri Doubinine, qui fut Ambassadeur lors de ma première mission, jouèrent un rôle majeur dans ma construction. Je tiens à également évoquer Viktor Smoline, qui fut pour un certain temps notre Ministre-conseiller et Guérmane Bélévité, qui fut troisième secrétaire. Ces derniers m'apprirent beaucoup dans le domaine de la préparation d'écrits diplomatiques. Je n'en ai nommé que quatre, mais ma reconnaissance va à tous mes collègues de l'époque. Au sein de notre équipe, nous nous serrions les coudes et entraide était le maître mot. Nous partagions une vision commune de notre mission.

MJ : Que pourriez vous évoquer comme différences entre l'école d'Ivanov et celle de Doubinine?

Il est difficile d'établir une distinction entre celles-ci. Chacune présentait des points forts dont je tirais parti. Il est difficile de trouver en Russie une personne connaissant mieux l'Espagne des 40 dernières années qu'Igor Ivanov. De plus, il était à l'époque déjà fort d'une longue expérience au siège du Ministère. Youri Doubinine était à l'origine de la création de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe, alors qu'il était membre de la délégation russe au sommet de Madrid.

MJ : Qu'est-ce qui vous apparaît comme marquant en Espagne?

Pour un homme de ma génération, ainsi que pour les personnes plus âgées, ce sont bien sûr ceux que l'on appelle les enfants de la guerre civile espagnole, Dolores Ibárruri... et certainement l'acte héroïque du roi Juan Carlos I du 23 février 1981 lorsqu'il contrecarra un coup d'Etat néofranquiste. Le courage de ces gens fera le respect, c'est un évènement que l'on ne doit jamais oublier.

MJ : Que pouvez vous nous dire de l'épisode où l'Ambassadeur Doubinine devait se cacher des franquistes?

J'ai entendu cette histoire à deux reprises mais à 15 ans d'intervalle. C'est Doubinine en personne qui me l'a raconté pour la première fois. Au moment du putsch, il était invité chez un ami espagnol qui lui dit alors : «N'aies crainte, mon père a été ministre franquiste. Je doute qu'ils





viennent te chercher ici». 15 ans plus tard, après que cet homme soit décédé, c'est son fils qui me raconta le même épisode. «Nous dormions, moi et mon frère, lorsque que papa est venu nous voir. «Je suis venu pour vous dire adieu, dit-il, car l'Ambassadeur soviétique étant notre invité, je crains ne jamais vous revoir». Cet homme d'une grande valeur n'a pas pris peur et n'a nullement demandé à l'Ambassadeur de quitter les lieux.

MJ : Vous avez également passé plus de neuf ans en Italie en la qualité d'Ambassadeur. Que fut pour vous le plus remarquable lors de cette période, tant sur le plan professionnel que personnel?

C'est une grande étape de ma vie, durant laquelle nous avons connu un développement sans précédent de nos relations bilatérales. J'ai oeuvré dans ce

sens avec toute mon énergie. Lorsque je suis arrivé en Italie, nos échanges commerciaux s'élevaient à 9,5 milliards de dollars, alors qu'à mon retour à Moscou, ce chiffre avait atteint 53,5 milliards. Les échanges culturels se sont intensifiés ainsi que les contacts politiques: nous avons organisé près de 40 sommets présidentiels et ministériels.

Ces rencontres couronnent l'aboutissement de travaux menés sur plusieurs fronts et mènent bien souvent à la signature d'importants documents intergouvernementaux.

Je tiens beaucoup à l'aspect spirituel de mon travail. La construction de la première église orthodoxe à Rome est le plus beau cadeau de ma vie. Aux termes de 2000 ans de christianisme dans cette ville, c'est la première église russe a y être construite, de plus, elle fût bâtie tout près du Vatican. Cela est devenu possible grâce aux efforts

conjointes d'individus et de donateurs. Nous avons réussi à restituer notre Métochion Patriarcal à Bari qui est beaucoup fréquenté par nos pèlerins. Ce succès est devenu possible grâce à Vladimir Poutine, Dmitri Medvedev et à Cyrille, Patriarche de Moscou et de Toute la Russie, qui ont prêté une attention particulière à ce projet.

MJ : La Russie est également liée à l'Italie par la richesse des rapports humains que nous entretenons. Avez vous des anecdotes intéressantes à nous livrer?

Il y a tant d'histoires remarquables ! L'une est liée à la participation de marins russes dans le sauvetage d'italiens dans le détroit de Messine, après le terrible tremblement de terre de 1908. Nos navires, parmi lesquelles était le célèbre croiseur Aurore, vogaient non loin et furent les premiers à

Demian Bedny mais pas d'avenue Gorki, car elle fut rebaptisée Tverskaïa. Il en existe bien une à Capri toutefois, on peut y observer un monument commémorant la mémoire de ce grand auteur russe. En Italie, comme en Espagne, on faisait construire des maisons ayant trait à la coopération russo-italienne. Bâtir est toujours plus passionnant que démolir. En réalité, si quelqu'un se tourne vers la diplomatie, il doit avoir un esprit de bâtisseur. Je suis sûr que nous continuerons à construire en France, même si la situation politique a considérablement changé.

MJ : En effet, vous avez été nommé vice-ministre des affaires étrangères à deux reprises. Cette première nomination prit effet cinq jours avant les tragiques attentats du 11 septembre. Quelle fut votre réaction face à ce événement?

C'était un moment difficile. Une semaine après les attentats, j'ai accompagné notre Ministre Igor Ivanov à New York. On a

En réalité, si quelqu'un se tourne vers la diplomatie, il doit avoir un esprit de bâtisseur. Je suis sûr que nous continuerons à construire en France.

secourir les sinistrés. Grâce à une réaction rapide et organisée, ils ont pu sauver des milliers de vies. Par la suite, une avenue a été renommée en l'hommage de ces valeureux marins. L'histoire ne s'arrête pas là. Un jour, lors d'une réception, un homme que je connaissais bien me dit une chose bouleversante: «Ma reconnaissance va aux marins russes. C'est grâce à eux que je suis venu au monde, puisque mon grand-père était l'un des enfants sauvés par les russes alors qu'ils l'avaient remarqué à la fenêtre d'une maison en train de s'écrouler». Des histoires comme celle-là sont précieuses. Nous connaissons tous Capri au sud de l'Italie, l'une des plus belles îles de la Méditerranée. Il est notoire que Maxime Gorki y a vécu quelques années mais peu de gens savent qu'un prix littéraire, du nom de l'auteur, y est remis chaque année aux écrivains talentueux. Je regrette qu'à Moscou il y ait une rue

remis la session de l'Assemblée nationale sine die, car les dirigeants russes ont souhaité que notre délégation se déplace et prenne contact avec les autorités américaines concernées. C'est ainsi que nous étions la première délégation à partir vers les États-Unis juste après la tragédie. Le ciel ayant été interdit à tout appareil, nous avons du atterrir à Washington. C'est là qu'ont eu lieu les rencontres avec les dirigeants américains. Le président américain George Bush a exprimé sa profonde gratitude à M. Poutine car il avait été le premier dirigeant à lui téléphoner et à lui offrir son aide. Je n'oublierai jamais cette image: les fameuses tours jumelles avaient laissé place à deux colonnes de fumée. Ce souvenir amer m'a marqué. Ayant auparavant visité New-York, j'en ai gardé des photos de moi devant les tours jumelles. Je n'ai pas pour autant de photos de cette visite-ci à New-York... A propos,

notre Délégation permanente auprès de l'ONU était à cette époque dirigée par Sergueï Lavrov et nos diplomates y travaillaient dur dans ces circonstances difficiles.

MJ : Quel tournant a prit votre vie à cette époque ?

J'ai été nommé vice-ministre après avoir occupé le poste de directeur du Département de la planification de la politique étrangère. Ce département analyse l'ensemble des problèmes mondiaux. En tant que suppléant d'Ivanov, je m'occupais des questions globales et de la planification globale. Pour moi, qui avait passé le plus clair de ma carrière à la direction européenne, c'était tout d'abord un «retournement envers l'Asie», une étape très intéressante et primordiale dans un contexte professionnel. J'ai visité à plusieurs reprises la Chine, les deux Corées, le Japon, les pays de l'ASEAN. Ces voyages ont enrichi ma vision de l'évolution du monde.

Après avoir quitté mon poste en Italie en 2012, j'ai été nommé vice-ministre une seconde fois. Je supervisais alors les relations avec les deux tiers des pays européens, ainsi qu'avec toutes les institutions européennes. Que m'a apporté cette période? Ma réponse va vous amuser. En premier lieu, je suis devenu plus patient car il y eut des moments bien difficiles. Une année plus tard, la crise en Ukraine débutait, bien qu'elle soit fomentée déjà depuis longtemps...

MJ : Depuis le discours du Président à Munich?

Oui, le discours de Munich a été comme un avertissement de la part russe que les affaires prenaient un mauvais tour. Nos collègues occidentaux qui ont tenté de préserver le monde unipolaire se sont servis du coup d'Etat en Ukraine comme d'un prétexte pour isoler la Russie, en vain d'ailleurs.

De manière certaine, ce fut une période assez difficile. Toutefois, il me reste des souvenirs chaleureux avec nos collègues européens. Echanger avec eux ne me mettait nullement mal à l'aise lorsqu'ils qu'ils défendaient d'autres opinions, contrairement aux perspectives de la position russe. De plus, mon travail au sein de l'équipe dirigée par Sergueï Lavrov est réjouissant, car la camaraderie qui nous anime nous donne de l'allant. Ma reconnaissance va à mes collègues pour ces années passées avec eux au Ministère des affaires étrangères. ☑

MARINA LOSHAK: «NOUS SOMMES AMBASSADEURS DE L'ART FRANÇAIS»

Photo: Semen Katz

«Il me semble parfois que nous sommes sur un terrain neutre où l'on échange des prisonniers». Voilà comment Marina Loshak, directrice du Musée des Beaux-arts Pouchkine, voit le rôle de la culture dans ce «monde fou dans lequel nous vivons depuis longtemps, où la seule issue souhaitable est la coopération humaine».

Ainsi, le Dialogue de Trianon s'inscrit dans cette lignée. C'est une initiative visant à rassembler les sociétés civiles russe et française. En tant que membre du conseil de coordination, Marina Loshak tient particulièrement à l'idée d'une «ville intelligemment gérée», le thème principal du Forum de cette année.

MJ: Le quartier des musées que vous construisez à Volkhonka, rendra-t-il le centre-ville plus confortable, plus intelligemment agencé?

On espère qu'il s'inscrira en effet dans ce concept. Ce sera un espace unique où les personnes qui s'y rendront auront accès à une grande diversité d'impressions et d'émotions. Ce n'est pas simplement un accès à la connaissance, car aujourd'hui les impressions jouent un rôle tel que celles-ci rivalisent avec la connaissance. On a imaginé plusieurs espaces pour que des personnes diverses s'y sentent à l'aise. Les intellectuels, disons les personnes plutôt introverties, trouveront ici la solitude et pourront se plonger dans la profondeur de la connaissance. De même, les personnes plus extraverties, mues par une forme de curiosité différente, pourront avoir un contact plus inhabituel avec l'art, contenant plus de mouvement et d'émotion.

On organisera plusieurs événements, d'ampleurs et d'intérêts variés. Il y aura aussi bien des conférences, où l'on pourra écouter des intellectuels renommés dans le monde entier, que la possibilité de participer à des discussions ayant trait à l'art, à la croisée des chemins entre le visuel, le musical, le domaine chorégraphique... Notre musée a toujours été un espace laissant une place aussi bien à l'écoute qu'au dialogue. En ce moment, l'intérieur de l'ancien bâtiment n'étant pas tout à fait propice à l'organisation de tels événements, il subira quelques modifications.

MJ: Ce projet de réorganisation de musée sur lequel vous travaillez, est-il similaire à un projet ayant déjà été mené en Europe?

Non, ce projet est tout à fait unique. Une fois abouti, ce sera un espace résolument

exceptionnel. Peu de musées envisagent la construction d'un tel quartier, se reposant seulement sur les possibilités qu'offrent leurs propres collections. Habituellement il s'agit plutôt de collaborations entre plusieurs musées géographiquement proches comme par exemple à Vienne, à Berlin (Ile des musées), ou à Amsterdam: où trois musées différents ne forment qu'un ensemble. Les visiteurs aiment à fréquenter de tels endroits car ils peuvent y voir des expositions variées dans un périmètre restreint.

Il me semble parfois que nous sommes sur un terrain neutre où l'on échange des prisonniers.

Notre approche est innovante: nous voulons insérer dans ce grand espace de plus petits espaces ayant tous leur thème propre, renfermant l'atmosphère propice à leur découverte. Ces microcosmes seront toutefois connectés et l'accès de l'un à l'autre sera aisé. Cette idée est très excitante, toutefois nous ne savons pas encore de manière tout à fait arrêtée comment nos rêves se concrétiseront pleinement. Je me connais, je suis idéaliste, mes aspirations sont mon moteur. Si on accepte de rêver on tend déjà vers un but, le chemin est long, alors que nous aurons concrétisé 50% de nos idées seulement, nous serons déjà heureux d'avoir parcouru cette route.

Pour le moment, nos aspirations se concrétisent déjà, non seulement parce que nous bâtissons, ce qui est déjà une

concrétisation de la création théorique, mais aussi parce que nous suivons attentivement le développement des plus grands musées du monde et sommes prêts à emprunter des idées innovantes. Nous sommes prêts à repenser partiellement nos projets par rapport à ce que nous percevons ailleurs, si cela nous apparaît optimal dans notre cas. Par exemple, le musée Rijks venait d'ouvrir alors que nous avions juste commencé les travaux de construction, il y a cinq ans. A partir de ce nouvel exemple, nous avons aperçu de nombreuses nouvelles tendances qui nous semblaient intéressantes. La vie du musée en a été changée. Même les conservateurs du musée sont devenus parties prenantes à l'élaboration du projet.

Cela signifie que nous sommes en mouvement. L'approche individuelle à l'art évolue: elle s'élargit, notamment grâce au fait que l'accès à celui-ci n'est plus exclusif.

Un jeune homme qui visitera notre musée redéployé verra les choses autrement. Ce qu'il y verra sera un tremplin pour voir la vie autrement. La jeunesse a besoin d'impressions fortes. Notre volonté principale est de donner une sensibilité artistique et émotionnelle à l'humanité.

MJ: Quel est le véritable piquant de votre projet?

L'émulation dans la collaboration! En effet, ce complexe agencement de concepts, où chacun a une mission particulière, ne peut se réaliser que si nous nous cooptons.

Il est impossible que l'un avance et qu'un autre reste statique. Nous sommes un organisme qui se doit d'être organisé autour d'une conception commune.



MJ: Revenons en à l'idée de «ville intelligemment agencée»: à votre avis, quel serait l'agencement optimal d'une ville telle que Moscou?

Tout est dit dans l'emploi du mot «intelligent». Une personne intelligente cherche la stabilité dans sa quête de situations suffisamment confortables. Il me semble que Moscou se développe dans la bonne direction. À mon avis, nous avons de la chance d'avoir Sergueï Sobianine comme

penser à l'écologie, aux véhicules électriques, aux stations-service, ainsi qu'aux avantages pour les propriétaires des voitures écologiques. On devrait également se pencher sur le cas des rivières qui pourraient fonctionner comme des artères majeures de transport. Il faudrait déplacer les productions peu rentables en dehors du centre et transformer des quartiers résidentiels en des espaces plus vivants afin que toute l'énergie de la capitale ne

revenue chez moi. Il n'y a pas beaucoup de grandes villes dans le monde où il y a autour de vous une telle énergie que vous voulez faire partie de ce fourmillement. C'est une ville qui offre des possibilités: si vous y êtes prêt, lancez vous... ou alors devenez bouddhiste. On peut vivre partout à son aise, mais si vous êtes une personne qui a besoin d'énergie et d'opportunités, alors pour moi les endroits idéaux sont Berlin, Londres, New York et Moscou.



maire. C'est un homme à l'écoute et qui agit. Cela est une grande valeur de savoir agir, se refusant à parler sans cesse.

MJ: Est-il un technocrate?

Sans aucun doute.

Le plus important est, qu'avec sa sensibilité, bien que cela puisse ne pas sembler être le cas de prime abord, il a la volonté d'avancer, de progresser. C'est un homme d'action.

Moscou n'est pas une ville simple à agencer. Moscou est une ville si grande que l'on pourrait la comparer à un petit pays. Son étendue est comparable à la superficie de plusieurs pays européens. Il est vraiment difficile d'organiser cette ville. Néanmoins, beaucoup a déjà été fait et cela est visible. A ma connaissance, le programme et la stratégie du développement de Moscou ne concerne pas le centre-ville, qui est déjà formidablement bien aménagé.

Si nous parlons de l'avenir, les administrateurs de notre ville devraient

Je suis idéaliste, mes aspirations sont mon moteur. Si on accepte de rêver et n'aura concrétisé que 50 % de ses idées, ce sera déjà merveilleux.

soit pas uniquement concentrée dans le centre-ville.

Un nouveau Centre panrusse d'expositions a depuis peu été inauguré, le parc Zaryadye a été ouvert au public et de nombreuses nouveautés sont à venir. Nous parlons ici des mégalo-poles. Comment évoluent les petites villes? Elles devraient aussi s'inscrire dans ce grand mouvement alors qu'elles sont riches de pôles culturels. J'aime Moscou: c'est ma ville. Quand j'y rentre après un voyage, je me déplace beaucoup, je sens que je suis finalement

MJ: Vous visitez souvent Paris, il y a un maire actif, Anne Hidalgo, qui a également une stratégie de développement. Y avez-vous aperçu quelque chose d'utile qui pourrait être appliqué à Moscou?

C'est difficile à dire. Quand j'arrive à Paris, je me promène dans les mêmes quartiers où sont les musées et galeries. J'aime cette ville, l'énergie qui y règne est différente. Paris est une ville ancienne et riche d'histoire. Si Paris était une personne, elle serait une dame de 65 ans.

MJ: L'âge idéal?

Oui, c'est une étape de la vie admirable! C'est une période d'intelligence, d'expérience, d'existence consciente. Moscou, par contre, est très jeune! J'y aime sa jeunesse, ses erreurs un peu stupides, ses irrégularités, mais qu'elle est merveilleuse!

MJ: Vos projets dans le cadre des relations culturelles avec la France coïncident bien sûr avec les objectifs du dialogue de Trianon. Quels projets intéressants avez-vous à venir?

La France et la culture française constituent une partie très importante de l'identité de notre musée, car nos collections françaises sont les plus diverses et les plus admirables. Cela inclut non seulement les impressionnistes et les post-impressionnistes, nos oeuvres majeures; la collection comprend tout l'art français à partir du XVIIe siècle. Des oeuvres d'une rare beauté. Nous sommes «ambassadeurs» de l'art français en Russie et à l'étranger, car nous organisons aussi des expositions partout dans le monde, travaillant sur un pied d'égalité avec les meilleurs musées français.

Cette année, nous organisons dans notre musée tout un «automne français». Il inclut trois expositions

successives ayant trait à l'art français. La plus importante est intitulée «Pablo Picasso et Olga Khokhlova», elle va être inaugurée le 19 novembre. Pour la première fois dans l'histoire, en collaboration avec le musée Picasso de Paris, on va narrer l'histoire d'amour de Picasso avec la grande danseuse russe de la troupe Dyagilev, ainsi que l'empreinte russe dans la biographie de Picasso qui est celle de Stravinsky, Dyagilev, et ses spectacles «Le Triangle» et «La Parade». Ce sera une grande découverte pour nos visiteurs russes et étrangers.

"L'anatomie du cubisme", une exposition plus modeste, également liée à Picasso, a été ouverte le 29 août. Elle est consacrée à 1907, année où le peintre effectue ses premières tentatives de transition vers le cubisme. C'était une période de travail sur les "Filles d'Avignon". Un grand nombre de dessins, plus de 60, est exposé et représente les conditions préalables à la création de son album. Y seront aussi des sculptures africaines et ibériques, des antiquités, des divers objets liés aux arts anciens, Cézanne avec ses «Grandes Baigneuses»...

Le 24 septembre une exposition consacrée au salon de la baronne Oettingen a été inaugurée dans la galerie des impressionnistes. C'est un endroit majeur de Paris du début du XXe siècle. Il s'agit d'une belle jeune femme, Eléna Mentchinskaïa, venue de Russie avec son bien-aimé Paul Survage, et son frère, Sergueï Iastrebov, qui deviendra plus tard le peintre connu comme Serge Fehr. Elle a créé ce salon qui devint un point d'attraction de tous les mouvements avant-gardistes parisiens. Le salon a été ouvert au public par Henri Rousseau. La baronne et ses amis sont inscrits dans tous les mouvements importants liés aux tendances de la vie parisienne. Ils consacraient leur temps au théâtre, aux costumes de scène et aux arts décoratifs. Leur ami le plus proche était Guillaume Apollinaire, un merveilleux poète expérimental français. Il a publié les Soirées de Paris, à leurs frais, une édition légendaire dans laquelle tous les poètes les plus importants d'avant-garde de l'époque ont publié leurs œuvres et où étaient racontées des anecdotes concernant les peintres les plus importants de cette époque. Et voici que pour la première fois nous sommes en train de faire une exposition sur ce sujet en collaboration avec le Centre Pompidou, le Musée de l'histoire de Paris et les descendants de

la famille de la baronne que nous avons retrouvés en banlieue parisienne.

MJ: Et comment allez-vous surprendre le public français?

Il y a deux ans nous avons étonné les Français avec une exposition de la collection du célèbre collectionneur moscovite Sergueï Chtchoukine, qui a été tenue à la Fondation Louis Vuitton et a rassemblé un nombre record de visiteurs dans l'histoire des expositions parisiennes – environ 1,3 million de personnes! Dans un futur proche nous entendons faire une exposition sur un autre grand collectionneur, Ivan Morozov. J'espère que le nombre de visiteurs va également nous surprendre. Ce succès nous a incités à créer le club des amis du musée Pouchkine à Paris.

Moscou est très jeune! J'y aime sa jeunesse, ses erreurs un peu stupides, ses irrégularités, mais qu'elle est merveilleuse!

MJ: Et bien, en voilà des choses intéressantes!

On rassemblera les amis de notre musée, y compris les hommes d'affaires et ceux qui sont prêts à soutenir l'art français sur notre territoire.

Au début de l'année prochaine un événement majeur pour nous aura lieu à Paris: nous ouvrirons l'exposition dans les cadres du Picture Salon de la Fondation Custody. C'est l'une des collections privées de dessins les plus importantes au monde, un lieu sacré pour tous les «professionnels du papier». Nous y exposerons au public 200 œuvres de notre collection graphique exceptionnelle dont nous disposons.

En général, l'interaction et l'amitié avec nos partenaires professionnels en France est forte. Bien-sûr, nous entretenons une relation privilégiée avec le musée d'Orsay, nous sommes très proches! Il y a de nombreux échanges avec le Centre Pompidou, avec le Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, avec le Louvre, avec le Musée du Quai Branly. Nous coopérons beaucoup avec le Grand Palais et le Petit Palais. La liste est longue. Chaque année, nous prêtons beaucoup de nos œuvres

à des exposants français. Ainsi, à la mi-septembre, Orsay et le musée Picasso de Paris ont inauguré l'exposition la plus importante consacrée aux périodes «bleue» et «rose» de l'artiste, rassemblant les œuvres principales de tous les musées du monde. Par exemple, sans «La fille au ballon», faisant partie de notre collection, il était impossible d'organiser cette exposition. En tant que partenaires, bien entendu, nous avons fourni cette peinture pour soutenir une tradition de coopération.

MJ: En effet, vous entretenez un dialogue fort avec les Français ...

Nous l'avons mené avant le Trianon, et nous ne planifions pas de le suspendre. Nous sommes généralement présents dans tous les dialogues malgré toutes ces sanctions. Ce qui est paradoxal, c'est que dans des conditions politiques difficiles, les communautés culturelles se rapprochent plus activement.

C'est comme la compensation en yoga: si vous vous penchez en avant, alors vous devez aussi vous pencher en arrière – pour trouver l'équilibre. Je veux dire par là que les problèmes politiques renforcent plutôt l'amitié culturelle, c'est pourquoi je reste optimiste.

MJ: Il ne vous reste plus que cinq ans au poste de directeur du musée Pouchkine. Imaginons que l'on vous propose de devenir directeur du Louvre, quelle expérience pourriez vous y apporter?

Pour moi, le Louvre est trop grand et complexe. J'aime les musées (et les villes aussi!) qui sont à échelle raisonnable. Le Louvre n'est pas une ville, c'est un pays entier qui a ses propres lois et règles. Mais je ne fais pas partie de ceux qui critiquent les espaces des autres, je préfère critiquer les miens.

Qu'est-ce que j'apporterais au Louvre? Pour moi, il s'agit d'un musée où s'orienter est très complexe. Par conséquent, si j'en étais devenu le directeur, j'aurais essayé d'y simplifier cet aspect.

Cela pourrait en faire un musée plus intimiste, «de chambre», étant donné qu'il possède des collections fabuleuses et de nombreuses possibilités.

Néanmoins, je le répète, il est important pour moi d'être capable de déployer mon énergie dans un endroit plus restreint, afin que mon action soit directement palpable. Moscou, malgré son immensité est une ville où je suis bien et compte rester. ☑

TRIANON



ILYA POLYAKOV : « LE TRIANON CONTRIBUERA AUX NOUVEAUX PROJETS ENTREPRENEURIAUX »

En mai dernier, Ilya Polyakov s'est vu nommer le président du conseil d'administration de la Rosbank, une des onze banques d'importance systémique en Russie, qui appartient presque à 100 % au groupe international Société Générale. Le groupe français est connu depuis longtemps en Russie, il y était présent déjà au XIXe siècle. Cette présence a pourtant subi une longue pause à la suite de la révolution de 1917, qui s'est achevée en 1973, lorsque la Société Générale fut une des premières à revenir en Russie.

Ilya Polyakov fait partie du groupe Société Générale depuis tout aussi longtemps à l'échelle de la vie humaine : 18 ans déjà. Jeune diplômé de MGIMO, il est devenu stagiaire dans les bureaux parisiens du groupe et, depuis lors, n'a travaillé nulle part ailleurs. « Je suis très fidèle à ma société », dit-il.

Heureuse coïncidence, Ilya a pris ses hautes fonctions l'année qui a connu une dynamisation inhabituelle des relations franco-russes. Les visites des chefs d'État ont donné un coup de pouce à la coopération dans tous les domaines et ont ouvert certaines perspectives dans un métier aussi conservateur que la banque. L'initiative du Dialogue de Trianon, qui a été proposée par le président français Emmanuel Macron, a joué, elle aussi, un rôle important. « Nous saluons l'idée du Dialogue de Trianon, dit I. Polyakov, et discutons avec les responsables de MGIMO de la coopération dans le cadre du Trianon ».

MJ : En novembre, Paris s'apprête à accueillir un événement important : un rassemblement de diplômés de doubles Masters MGIMO – Sciences Po, ainsi que d'autres programmes conjoints avec les établissements français d'enseignement supérieur.

C'est très intéressant ! J'ai pris part, moi aussi, à un de ces programmes d'échanges entre MGIMO et l'École des hautes études commerciales de Paris (HEC). En 5e année plusieurs étudiants, dont moi-même, se sont rendus pour un semestre à Paris. Notre séjour a été un des premiers échanges.

MJ : Vous pouvez alors participer de plein droit à cet événement.

A coup sûr si mon agenda le permet !

MJ : Pourquoi avez-vous voulu faire vos études à MGIMO ?

De 1985 à 1991, j'ai vécu avec mes parents à Paris, mon père ayant travaillé au bureau de représentation d'Aeroflot en France. A mon retour à Moscou, j'ai intégré une école avec une section internationale française. Comme la politique internationale et les événements mondiaux m'avaient toujours intéressé, lorsque je me suis mis à réfléchir à mon avenir professionnel vers la fin des études scolaires, j'ai logiquement pensé à MGIMO. En 1996, j'ai réussi les épreuves d'admission à la Faculté des relations économiques internationales.

MJ : Pourquoi donc l'économie ?

J'ai toujours été bon en mathématiques, même si j'ai un profil plutôt



La formation de MGIMO liée à la macroéconomie et à la géopolitique me reste utile même aujourd'hui, surtout de nos jours, lorsqu'on voit l'impact de la géopolitique sur les solutions commerciales et les transactions bien concrètes.

littéraire. J'ai fait une demande d'admission pour les relations économiques internationales parce que je savais que MGIMO assure une formation de qualité, quelle que soit la faculté : des langues, des connaissances en matière de relations internationales et de géopolitique, bref, une vision globale des problèmes mondiaux. Comme spécialisation, j'ai opté pour l'Europe. Mon français étant de bon niveau, j'ai demandé d'avoir l'anglais comme première langue. J'ai eu de la chance : nous avons une excellente professeur d'anglais, Elena Borisova, jeune et belle, ressemblant à Lady Diana, mais stricte. Je m'en souviens avec beaucoup de reconnaissance. Par ailleurs, les bons professeurs étaient nombreux. Je me rappelle bien les cours

magistraux en théorie économique du très charismatique Alexandre Golikov et les cours des frères Elizarov.

En outre, je faisais beaucoup de sport. J'ai joué pour trois équipes à la fois : celle de tennis (notre équipe était très forte, nous avons gagné la troisième place au championnat de Moscou après l'Institut d'éducation physique et l'Université d'État de Moscou – le meilleur résultat de toute l'histoire de tennis à MGIMO), celle de football et celle de tennis de table.

MJ : Combinaison inhabituelle, tennis sur gazon et tennis sur table...

Oui, en règle générale, c'est soit l'un, soit l'autre. On ne recommande pas de les combiner, car ce serait mauvais pour la santé, puisque le tennis de table exige à développer

années d'études, lorsqu'on commence à se spécialiser, les étudiants abordent une vaste gamme de disciplines liées à la macroéconomie et à la géopolitique, qui élargissent leur esprit. Les étudiants acquièrent les connaissances les plus diverses, à commencer, par exemple, par la structure et les objectifs du FMI, jusqu'à l'histoire de l'émergence de différentes monnaies mondiales. Je peux affirmer que ces connaissances me restent utiles même aujourd'hui, surtout de nos jours, lorsqu'on voit l'impact de la géopolitique sur les solutions commerciales et les transactions bien concrètes. C'est un avantage remarquable de MGIMO : je pense qu'il n'y a aucun établissement en Europe qui le dépasserait sur ce plan-là.

approche manquait à la Faculté des relations économiques internationales à la fin des années 1990. Je suis certain que la situation s'est améliorée les 20 dernières années. Pour cette raison, je pense que l'option optimale consisterait à préparer la licence à MGIMO ou à un autre bon établissement d'enseignement supérieur russe et à poursuivre ses études, pendant un an ou deux, dans le cadre d'un programme d'échanges ou de Master dans un établissement européen de qualité. C'est la combinaison la plus avantageuse des systèmes russe et européen, permettant aussi d'essayer de vivre et de travailler dans les deux cultures, pour ainsi dire.

MJ : Quelles compétences avez-vous acquises en traitant des business-cases ?

Par exemple, savoir travailler en équipe. C'est une compétence très importante à acquérir, puisque ce n'est que de cette manière-là que d'importantes décisions stratégiques sont prises dans la vie réelle. Il existe aussi une telle équipe dans notre banque, le conseil d'administration.

Un autre avantage de cette école consiste à proposer différents stages dans de grandes sociétés. Pour l'étudiant c'est, d'une part, une opportunité pour s'immerger dans le business réel, et d'autre part, de construire sa carrière de façon logique et progressive, car il sait au moment de décrocher son diplôme où il va travailler. A Rosbank, nous sommes heureux d'accueillir les étudiants, y compris ceux de MGIMO, dans des stages différents.

MJ : Peut-on dire que vos études vous ont procuré un actif sous forme d'un réseau de relations ?

Bien sûr, les échanges internationaux ont l'avantage de fournir l'opportunité de faire connaissance des gens issus d'autres cultures et de comprendre leur manière de penser. Ce savoir aide en pratique, notamment, lors des négociations, lorsqu'on comprend la logique de la contrepartie, car on la connaît depuis l'université.

MJ : Quelle est alors la manière de penser des Français, lorsqu'ils prennent d'importantes décisions au niveau d'entreprise ?

Leur logique et leur façon de prendre les décisions sont très différentes des nôtres. Souvent, ils passent longtemps à élaborer une décision, et ils apprécient beaucoup le consensus. Ce procédé a ses avantages, puisqu'il permet souvent d'aboutir aux solutions les plus équilibrées et adéquates, prenant en compte le nombre maximal des points de vue. Cependant, cela prend un



le poignet, le tennis sur gazon imposant la charge sur le bras tout entier. Cependant, pour le niveau amateur, ce n'est pas si important. Avant MGIMO, j'ai joué au tennis sur gazon, mais mon père étant candidat à Maître des sports pour le tennis de table, j'ai aussi pratiqué ce sport un peu.

Je passais beaucoup de temps dans le gymnase de MGIMO, et je en ai gardé de meilleurs souvenirs. Chaque fois que je passe au gymnase, je me réjouis : il devient plus beau, plus moderne. Je viens dire bonjour aux professeurs qui se souviennent de moi : Alexei Andreev, l'âme du mouvement sportif et surtout footballistique à MGIMO, qui continue, par ailleurs, à réunir les différentes promotions de MGIMO ; Sergueï Barinov qui entraînaient notre équipe de tennis.

MJ : Lorsque vous avez étudié à Paris, vous aviez une excellente opportunité de comparer les formations en économie en France et en Russie. Quelles sont vos impressions ?

Les deux systèmes de formation ont leurs avantages. A MGIMO, surtout en dernières

Les échanges internationaux ont l'avantage de fournir l'opportunité de faire connaissance des gens issus d'autres cultures et de comprendre leur manière de penser. Ce savoir aide en pratique, notamment, lors des négociations, lorsqu'on comprend la logique de la contrepartie.

L'École des hautes études commerciales de Paris (HEC) est une école de commerce dont les étudiants se préparent très concrètement à la vie professionnelle, en traitant des *business-cases*. Bien sûr, cette

temps fou, il existe même une expression : « décider à la française », c'est-à-dire, tergiverser. La manière russe est tout à fait contraire : une décision rapide et, hop, l'exécution. Cette approche démontre souvent son efficacité, mais la décision prise à la hâte pourrait ignorer certains facteurs importants.

Il est plus raisonnable d'associer les deux approches : avancer rapidement, mais tenir compte des avis de différentes parties.

MJ : Quel a été le résultat principal de votre échange ?

Ce cursus m'a procuré un bon début. Le cadre d'échanges prévoyait un stage que j'ai fait à la Société Générale. Mon diplôme russe avec mention en poche, je suis retourné à Paris ; à l'issue du stage, on m'a proposé un poste. Depuis, je travaille dans le groupe Société Générale.

MJ : Et vous avez réussi à monter si haut. Racontez-nous votre progression. L'évolution était assez intéressante. Selon les représentations conservatrices, un étranger aurait du mal à gravir les échelons dans une banque française. Cependant, en 2001, je ne pouvais même pas imaginer que le groupe Société Générale serait par la suite si impliqué en Russie, car, d'après les effectifs, c'est le second marché pour lui après la France. A l'époque, c'était simplement intéressant de poursuivre ma croissance au siège d'un des plus grands établissements financiers à portée internationale, sans avoir coupé les liens avec ma patrie, parce que le groupe développait ses activités en Russie par l'intermédiaire de la banque BSGV (Banque Société Générale Vostok). J'en ai profité, car la banque s'intéressait à la Russie, elle y avait des projets communs, et j'ai gravi assez rapidement les marches de ma carrière. Après un certain temps, je suis devenu le responsable de cette orientation. La Société Générale travaillait alors avec les plus grandes sociétés russes.

MJ : Pouvez-vous citer un projet intéressant ?

On en a beaucoup. Tout d'abord, la Société Générale s'est positionnée parmi les premières banques qui fournissaient les services de conseil, puis le financement à Gazprom, de même qu'à ses partenaires, dans le cadre de la construction du gazoduc Nord Stream 1. C'est le plus grand financement de projet jamais accordé en Russie.

Nous avons aussi beaucoup travaillé avec Norilsk Nickel, le premier producteur de

nickel et de palladium au monde : à plusieurs reprises, on a été chef de file pour des prêts syndiqués ; on a assisté notre client dans les émissions d'eurobonds, on a aussi donné des conseils au client en matière de notation.

MJ : La compagnie financière Interros, associée avec Vladimir Potanine, un autre diplômé de MGIMO, figure parmi les propriétaires de Norilsk Nickel. D'autre part, Vladimir Potanine a été autrefois propriétaire de la Rosbank dont vous êtes maintenant président. On y voit un lien au niveau de MGIMO...

Lorsque nous nous sommes engagés avec Norilsk Nickel, il n'y avait pas de lien direct ;

L'appartenance à la même alma mater est un plus rassurant pour la coopération, puisque les gens partagent certains points de vue, certains principes que la grande école nous a inculqués.

par la suite, ce lien s'est pourtant renforcé, puisque le groupe Société Générale avait, en effet, racheté la Rosbank aux structures appartenant à M. Potanine : on a racheté d'abord 20 % en 2006, ensuite 51 %, et enfin le reste en 2014.

MJ : On est alors en présence d'une situation intéressante : un ancien diplômé de MGIMO a « hérité », pour ainsi dire, de la direction de la banque d'un autre ancien diplômé qui est aussi issu, seulement 20 ans plus tôt, de la même Faculté des relations économiques internationales. Avez-vous déjà rencontré M. Potanine dans le cadre de vos fonctions ?

Pas cette année, mais on s'est rencontré l'année dernière, parce que ses sociétés restent nos partenaires avec lesquels nous avons toujours un grand volume d'activité.

MJ : Même appartenant aux promotions différentes, les anciens de MGIMO trouvent toujours de nombreux points communs.

Je suis d'accord. Même si ce facteur n'est pas décisif pour les décisions clé en matière d'entreprise. L'appartenance à la même

alma mater est un plus rassurant pour la coopération, puisque les gens se retrouvent sur la même longueur d'ondes, partagent certains points de vue, certains principes que la grande école nous a inculqués.

MJ : La Rosbank est une bonne vieille marque russe connue depuis la fin des années 1990. Dans ce sens, la Société Générale a eu de la chance.

En effet, elle appartient aux meilleures marques bancaires en Russie. Nous menons toujours une réflexion par rapport à la façon dont on pourrait fusionner la force historique de la marque russe avec notre dimension internationale qui nous procure davantage de stabilité, de force et d'expertise et rend unique notre position sur le marché russe. Nous avons pour ambition de devenir une banque russe de niveau international. Une telle position exige, avant tout, de la stabilité et de la fiabilité, attributs les plus importants de la réputation bancaire. Cette année, la revue Forbes nous a nommés en tête de classement issu de l'analyse comparative de 100 banques russes ; pour nous, c'est un grand honneur et une reconnaissance de nos réalisations.

MJ : Pourquoi êtes-vous rentré de Paris à Moscou ?

Cela s'est produit de manière naturelle. Peu de temps avant mon retour, on m'a nommé aux fonctions de directeur global pour les industries extractives et la métallurgie. J'ai bien aimé ce poste, puisque je me suis mis à diriger des équipes internationales à Paris, à New-York, à Londres, à Toronto, à Hong Kong, à San-Paolo et à Moscou. Quelques temps après, la direction de la Société Générale qui est chargée de la Russie a connu des mutations au sein de son encadrement ; Didier Hauguel, nouveau directeur qui est devenu aujourd'hui président du directoire de la Rosbank, s'est mis à renouveler l'équipe. C'est lui qui m'a proposé de prendre le poste de vice-président de la Rosbank en Russie pour travailler avec des entreprises.

MJ : Quel âge aviez-vous alors ?

33 ans.

MJ : Âge important, seuil de maturité...

Il se peut que la direction ait aussi pensé suivant ces lignes-là. Avec davantage d'envergure, ce poste est intéressant sur le plan fonctionnel, mais aussi du point de vue des objectifs fixés. J'ai commencé à suivre toutes les activités avec les entreprises. Parmi les défis, figuraient l'amélioration des performances, le renforcement des synergies entre les équipes locales de la Rosbank et

les équipes globales de la Société Générale. Nous avons construit nos relations client de sorte que la clientèle s'adressant à la Rosbank comprenne qu'elle est venue à la Société Générale et qu'elle bénéficie d'accès à tous les produits du groupe.

Je peux affirmer maintenant que j'ai réussi ces défis. J'ai bâti une forte équipe intégrée avec la Société Générale, qui offre de meilleurs services bancaires aux clients russes et internationaux opérant en Russie. En conséquence, le secteur corporate ayant beaucoup contribué aux résultats financiers de cette période s'est transformé en force motrice de la Rosbank. En 2016, on m'a nommé aux fonctions de premier vice-président du Conseil d'administration ; mes pouvoirs ont été élargis, outre les activités corporate, à nos activités d'investissement, c'est-à-dire, à toutes les opérations de marché : changes, couverture et émissions obligataires.

MJ : Entre-temps, en 2014, les relations entre la Russie et l'Occident ont commencé à se détériorer. Les sanctions ont été mises en place. Le climat d'investissement s'est mis à se dégrader...

La situation était délicate. De nombreuses banques se sont soit retirées du marché financier russe, soit ont fortement réduit leur exposition. Pour certaines, la nouvelle conjoncture s'est avérée fatale : elles n'ont pas su résister à la pression des investisseurs qui ont décidé de ne pas travailler avec la Russie. Dans le contexte des sanctions qui se renforçaient, le système bancaire russe a connu d'autres bouleversements. A la suite d'une forte chute du taux de change du rouble, certaines banques ont vu leurs fonds propres se rétrécir de sorte qu'elles ne pouvaient plus assurer la fluidité de financement de leurs clients, les transactions signées étaient annulées. De notre côté, nous n'avons pas réduit le financement de nos clients, même si nous étions lucides dans l'évaluation des risques et discussions de la situation avec des responsables à Paris. C'est alors que notre direction a de nouveau confirmé par ses décisions que le groupe Société Générale est venu en Russie avec des intentions sérieuses et pour longtemps ; nous avons une stratégie à long terme, un modèle opérationnel (business model) équilibré, et nous évaluons de manière pondérée les risques géopolitiques et leurs impacts éventuels.

Nous honorons toujours nos engagements, et nos clients l'apprécient. Par ailleurs, leur confiance nous aide à travailler.

MJ : Vous êtes aidés aussi par des tendances positives qui se frayent leur

chemin en France à travers les obstacles de sanctions.

Je crois que la France ne restera pas seule, l'Europe toute entière se rendra progressivement compte qu'elle a besoin d'une politique plus indépendante, dans ses propres intérêts. Dans ce cas, on pourrait s'attendre à un rapprochement plus fort avec la Russie. Emmanuel Macron, leader jeune et plein d'énergie, voudrait manifestement se voir en plus grand sur l'arène internationale

Le rapprochement émotionnel et politique entre nos pays, y compris dans le cadre semblable à celui du Dialogue de Trianon, contribuera à renforcer le mouvement vers des nouveaux projets entrepreneuriaux.

que son prédécesseur. De fait, il s'est attribué le rôle de fédérateur de l'Europe vis-à-vis de la Russie. Cette année, il a réussi un coup de force : il fut le seul chef d'Etat d'un grand pays européen qui a visité le Forum économique de Saint-Petersbourg. Il faut y ajouter deux visites à la Coupe du monde de football dont le bilan, je pense, lui a fait un immense plaisir. Nous espérons que ce rapprochement émotionnel et politique, y compris dans le cadre semblable à celui du Dialogue de Trianon, contribuera à produire les résultats escomptés : le renforcement des flux commerciaux entre nos pays et des nouveaux projets des sociétés françaises en Russie. Tant mieux pour nous, parce qu'elles seront, sans doute, nombreuses à travailler avec notre banque.

MJ : En mai, on vous a nommé aux fonctions de président du Conseil d'administration de la Rosbank. Quel objectif vous a-t-on posé ?

Tout d'abord, nous avons mis au point, à la fin de l'année dernière, la stratégie de développement de la banque jusqu'à 2020. Cette stratégie a reçu l'aval du Conseil d'administration et de la direction de la Société Générale. Ce document fixe les performances financières bien concrètes que nous nous sommes engagés à réaliser. Nous poursuivrons notre lancée afin de renforcer nos positions en tant que la plus grande

banque internationale en Russie et l'une des principales banques privées en Russie. Enfin, nous devons relancer le développement de la Rosbank en ce qui concerne le renforcement de nos équipes, une ouverture et vitesse de mutations plus importantes. Aujourd'hui, les banques modernes sont confrontées à de nouveaux défis ; elles se transforment de plus en plus en sociétés high-tech. On assiste à la multiplication des clients qui ne viennent plus aux agences pour leurs opérations qu'ils effectuent sur Internet ou via une application mobile. On attend de nous des solutions plus avancées. Respectivement, le développement du numérique, une des composantes de notre croissance, figure également parmi les défis stratégiques de notre banque.

MJ : Projets fascinants. Y a-t-il une place pour la cryptomonnaie ?

Non, car nous pensons qu'elle est trop volatile ; de plus, elle échappe à tout cadre réglementaire. Par conséquent, une banque sérieuse à importance systémique qui gère beaucoup d'épargne ne doit pas encore s'aventurer dans cette monnaie. Même si la technologie de blockchain qui la sous-tend possède à notre avis un fort potentiel. Nous avons plusieurs projets qui pourraient servir de banc d'essai.

MJ : Quelles sont les composantes de votre succès ? Quels sont les repères à choisir pour un étudiant de MGIMO désireux de réussir une carrière comme la vôtre ?

Il n'y a bien sûr pas de formule magique. La principale recommandation est bien simple : fais de ton mieux le travail qu'on t'a confié. Sois consciencieux, soigneux, en faisant un peu plus qu'on ne te demande. Si tu grandis au sein d'une organisation, si tu t'insères bien dans les milieux opérationnel et culturel, on te remarquera, je peux le confirmer de par mon propre exemple.

Il est important d'avoir un plan cohérent pour savoir dans les grandes lignes où tu voudrais te retrouver dans deux ou trois ans. Ainsi que de construire sa carrière à partir de la 3e année d'études, ciblant, dans la mesure du possible, les stages sur la structure où tu voudrais travailler à l'avenir. Ceci dit, il ne faut pas, je pense, se surcharger de plans non plus, car le destin pourrait en disposer autrement. Néanmoins, il faut toujours rester honnête, ouvert, fiable, ne pas croire qu'on a toujours raison, tenir ses promesses, chercher à grandir en poursuivant de se former. Il faut bien sûr ne pas perdre ses racines à MGIMO, sous peine de se perdre dans ce monde qui change.

Alexandre Soljénitsyne

**un écrivain
en lutte
avec son siècle**

**colloque
international**

19, 20 et 21 novembre 2018

*sous le haut patronage
du Président de la République*

ARNAUD DUBIEN : « EN RUSSIE, ON RECHERCHE DES TALENTS »

L'Institut Choiseul est un *think tank* parisien spécialisé dans les questions économiques. Depuis 10 ans, il publie un classement annuel des 100 jeunes (de moins de 40 ans) *leaders* économiques français. Ce projet est unique en France. Il y a quelques années, l'Institut a décidé d'en élargir le spectre en proposant un classement pour l'Afrique. Les 100 jeunes *leaders* économiques du continent sont venus en France rencontrer leurs homologues et ont été reçus par le président de l'Assemblée nationale et le Premier ministre.

Il y a deux ans, l'Institut Choiseul a décidé d'établir la liste des 100 espoirs de l'économie russe. Là encore, l'idée est de permettre à ces jeunes *leaders* de rencontrer leurs homologues français.

Il directeur de l'Observatoire, centre d'analyse rattaché à la Chambre de commerce et d'industrie franco-russe, s'est proposé d'aider l'Institut à établir le classement. Arnaud Dubien estime que ce projet est particulièrement bienvenu dans le cadre du Dialogue franco-russe de Trianon, dont l'objectif est de permettre aux sociétés française et russe de s'ouvrir l'une à l'autre, notamment à travers la tenue de différents événements tout au long de l'année.

MJ : Êtes-vous en contact avec le Conseil de coordination de Trianon ?

Oui, nous connaissons depuis longtemps ses deux co-présidents, le recteur du MGIMO Anatoli Torkounov et l'ex-ambassadeur de France en Russie Pierre Morel. Nous leur avons fait part de notre projet, qu'ils ont accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Nous avons pour ainsi dire reçu un aval institutionnel de leur part avec la promesse de participer aux manifestations organisées dans le cadre de ce travail. Ils sont aujourd'hui impliqués dans leur préparation.

MJ : Quels événements sont au programme ?

Au printemps 2019, nous voulons faire venir à Moscou 30 à 40 – car bien évidemment tous ne pourront pas venir – des 100 *leaders* français pour qu'ils rencontrent les nominés du Choiseul 100 Russie et commencent, à dialoguer. Il est évident qu'après cette première rencontre, un dialogue permanent va s'instaurer, mais dans un cadre informel. Nous organiserons des tables rondes sur différents thèmes : l'intelligence artificielle, le secteur IT, l'internet des objets, la technologie *blockchain*, etc. Ensuite, à l'automne, les 100 *leaders* économiques russes se rendront à Paris. Cette rencontre des membres de la liste Choiseul 100 Russie revêt une importance capitale pour les autorités françaises. Je tiens à rappeler qu'en 2013, à l'époque où il était secrétaire général adjoint du cabinet du président Hollande, Emmanuel Macron s'est vu attribuer la première place du classement établi par l'Institut Choiseul. Il est important de comprendre que ce projet s'inscrit sur la durée. Nous voulons chaque année organiser deux événements : l'un en Russie, l'autre en France.

MJ : Comment avez-vous sélectionné les profils ?

Nous avons travaillé par secteur, par entreprise, en suivant l'actualité de très près, au niveau régional notamment, en étudiant le contenu des publications des rédacteurs les plus influents sur les réseaux sociaux. Nous avons utilisé encore d'autres sources, nous avons tenu compte de ce qu'il se disait lors de différentes conférences, de la

I l y a indiscutablement un désir sincère des deux côtés d'entretenir de bonnes relations. Le dialogue est permanent et peu de pays occidentaux peuvent se targuer d'entretenir une telle relation avec la Russie.

première liste « *Les leaders russes* ». Il serait impossible d'énumérer toutes les ressources auxquelles nous avons eu recours... Voilà comment nous avons identifié ces Russes ayant déjà accompli de grandes choses, mais surtout, qui ont un sérieux potentiel. D'un côté, vous trouvez dans cette liste des directeurs généraux, des présidents et membres de conseils de direction d'entreprises. De l'autre, des patrons de *startups* qui ont fondé des entreprises promises à un bel avenir. Bref, des gens qui œuvrent déjà au développement de l'économie russe et en changeront la structure dans les 10 prochaines années.

MJ : Est-ce que la liste comprend des anciens du MGIMO ?

Oui. Mais pour le moment il est trop tôt pour en dévoiler l'identité.

MJ : Le classement français est-il déjà accessible ? Est-ce que vous pouvez nous en parler ?

Oui, il est accessible. Vous y trouvez des personnes du secteur IT, du secteur bancaire, de différentes branches de l'industrie. À la tête du classement 2018, on retrouve le président du groupe Yves Rocher, Bris Rocher, petit-fils du fondateur de l'entreprise. Cette filiation renvoie aux réalités du monde économique français : en France, les entreprises familiales jouent un rôle important. Bris a 39 ans et il s'intéresse beaucoup à la Russie, pays qu'il connaît et comprend. Il est conscient du fait qu'ici, il y a de nombreux talents, et c'est pourquoi il s'intéresse à un tel dialogue.

MJ : Avez-vous adapté les critères du classement aux spécificités du pays ?

Il y a des spécificités russes, c'est certain. Nous voulions éviter de faire figurer au classement beaucoup de représentants des secteurs bancaire, pétrolier et gazier. Aussi voulions-nous que la géographie du classement soit diversifiée, et il faut dire que tout ne s'est pas passé exactement comme nous le souhaitions : les 2/3 des entreprises figurant dans le classement sont basées à Moscou. Autre problème : la parité hommes-femmes. Malheureusement, on ne compte qu'un quart de femmes dans ce classement. Cela renvoie toutefois à la réalité de la Russie contemporaine, où beaucoup plus d'hommes que de femmes occupent des postes à responsabilités.

Le principal critère que nous avons considéré est évidemment la contribution de ces jeunes entrepreneurs à la nouvelle économie russe mais encore – et c'est le plus important – leur potentiel de croissance, car dans 20-25 ans, ce sont eux qui détermineront l'économie du pays.

Nous avons examiné tous les profils avec beaucoup d'attention, mais il se peut que des gens compétents, promis à un brillant avenir, ne figurent pas dans le classement, et ceci, pour la simple et bonne raison que la Russie regorge de talents. D'ailleurs, je ne parlerais pas de « classement », mais plutôt de « réserve de talents ».

MJ : Quels objectifs poursuivez-vous avec ce classement ?

Des objectifs à la fois humbles et ambitieux. Tout d'abord, nous souhaitons qu'il y ait des plateformes de dialogues pour les représentants du monde des affaires, pour qu'ensuite ces canaux de communication servent de base d'interaction, que les relations entre les pays soient tendues ou pas. Nous avons bien conscience de la complexité du contexte international et du fait que beaucoup, en France, s'opposent à la coopération avec la Russie.

Nous souhaitons mettre en place des canaux de communication directe. Si les jeunes *leaders* français et russes se rencontrent, s'ils apprennent à se connaître, alors ils pourront monter des projets communs et cela accélèrera le processus de découverte réciproque de nos sociétés civiles. Ainsi, lorsqu'ils joueront un rôle important dans chacun de nos pays, les relations bilatérales seront facilitées.

MJ : De façon générale, comment est-ce que vous qualifieriez les relations économiques actuelles entre la France et la Russie ?

Elles sont bonnes, malgré les sanctions. Je dis cela en me basant sur plusieurs critères, notamment le volume des échanges. Si on prend le volume du commerce extérieur, la France est derrière l'Allemagne et l'Italie, et ce principalement parce que ces pays achètent plus de gaz russe. Par ailleurs, l'Allemagne et l'Italie exportent plus que la France vers la Russie. Mais, pour la Russie, un autre indicateur est important : le niveau des investissements directs. D'après les chiffres de la Banque centrale de Russie, la France occupait la première place entre 2014 et 2016. Elle demeure à ce jour le premier employeur étranger en Russie.

Aucune entreprise française n'a quitté le pays ces dernières années. Les entreprises se sont adaptées au régime des sanctions, aux nouvelles priorités de l'économie russe, parmi



lesquelles la localisation des activités dans le pays, l'exportation de produits fabriqués en Russie vers des pays tiers et le développement de chaînes de production à l'échelle régionale. Même dans les conditions de tensions actuelles, de nouveaux acteurs arrivent en Russie. Pour ne prendre qu'un exemple, l'entreprise alsacienne KUHN, productrice de machines agricoles, vient d'annoncer qu'elle construirait une usine à Voronej. Il y a indiscutablement un désir sincère des deux côtés d'entretenir de bonnes relations. Le dialogue est permanent et peu de pays occidentaux peuvent se targuer d'entretenir une telle relation avec la Russie. Si nous parvenons à mettre en place cette plateforme de dialogue qu'est Choiseul 100 Russie telle que nous l'avons imaginée, si les responsables politiques s'y intéressent, car à bien des égards la politique est liée à l'économie, et s'ils s'en servent, alors notre objectif aura été atteint et nous en serons heureux. En fait, nous fournissons à nos

gouvernements un format pour que nos sociétés civiles respectives interagissent, et nous espérons que cette structure apportera les résultats attendus.

MJ : Cela a marché avec l'Afrique ?

Oui et ce succès était un peu inattendu pour l'Institut. L'Afrique est un continent regroupant schématiquement des pays anglophones, francophones, arabophones et lusophones, et il se trouve que les Africains, d'un pays à l'autre, se connaissent peu. Grâce à cette rencontre, des hommes d'affaires tanzaniens ont pu discuter avec leurs collègues marocains ou sud-africains. Ils ne soupçonnaient pas la multitude des possibilités de coopération existantes. Dans le cas de la Russie, cette question ne se pose pas car il s'agit d'un seul et même pays. Néanmoins, le pays est si étendu qu'il me semble que les jeunes *leaders* originaires de ses différentes régions apprécieront aussi de mieux se connaître les uns les autres. ☐



MGIMO – SCIENCES PO : 25 ANS D'EXCELLENCE

Photos et textes : Igor Drobyshev

En 1994, le MGIMO et l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po) ont signé l'accord pionnier mettant en place le programme franco-russe de cotutelle dans le domaine des relations internationales.

Durant ce quart de siècle, le programme a atteint la force de l'âge et est devenu tellement prisé qu'il s'est transformé en Master double-diplôme à part entière.

Son 25e anniversaire est inscrit à l'ordre du jour du Dialogue de Trianon qui s'est déroulé cette année entre les sociétés civiles française et russe.



VANESSA SCHERRER : « J'ESPÈRE QUE NOUS FERONS CHEMIN ENSEMBLE PENDANT ENCORE 25 ANS ET POURRONS CÉLÉBRER NOS 50 ANS DE COOPÉRATION »

Il y a 25 ans, lorsque les premiers jalons de la coopération entre Sciences Po et le MGIMO ont été posés, Vanessa Scherrer était sans doute elle-même encore étudiante. Aujourd'hui, en tant que vice-présidente en charge des affaires internationales, elle accueille les étudiants du MGIMO, qui viennent étudier à l'Ecole des Affaires Internationales de Sciences Po (PSIA) dans le cadre du programme de double diplôme.

En 2010, V. Scherrer est devenue l'une des fondatrices de PSIA (Paris School of International Affairs) et était jusqu'à l'année dernière, la directrice adjointe de l'Ecole. Sous sa direction, PSIA est devenue l'une des écoles leaders dans le monde pour les relations internationales, dans laquelle étudient 1500 étudiants venant de plus de 100 pays. En 2017, selon le classement QS, Sciences Po était la 4^{ème} université au monde pour la science politique et les relations internationales.

MJ : Comment qualifieriez-vous la coopération entre le MGIMO et Sciences Po durant ces 25 dernières années ?

C'est exact, cela fait maintenant 25 ans que nous travaillons ensemble et cela mérite d'être souligné et célébré. C'est la raison pour laquelle nous préparons un grand événement en novembre, auquel participeront les anciens élèves de notre programme commun. Cet événement en lui-même montre à quel point nous sommes satisfaits de ce que nous avons atteint durant cette période. Nous sommes fiers de l'histoire de ce partenariat avec le MGIMO.

En ce qui concerne son « évaluation », je vous ferais part d'une réflexion peut être inhabituelle : au début de notre parcours, lorsque nous avons commencé notre coopération dans les années 90, nous ne pouvions pas prévoir comment cette affaire allait évoluer. Pour Sciences Po tout comme pour le MGIMO, il s'agissait d'un des premiers programmes internationaux de ce type. Et c'est là que c'est intéressant : grâce à sa spécificité et son caractère nouveau, nous avons réussi à attirer des étudiants de différents pays. Aujourd'hui, la moitié des étudiants du programme est composée de Russes ou de Français et l'autre moitié, d'étudiants venant d'autres pays du monde. Je ne pense pas que les créateurs de notre double Master s'attendaient à un tel développement. D'où ma conclusion : lorsque vous joignez vos forces avec d'autres partenaires et faites tout pour que le programme réussisse, celui-ci attire l'attention du monde entier. Pour des institutions telles que Sciences Po et le MGIMO, c'est le principal résultat de ces années de coopération.

Une autre réflexion est que, grâce à ce programme, nous avons réussi à attirer des étudiants très intéressants. Les professeurs et les enseignants qui gèrent des programmes similaires à Sciences Po et au MGIMO ont aussi acquis une qualité importante, celle de la mobilité, qui rapproche les uns et les autres. La mobilité étudiante et enseignante, enfin, active et renforce les liens entre les universités.

Le monde de l'éducation doit toujours être un « acteur du changement ». Nous devons évoluer, pour que la jeunesse, notre futur, c'est-à-dire ceux qui par définition portent en eux les grandes lignes du monde de demain, viennent chez nous.

MJ : Quels atouts a acquis Sciences Po grâce à sa coopération avec le MGIMO ?

Je dirais d'abord, que le programme conjoint que nous avons créé avec le MGIMO, tout comme celui que nous avons avec la FU de Berlin par exemple, ont été les premiers de ce genre pour nous et qu'ils ont donné une impulsion vers un grand mouvement d'internationalisation de notre université.

Je qualifierais cette circonstance d'atout.

En effet, il y a 30 ans, nous n'étions pas l'établissement international que nous sommes aujourd'hui. Aujourd'hui la moitié de nos étudiants sont des étrangers. Sur nos campus – nous en avons plusieurs autour de Paris – on parle de nombreuses langues ; pas autant, bien sûr, qu'au MGIMO, mais ce sont les principales langues étrangères parlées dans le monde.

En un mot, les partenariats que nous avons créés avec des partenaires internationaux sont devenus les piliers sur lesquels repose le processus de notre croissance à l'international.

Un autre élément que je mettrais en avant est celui du lien particulier que nous avons avec le MGIMO, qui est de fait notre partenaire principal en Russie. Grâce au MGIMO, Sciences Po a gagné en notoriété en Russie, et vice versa. Lorsque vous choisissez un partenaire clé dans tel ou tel pays, vous prenez en compte bien sûr la qualité de son enseignement, qui est un critère essentiel, mais aussi l'influence que celui-ci exerce et a acquis grâce à sa renommée sur le marché de l'éducation dans son pays.

MJ : En effet, il n'existait pas en Russie d'autre enseigne telle que le MGIMO, usine des agents diplomatiques, créée sous l'URSS.

Ce partenariat avec votre université nous a bien sûr permis d'être connus en Russie. En réalité, c'est une situation habituelle dans nos relations avec les autres universités partenaires que ce soit en Chine, aux USA ou en Europe. Un tel "cercle de partenaires" est très important. Nous nous unissons pour grandir ensemble.



MJ : Sciences Po occupe une très bonne position sur la liste des meilleures écoles en sciences politiques et relations internationales. Parmi vos anciens diplômés, on trouve des présidents français, des directeurs du FMI et d'autres organisations internationales, ainsi que des PDG d'entreprises. Au MGIMO notre liste est plus modeste mais nous avons quand même un président parmi nos *alumni*, Ilham Aliiev. Le MGIMO a formé de nombreux ministres des affaires étrangères de la Russie, des anciennes républiques soviétiques et de pays dits socialistes, rien qu'en Slovaquie il y en a eu 5 ! Les diplômés du MGIMO sont pour certains des hommes d'affaires importants, que l'on peut retrouver dans les classements Forbes. Enfin, nos anciens ont toujours représenté une part importante de notre corps diplomatique. C'est la raison pour laquelle il n'est pas très étonnant de voir que nos deux universités se soient trouvées et qu'elles coopèrent depuis si longtemps.

Après ces 25 années, considérez-vous que nous sommes sur la bonne voie ou faut-il peut-être changer quelque chose ?

Tout d'abord, je vous remercie pour cette description très élogieuse de Sciences Po. Mais permettez-moi de revenir sur votre dernière remarque. Même si nous avons de quoi être fiers et que nous avons effectivement beaucoup progressé, le monde de l'éducation doit toujours être un « acteur du changement ». Nous devons évoluer, pour que la jeunesse, notre futur, c'est-à-dire ceux qui par définition portent en eux les grandes lignes du monde de demain, viennent chez nous.

L'université est un lieu où cet avenir prend vie. Nous devons évoluer, la seule chose que nous ne devons pas changer, c'est notre but, notre mission, qui est de chercher et d'offrir la meilleure éducation et les meilleures opportunités pour nos étudiants, être au premier plan des recherches et des idées les plus innovantes, et enfin conserver au mieux la qualité du cursus. Mais pour justement conserver ce haut niveau d'exigence, nous devons nous adapter, répondre aux nouvelles réalités, nous développer sans cesse.

MJ : Cela signifie alors que nous sommes en bonne voie ?

Oui, parce que la voie vers un plus haut niveau de qualité, c'est toujours la bonne voie. Et si pour cela il faut changer quelque chose, il faut le faire en toute confiance. Par exemple, nous sommes très fiers de notre Bachelor, le fondement de notre enseignement à Sciences Po. Pour autant nous avons mené ces dernières

années une grande réforme de notre programme de Bachelor et nous sommes très satisfaits de sa nouvelle excellence. Cela montre bien que, par la voie du changement, nous conservons une grande qualité dans notre enseignement. Je voudrais dire que cela est arrivé non pas parce que nous avons décidé de changer, mais parce que sans cela nous aurions pris le risque de rester figés dans le passé. Et nous ne le souhaitons pas. C'est ainsi que nous faisons au mieux pour garder en tête ce souhait de haute qualité, et si cela demande des réformes, des adaptations, nous les acceptons.

MJ : Aujourd'hui des centaines d'étudiants du MGIMO ont fait une partie de leurs études à Sciences Po. Etes-vous satisfaits de ces étudiants?

Permettez-moi d'apporter une précision à ce que vous venez de dire. A Sciences Po nous accueillons deux catégories d'étudiants du MGIMO : ceux qui viennent dans le cadre d'un échange et ceux qui étudient dans le cadre du double diplôme.

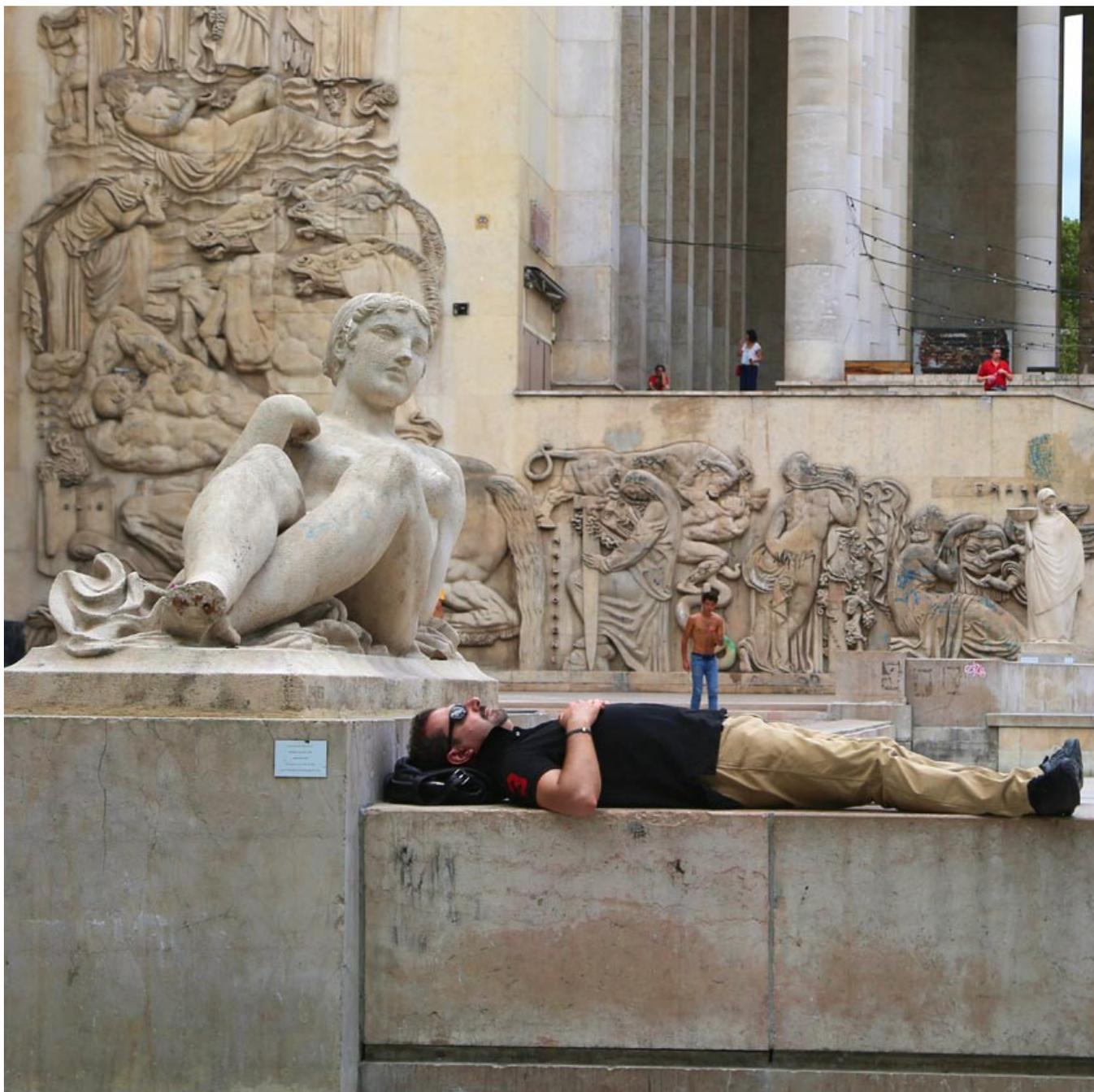
Les premiers, lorsqu'ils viennent étudier chez nous à Paris, sont des étudiants du MGIMO. Les seconds, lorsqu'ils vont étudier de Paris au MGIMO, restent des étudiants de Sciences Po. Ce qui signifie que pour nous ils ne sont pas étudiants du MGIMO mais des deux universités.

Par ailleurs, nos étudiants russes en général sont de très bons étudiants, ils possèdent un panel de qualités leur permettant de les qualifier d'excellents étudiants : ils ont une très bonne connaissance de langues étrangères, de grandes capacités d'analyse et ils sont persévérants. Les étudiants du MGIMO apportent au sein de leur cohorte une diversité culturelle, une autre vision du monde. Ceux qui en bénéficient plus particulièrement sont les étudiants du double diplôme. Si cela avait été autrement, nous ne serions pas partenaires depuis si longtemps. En ce qui concerne vos étudiants en échange, ils choisissent pour la plupart des cours en français, ce qui n'est pas commun parmi les étudiants étrangers, et cela prouve bien que la qualité d'enseignement des langues étrangères au MGIMO est très élevée. C'est la raison pour laquelle vous pouvez être fiers de vos étudiants. Mais maintenant que vous avez posé cette question, je serais curieuse de mon côté, de connaître leur opinion sur la qualité de l'enseignement à Sciences Po. Ce feedback pourrait alimenter notre réflexion.

MJ : Beaucoup d'étudiants, mais aussi d'anciens participeront à l'événement de novembre, vous pourrez donc







recevoir ce feedback de visu/de leurs propres mains. C'est une bonne idée.

MJ : Depuis quelques années, le **MGIMO met un accent particulier sur l'internationalisation de son parcours académique. Nous sommes déjà l'université la plus internationale de Russie, 20 % de nos étudiants viennent d'autres pays. Sciences Po n'est pas seulement internationale, elle est aussi multiculturelle. Pourriez-vous partager**

avec nous votre expérience et nous expliquer quels sont les instruments que vous avez utilisés pour attirer des étudiants du monde entier?

Je vous remercie pour cette question et la mise en valeur de notre expérience dans l'internationalisation de nos campus. Comme je vous l'ai précisé auparavant, 50 % des étudiants de Sciences Po ont un passeport autre que le passeport français. Nous sommes véritablement une université mondiale. En ce qui concerne les instruments, les moyens mis en place,

je mettrai en avant plusieurs étapes de ce processus.

Premièrement, nous avons aujourd'hui 470 accords d'échange et plus de 40 accords de double diplôme avec des universités à travers tous les continents. Ce sont tous des partenariats actifs, étroits et réciproques qui font que nous envoyons des étudiants et en accueillons en retour tous les ans. Grâce à ces programmes on nous connaît aux quatre coins du monde. Ce serait mon premier commentaire : élargir géographiquement les partenariats.

Ensuite, nous sommes très attentifs au choix de nos partenaires s'agissant des doubles diplômés. La confiance est essentielle. Si notre étudiant reçoit un crédit chez notre partenaire, nous devons être sûrs que ce résultat répond aux exigences académiques les plus hautes, telles que nous les appliquons à Sciences Po. C'est pourquoi, pour répondre à votre question, un autre conseil important serait : trouver des partenaires avec qui vous pouvez nouer des relations de respect et de confiance académique dans la durée.

Troisièmement, nous devons avoir un choix intéressant de disciplines, qui attire les étudiants des quatre coins du monde. Riches de différents backgrounds culturels et pédagogiques, ils se rejoignent sur un point : la certitude qu'ils recevront un diplôme qui changera leur vie, qui leur permettra d'atteindre les objectifs qu'ils souhaitent. Et pour attirer ces étudiants, nous avons besoin de proposer un choix exceptionnel de cours. D'ailleurs cela rejoint la question que vous avez posée précédemment sur l'importance de changer, d'évoluer. Nos enseignements doivent sans cesse s'adapter, correspondre à l'éducation que méritent les leaders de demain. C'est pourquoi la troisième approche, qui n'est pas directement liée au processus d'internationalisation, c'est d'être prêt à conserver un haut standard international en terme d'offre pédagogique. Nous devons tous garantir la meilleure offre, qui doit prendre en compte non seulement l'enseignement mais aussi la recherche et le monde du travail. Dans une université comme la nôtre, la formation par la recherche est cruciale. Parallèlement, tout comme au MGIMO, nous avons des praticiens au sein de notre corps enseignant.

Enfin, quatrième instrument important : la stratégie d'internationalisation. Elle suppose une volonté politique de la part des instances dirigeantes et un engagement à devenir un acteur international dans l'espace mondial de l'enseignement supérieur. Ce n'est d'ailleurs pas un instrument mais plutôt une philosophie qui repose sur la conviction que les citoyens de ton pays, les étudiants de ton université (dans notre cas les Français) s'épanouiront davantage s'ils étudient dans un environnement international. Il faut donc avoir en tête que l'attractivité de votre université au niveau mondial est utile et profitable non seulement pour les étudiants internationaux, qui reçoivent une éducation chez vous mais aussi pour vos étudiants, qui bénéficieront d'une expérience multiculturelle, même sans franchir les frontières de leur pays. Et il faut absolument soutenir cette conviction au plus haut niveau, indépendamment des changements de

conjoncture dans la politique intérieure ou extérieure du pays.

MJ : Le MGIMO est deux fois plus jeune que Sciences Po, qui se place parmi les universités les plus anciennes et les plus renommées du monde. Cependant nous nous distinguons dans un domaine, dans lequel nous excellons : nous enseignons 53 langues étrangères (contre 25 à Sciences Po), nous sommes mêmes inscrits au Guinness Book des Records. C'est notre marque de fabrique. Quelle serait, selon vous, la marque de fabrique de Sciences Po ?

Le seul fait que notre partenariat ait pu rester fort et se développer indépendamment du contexte international montre combien le rôle de la communauté académique et celui des universités sont importants dans la société contemporaine.

Oui, nous sommes plus vieux que vous, puisque Sciences Po a été fondée en 1872. Nous fêterons bientôt nos 150 ans. Si je ne me trompe pas, le MGIMO célébrera bientôt ses 75 ans !

Concernant les langues, il faut dire que votre établissement est l'une des seules universités de ce rang proposant une telle quantité d'enseignement de langues étrangères. Nous sommes témoins de la qualité de cet enseignement lorsque vos étudiants viennent chez nous, et c'est un résultat remarquable. Permettez-moi de vous féliciter sur ce point. Nous avons également un bon bilan concernant l'enseignement des langues et cela est reconnu à travers le monde.

En ce qui concerne la marque de fabrique de Sciences Po, elle n'a pas évolué durant ces 150 années et reste ainsi la même : c'est l'excellence de l'enseignement, due à une large diversité. Cette excellence qui n'est pas seulement académique mais aussi scientifique, attire autant qu'elle le peut les meilleurs esprits de ce monde. Nous avons déjà mentionné la diversité dans le contexte d'internationalisation, mais c'est aussi une diversité sociale, qui est pour nous aussi très

importante. Nous sommes des « agents du changement » dans ce domaine en France, nous avons un large panel de bourses.

C'est aussi important que notre diversité pédagogique et disciplinaire.

Voilà ce que je dirais sur notre principale marque de fabrique : c'est un mélange de qualité d'enseignement et d'excellence de recherche, de diversité sur tout son spectre, à laquelle j'ajouterais encore un ingrédient, la pratique. Voilà pourquoi les fondateurs de l'Ecole Libre des Sciences Politiques, telle que Sciences Po se nommait y a 150 ans, ont compris que l'élite française ne pouvait pas vivre dans sa bulle mais qu'elle avait besoin de connaissances, de savoirs accumulés dans d'autres pays du monde, dans leur dimension pratique. Et à partir de là, on peut dire que nous avons une deuxième marque de fabrique, que je vois comme un mélange de savoir académique, de réflexion scientifique, de recherche et de pratique, tout cela proposé à notre public d'étudiants.

MJ : Qu'aimeriez-vous souhaiter à nos deux *almas maters* – le MGIMO et Sciences Po, qui s'apprêtent à célébrer un quart de siècle de coopération ?

D'abord, j'espère que nous ferons chemin ensemble pendant encore 25 ans et pourrons célébrer nos 50 ans de coopération. C'est déjà un bon objectif en soi. Mais comme je l'ai déjà mentionné, nous devons tout faire pour nous adapter aux nouveaux contextes. Par exemple, il y a quelques années, afin de répondre à des demandes nombreuses dans ce domaine, nous avons lancé une spécialisation dédiée aux questions énergétiques au sein de notre double diplôme et c'était une avancée pertinente.

Il nous faut répondre aux défis de notre époque et travailler ensemble, en restant des partenaires académiques étroits, indépendamment du contexte politique qui peut être fluctuant. Je pense que notre partenariat est un bon exemple pour les autres. Le seul fait qu'il ait pu rester fort et se développer indépendamment du contexte international montre combien le rôle de la communauté académique et celui des universités sont importants dans la société contemporaine. Il ne me reste qu'à nous souhaiter, que, pour les 25 prochaines années, nous poursuivions ce dont nous parlons aujourd'hui : nos relations sont un bon moyen de conserver le dialogue entre nos deux universités, entre nos deux pays, entre nos deux jeunes, dont les meilleurs représentants deviendront nos dirigeants dans un quart de siècle, s'ils ne le sont pas déjà ! ☑

PASCAL PERRINEAU: «LA COOPÉRATION DES ASSOCIATIONS DES ALUMNI MGIMO ET SCIENCES PO, C'EST TOUT À FAIT UNE NOUVELLE EXPÉRIENCE»

Le Président de l'Association des Alumni Sciences Po pense que nos universités peuvent promouvoir la coopération pour les 25 prochaines années.

MJ : L'année suivante on va célébrer le 25ème anniversaire du partenariat entre MGIMO et Sciences Po. Quelle est votre évaluation de cette période de notre coopération?

Après 25 ans d'existence, cette coopération est une vraie réussite. Sa durée témoigne pour elle. Il est très rare qu'une telle coopération dure aussi longtemps. En général, les coopérations ne survivent pas à la lassitude de leurs promoteurs. Or, dans la coopération MGIMO-Sciences Po les recteurs de Sciences Po ou directeurs des parties prenantes ont soutenu cette coopération sur un quart de siècle. Au delà de l'engagement des dirigeants, de nombreux enseignants se sont engagés avec constance, malgré les difficultés, les incompréhensions parfois ainsi que la charge de travail que représente un tel engagement.

MJ : Vous souvenez-vous vous comment tout a commencé? C'était bien inhabituel, ce temps-là.

Dès le lancement de la coopération entre Sciences Po et MGIMO, Alain Lancelot, alors directeur de Sciences Po, m'a proposé d'aller enseigner à Moscou. J'ai tout de suite accepté cette mission avec enthousiasme car elle montrait la voie de l'internationalisation de Sciences Po. Mais, il faut bien dire qu'à l'époque j'apparaissais un peu comme un pionnier tant la situation russe était perçue par beaucoup comme profondément instable. Cette politique fut ensuite amplifiée, deux ans plus tard, par son successeur, Richard Descoings, et inscrite dans le marbre des modes de fonctionnement de notre maison par l'actuel directeur, Frédéric Mion.

MJ : Selon vous, comment Sciences Po a profité de la coopération avec MGIMO?

Il s'agit d'une des plus anciennes coopérations de Sciences Po à l'international avec le double diplôme de l'Université libre de Berlin qui est encore plus ancien. Ce double diplôme fait ainsi partie du patrimoine de nos deux institutions. En 1994, il s'agissait aussi d'inaugurer, dans une période très difficile pour la Russie mais pleine de promesses, une coopération avec un de ses établissements les plus prestigieux et qui avait de nombreuses similitudes pédagogiques avec Sciences Po.

MJ : Vous avez eu la chance d'observer comment la coopération a pris son élan et son ampleur lors de cette période. Pouvez-vous nous parler de vos idées sur les moments les plus importants sur cette voie du 25ème anniversaire?

Sans doute, le moment le plus important fut la création d'un diplôme commun en 2005 qui fut une étape importante dans l'intégration des cursus. Il ne faut pas oublier les échanges d'enseignants, les rencontres scientifiques qui ont beaucoup contribué à la réussite de cette coopération. On doit également souligner l'engagement sur la longue période de chercheurs comme Kathy Rousselet ou Anne de Tinguy, pour la partie française.

L'esprit de nos institutions est portée par ces associations d'Alumni qui inscrivent dans le temps long et dans la profondeur de nos sociétés l'excellence de nos deux écoles.

MJ : Comment vous, en tant que Président de l'Association de Sciences Po Alumni, évaluez le développement de l'Association de MGIMO Alumni et l'Endowment?

Une association d'Alumni c'est un réseau de solidarité entre anciens mais aussi un lien essentiel entre les générations d'anciens et d'actuels étudiants de nos deux institutions. L'esprit de nos institutions est portée par ces associations d'Alumni qui inscrivent dans le temps long et dans la profondeur de nos sociétés l'excellence de nos deux écoles.

MJ : MGIMO est l'université la plus internationale en Russie, mais Sciences Po est une université multiculturelle! Pouvez-vous partager votre expérience avec nous? Quels sont les instruments efficaces et

les approches pour gagner une meilleure présence internationale?

L'internationalisation est un atout majeur pour une université. Outre les échanges académiques et d'étudiants elle favorise aussi l'échange intellectuel. La démarche scientifique et la rigueur de la formation intellectuelle ne connaissent pas de frontières. Enfin, il ne faut pas oublier que nos anciens étudiants (Sciences Po et MGIMO) sont actifs dans de nombreux secteurs d'activité à l'international. Ils exercent leurs nombreux métiers dans le monde entier. Nous devons prendre en compte cette particularité dans notre enseignement.

MJ : Que pensez-vous de l'initiative du Dialogue de Trianon lancée par nos Présidents?

Nous ne pouvons que nous féliciter de l'initiative de nos deux Présidents. D'autres « dialogues » existent comme celui de Saint-Petersbourg entre la Russie et l'Allemagne. Mais la nouveauté est le projet de faire dialoguer les deux sociétés, les « sociétés civiles » bien au-delà des contingences politiques. Le monde associatif comme celui de l'entreprise sont les premiers concernés, ce qui est radicalement nouveau. C'est précisément l'objectif de la rencontre du 28 novembre à Paris autour des thématiques de « l'innovation » et de « l'intégration ». Pour le reste, nous sommes dans le monde des contingences qui parfois sont favorables, parfois le sont moins mais qu'il faut savoir dépasser.

MJ : Le novembre prochain MGIMO tiendra à Paris la rencontre consacrée à 25ème anniversaire de la coopération entre les universités. Que pourriez-vous souhaiter à nos alma-maters pour les 25 prochaines années?

Mon souhait le plus vif est que nous puissions gagner en intensité au cours des 25 prochaines années. La rencontre entre les deux associations d'Alumni est une première. Cela compte et l'expérience est, à notre connaissance, inédite. Cela entre à la fois dans la perspective du dialogue de Trianon mais aussi dans une nouvelle façon de penser les relations entre deux universités de rang international. ☐





PASCAL CAUCHY

Attaché de coopération universitaire

Ambassade de France en Russie, Moscou

En 1992, Pascal Cauchy était Attaché à l'Ambassade de France en Russie, cette même année il a fêté un heureux événement : la naissance de sa fille. L'année suivante, Moscou est devenu le théâtre d'affrontements entre les parlementaires russes et Boris Eltsine ; cet affrontement aboutit au bombardement par des chars de la Maison blanche, le parlement. « C'était affreux », se souvient Pascal. « Le pays a sombré dans la dépression. Malgré la situation, une délégation de Sciences Po est venue au MGIMO en 1994 pour signer un accord d'échanges d'étudiants. A cette époque, nul n'imaginait qu'il allait rester en vigueur un quart de siècle ! Maintenant, ma fille a 26 ans et le partenariat entre Sciences Po et MGIMO, qui a aussi vu le jour sous mes yeux, fête son 25ème anniversaire ! J'en suis doublement heureux. »

MJ : Pourquoi Sciences Po a-t-elle sélectionné précisément MGIMO ?

Je ne me souviens plus qui précisément a initié ce rapprochement. Il est possible que ce fût à l'initiative d'Ivan Tiouline, vice-recteur de MGIMO.

MJ : Oui, il se spécialisait sur la France, il l'aimait, et il racontait dans son interview à MJ qu'il a réussi à institutionnaliser ses relations personnelles avec les universités françaises, et c'est ainsi que cette coopération est née.

Quant à moi, je me rappelle aussi que, en 1989, MGIMO a accueilli, en tant que représentant du ministère de l'éducation nationale, notre premier professeur de français. En 1992 ou 1993 Marie Mendras, spécialiste de l'Union soviétique, fille d'un éminent sociologue, professeur de Sciences Po, et petite-fille d'un attaché militaire de l'Ambassade de France encore sous Staline. C'est d'elle que j'ai appris le rôle de MGIMO dans le système éducatif soviétique, c'est grâce à elle que nous avons rencontré ses enseignants.

Il n'est pas moins important que, au début des années 1990, Sciences Po a été parmi les premiers établissements français à s'être lancé dans la politique de l'internationalisation. Par pure coïncidence, MGIMO s'est intéressé à la coopération internationale à la même époque.

MJ : On comprend pourquoi : en Russie, MGIMO a été le pionnier qui s'est engagé le premier dans le processus de Bologne pour passer à un système éducatif à deux niveaux.

De façon générale, on peut dire qu'un contexte commun pour notre coopération s'est mis en place. Par ailleurs, Sciences Po et MGIMO se ressemblent énormément : ils partagent les mêmes domaines d'études, les deux forment les cadres pour l'administration publique et la fonction diplomatique.

En 1994, une délégation de Sciences Po,

conduite par Alain Lancelot, le directeur, a rendu visite à MGIMO. Parmi les membres de la délégation se trouvaient Francis Vérillaud, chargé de mission aux affaires internationales, Bertrand Badie, professeur de Relations internationales, Jean-Luc Domenach, Directeur du Centre d'études et de recherches internationales, votre humble

Sciences Po et MGIMO se ressemblent énormément : ils partagent les mêmes domaines d'études, les deux forment les cadres pour l'administration publique et la fonction diplomatique.

serviteur assistait à la rencontre. Nous étions au courant de la situation difficile à laquelle faisait face l'enseignement en Russie, nous savions que les chercheurs et les professeurs, sous-payés, quittaient les établissements publics. Cependant, nous savions également, et c'était important pour nous, que MGIMO recrutait ces enseignants. Par exemple, il a embauché le professeur Mikhaïl Narinsky, un spécialiste réputé dans le domaine des relations internationales.

MJ : Et pourtant, on ne comprend pas tout à fait : le pays est plongé dans la dépression, les chercheurs démissionnent pour gagner leur vie en faisant le petit commerce sur le marché, et vous arrivez pour conclure un accord de coopération...

Nous étions animés par une certaine euphorie, nous avons beaucoup d'enthousiasme, d'attentes, nous avons

l'impression de créer quelque chose de nouveau, sans trop imaginer l'aboutissement de nos efforts. Des Français découvraient la Russie et son système éducatif à travers MGIMO, alors que quelques années auparavant, cet établissement était complètement fermé aux étrangers. Quant aux Russes, ils partageaient notre impatience à faire connaissance. Je me souviens avoir rencontré un professeur de français, qui a confessé que nous étions les premiers Français qu'il ait jamais rencontrés...

MJ : Et les choses se sont bien mises en marche ?

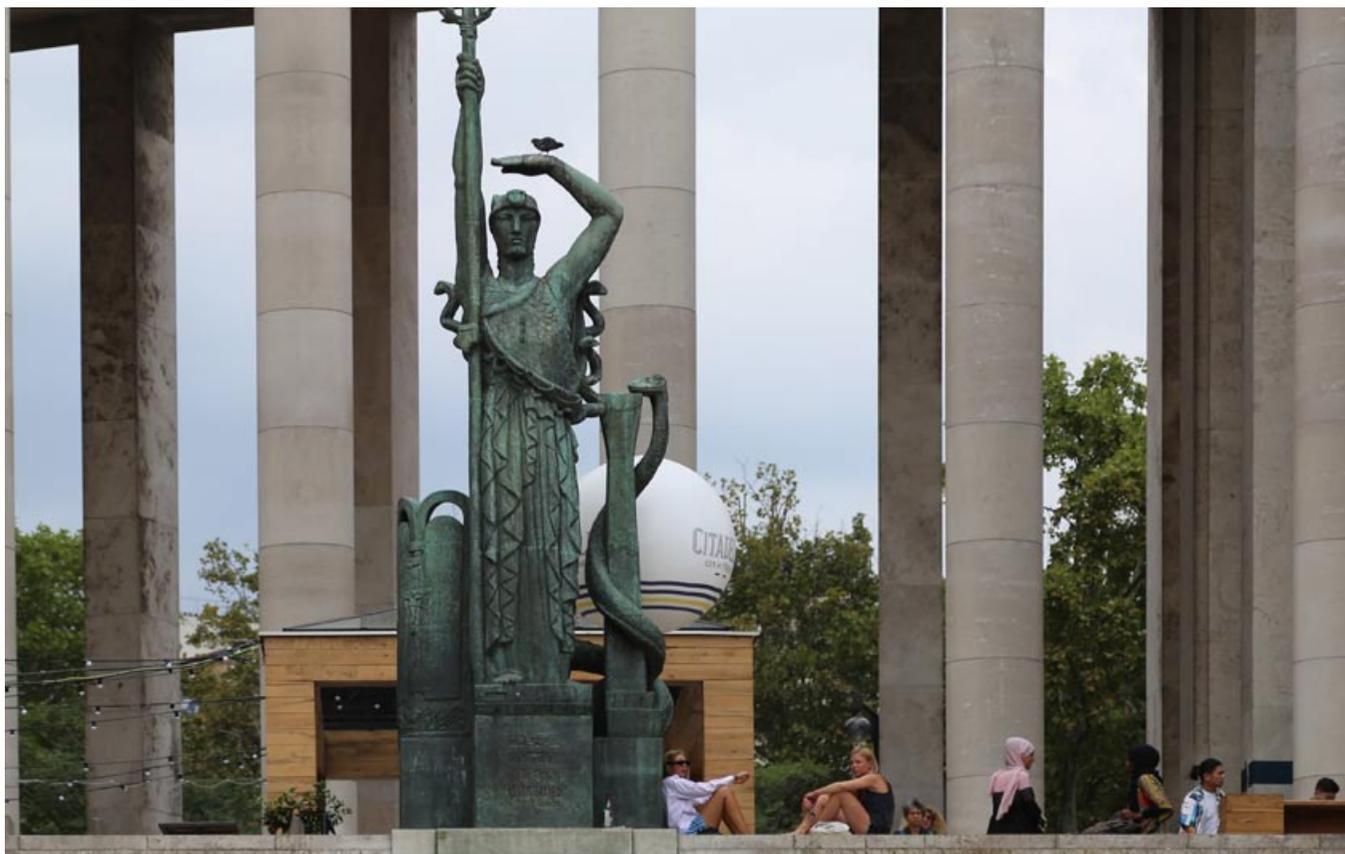
Pour moi, tout allait à merveille ! Alain Lancelot m'a proposé un poste d'enseignant à Sciences Po. Ayant accepté, je suis rentré à Paris, parce que devenir professeur d'un établissement aussi prestigieux ne se refuse pas.

Quant à la mise en œuvre de notre accord, c'est Katy Rousselet, politologue et spécialiste de la Russie, qui a commencé à travailler au MGIMO en septembre 1994. Grâce au soutien actif de Francis Vérillaud, elle a établi, en collaboration avec ses collègues russes, la structure initiale de la coopération, qui a servi de base à l'évolution ultérieure.

Bien évidemment, le problème du financement de la coopération subsistait. Le MGIMO n'avait pas de fonds propres pour les échanges d'étudiants. Pour cette raison, l'ambassade a proposé de mettre à disposition des bourses d'études : pour nous, il était très important que les étudiants russes puissent vivre et étudier en France, sans avoir à se soucier des contingences matérielles.

MJ : Gagnant en force, le programme est devenu si demandé qu'il a évolué, à partir de 2005, en cotutelle de double Master. Qu'en pensez-vous ?

Pour moi, le double diplôme est exemplaire pour une coopération de ce type. Aujourd'hui, de nombreuses universités proposent



des programmes similaires : certains réussissent, même s'ils ne perdurent que cinq ans en moyenne, d'autres pas. Alors, pourquoi celui-ci est-il exemplaire ? Premièrement, c'est une véritable double formation qui ouvre des vraies perspectives professionnelles aux étudiants en France et en Russie. Deuxièmement, au fil du temps, le programme a acquis un avantage qualitatif très important, puisqu'il a commencé à attirer des étudiants venus du monde entier. Avec ce double diplôme, ils peuvent commencer leur carrière dans d'autres pays. Autrement dit, ce diplôme est désormais reconnu à l'international ! Ce produit est unique en son genre, c'est très rare sur le marché international des formations.

MJ : Cela veut dire que Sciences Po et MGIMO ont réussi deux percées : il y a très longtemps, en 1994, ils ont mis en place le premier programme russe d'échanges avec les établissements étrangers, et, en 2005, ils ont introduit le double diplôme qui a servi de phare pour de tels programmes dans le monde ? Je qualifierais ce programme de force motrice qui tire les autres. Par ailleurs, je crois savoir que les associations d'anciens élèves projettent bientôt une nouvelle initiative, un partenariat. Ce serait aussi une « première ».

Pour moi, le double diplôme est exemplaire pour une coopération de ce type. Ce produit est unique en son genre, c'est très rare sur le marché international des formations.

MJ : Le président français Emmanuel Macron est, par ailleurs, un ancien diplômé de Sciences Po ; l'année dernière, avec le président russe Vladimir Poutine, il a proposé le Dialogue de Trianon. En 2018, cette initiative avait pour sujet principal la « ville intelligente », l'année prochaine, c'est l'éducation qui sera à l'ordre du jour. En ma qualité d'attaché de coopération universitaire, je ne peux que m'en réjouir. Pour l'instant, le Dialogue de Trianon est un projet encore jeune, et je ne sais pas comment le dialogue autour de l'éducation sera structuré. Je pense que nous en discuterons en novembre, lors de la rencontre prévue entre les anciens élèves

de Sciences Po et ceux du MGIMO à Paris. Ce rassemblement marque un événement : le 25^e anniversaire de notre coopération académique. En janvier prochain, le ministre français de l'enseignement supérieur est attendu à Moscou, et j'espère que cette visite contribuera à développer encore la coopération entre nos établissements.

MJ : Vous étiez présent à l'origine du partenariat qui fête maintenant ses 25 ans : c'est une génération. Quels sentiments éprouvez-vous ?

Je me sens vieillir... Vous savez, j'ai des sentiments partagés. D'une part, les souvenirs d'il y a 25 ans, qui sont assez pesants, car le début des années 1990 était une époque bien morne. D'autre part, tout a changé pour le mieux ! Qui aurait pu prévoir à l'époque que nous inaugurons 25 ans d'histoire commune ! Quand je regarde les étudiants d'aujourd'hui, je comprends que cet anniversaire constitue un beau moment d'émotion pour notre génération, ceux qui ont contribué à sa création et ont persévéré malgré les difficultés. Pour les jeunes, ce n'est pas un événement marquant. Pour eux, c'est devenu bien banal que de pouvoir aller étudier là où on le désire. Et c'est bien ainsi. ☐

METRO



ITINÉRAIRE : MGIMO – SCIENCES PO – NANCY

Interview : Macha Dolgova
Photos : Igor Drobyshev
Intérieurs : hôtel Lutetia,
45 Boulevard Raspail,
Paris

EKATERINA SMIRNOVA

(MGIMO, 2014 Journalisme international –
Sciences Po, 2017)

*Manager de communication digitale chez
Christian Dior Parfums, Paris*

« Mon père me disait: « Tu as du bagou, profite-en ». J'ai étudié de manière intensive l'anglais au lycée 45 de Moscou. En 2010, je suis rentrée au MGIMO dans la filière de Journalisme international, département des relations publiques.





PAUL DE LA MORINERIE

(Business School Nancy - MGIMO, 2016)

Chargé de développement
CMS Francis Lefebvre Avocats
Paris

Depuis l'enfance, je m'intéressais à la Russie de façon presque passionnée. Je lisais des livres historiques sur la Russie et ses relations avec la France. J'interrogeais même les adultes pour leur soutirer ce qu'ils savaient de la Russie. Mais, puisque personne n'avait visité ce pays, ils ne pouvaient rien me raconter. C'est alors que j'ai pris la décision d'aller voir la Russie moi-même. Je me suis mis à rechercher sur Internet un programme d'études qui m'aurait permis de le faire.

PAUL :

Mon œil s'est finalement posé sur le programme de double diplôme à Business School Nancy. En réalité, ce programme valait triple diplôme, parce qu'il supposait des études dans trois établissements : à Nancy, à l'Université de Bologne et à MGIMO (Moscou). Certes, au début, passer par l'Italie ne faisait pas partie de mes projets ; mais, puisque ce parcours permettait d'aller en Russie, j'ai accepté Bologne



A MGIMO, le cours de marketing était le plus important pour moi, j'avais suivi cette matière également à Nancy et à Bologne. C'est Alexandre Svichtchev qui assurait ce cours à Moscou. Cependant, assez paradoxalement, les cours en relations internationales se sont révélés être les plus intéressants. Je n'ai jamais étudié ce sujet, même si je m'intéressais toujours aux actualités mondiales, en puisant les informations dans les médias français ; j'avais une bonne notion de la position française sur certains points. Toutefois, de nos journaux, il était impossible d'apprendre la vision russe, la stratégie et les intérêts réels de la Russie. Les études à MGIMO m'ont aidé à comprendre les motivations de la Russie, qui servent de base à ses décisions internationales, qu'elle fait promouvoir par les efforts de sa diplomatie.



EKATERINA :

Dès ma première année à l'institut, j'étais fascinée par Elena Smolskaïa. Cette professionnelle de la communication, de la publicité et des médias est une femme au style et au caractère très européen. Bien que la formation au MGIMO soit axée sur les apprentissages fondamentaux, elle nous transmettait aussi des connaissances pratiques qui étaient pour nous inédites. Elle nous avertissait que l'idéalisation du métier de journaliste était une grossière erreur et tenait à nous mettre en garde que nous devons nous préparer à toute éventualité.



Je me passionnais pour la langue française. Cette passion m'habitait dès ma plus jeune enfance et n'a fait que se confirmer au contact de mes professeurs de français formidables qui m'ont amenée à m'orienter vers un master enseigné dans l'hexagone, afin de pouvoir travailler en France par la suite.

FRANCE | CLOSE-UP



PAUL :

J'ai été agréablement surpris par la nature des relations entre les professeurs et les étudiants à MGIMO. A Nancy, j'ai entendu un professeur dire qu'elles y portaient le caractère "hiérarchisé". La réalité s'est avérée tout différente. Dans mon cas, une véritable coopération s'est établie avec les enseignants, et je pouvais discuter librement avec eux de n'importe quel sujet aussi bien dans les salles de cours qu'en marge des études.



Mon voyage en Russie avait pour objectif de communiquer avec les Russes et de découvrir la culture russe. Pour être tout à fait honnête, je me faisais des soucis lorsque je me préparais à mon séjour en Russie. En effet, il est toujours compliqué pour un étranger de pouvoir socialiser avec les habitants locaux. J'ai donc fait la connaissance de quelques étudiants russes à Bologne et à Nancy de sorte à ce que je savais déjà à mon arrivée en Russie comment me comporter avec les Russes. J'ai été prêt à ce que les Russes se montrent d'abord un peu réservés envers toute nouvelle personne qu'ils rencontrent ; contrairement à la France, ce n'est pas dans la tradition russe de s'embrasser avec quelqu'un que l'on ne connaît pas encore. Cependant, il est facile de communiquer avec les Russes dès que la confiance s'établit.

EKATERINA :

Poursuivre mon cursus à Sciences Po m'apparaissait comme une évidence, alors que sa réputation dans mon domaine de compétence était excellente. J'avais entendu parler d'un double master entre le MGIMO et Sciences Po. Malheureusement, le programme proposé n'offrait pas de master de communication. Alors, j'ai choisi une route plus difficile, celle de l'admission classique dans cette grande école. Mes professeurs de français m'ont mise en relation avec d'anciens diplômés du cursus que je visais, alors que Mme Smolskaïa et M. Nassalski (enseignant de communication pour le marketing) ont écrit des lettres de recommandation pour appuyer ma demande.

Arrivant à Paris, je n'étais pas inquiète. Je me suis vite mise au travail dans une atmosphère multiculturelle. Il est à noter que les préceptes de l'enseignement à MGIMO et à Sciences Po sont très différents. Alors qu'à MGIMO nous devons mémoriser plusieurs manuels pour avoir une chance de passer un examen, à Sciences Po l'accent est mis sur notre potentiel analytique. Les professeurs de cette école française



présupposent que nous connaissons déjà la somme des faits nécessaire à l'élaboration d'une bonne analyse et ils veulent tester notre capacité de réfléchir.

Les cursus d'études de Sciences Po

durent deux ou trois ans. Une de ces années (optionnelle après la première année d'études) peut être consacrée à un stage qui permet d'affiner les futurs choix professionnels de l'étudiant. De retour à l'école, nous pouvons alors choisir dans un vaste panel d'enseignements en fonction de nos intérêts. Par conséquent, j'ai décidé de m'orienter vers la communication digitale. Mes rencontres avec des directeurs de sociétés internationales et d'autres professionnels qui donnent des cours à Sciences Po m'ont permis de comprendre que ce métier était en plein essor.

**PAUL :**

La sortie en Crimée avait fait une impression immense sur moi. Un des professeurs de MGIMO l'avait organisée pour les étudiants étrangers. Nous avons passé presque cinq jours dans la péninsule ; nous y avons visité le magnifique palais de Livadia où Staline, Roosevelt et Churchill avaient signé les accords de Yalta ; nous avons admiré les paysages pittoresques et, bien sûr, nous avons côtoyé les habitants locaux. Pour commencer, j'ai été véritablement surpris par la tranquillité de la vie en Crimée, car nos journaux écrivaient que la guerre y faisait rage. Quant à moi, je n'y ai presque vu aucun policier.



EKATERINA :

En effectuant mon premier stage dans le service des Relations publiques de Christian Dior Parfums, je me suis vite rendue compte que ce n'était pas mon domaine de prédilection. Bien qu'étrangère, il n'a pas été difficile pour moi de décrocher ce stage, mais je faisais figure d'exception. En effet, la Maison Dior est une marque clé du luxe français, et les Français sont un peu défiants quand il s'agit de leur patrimoine immatériel. Après avoir passé les étapes de recrutement nécessaires, j'ai appris que j'avais été recrutée dans le département des relations publiques. Jérôme Pulis, le directeur des communications internationales, qui supervisait mon stage et avec qui je travaille encore aujourd'hui est un homme ouvert qui apprécie le talent et le savoir-faire plutôt que la nationalité. Il voulait des « éléments internationaux » dans son service. Par conséquent, le tampon « Sciences Po » sur mon dossier m'a beaucoup aidé ainsi que ma bonne maîtrise de trois langues et l'apprentissage d'une quatrième.



Ce stage s'étant bien déroulé, on m'a proposé de prolonger mon implication dans l'entreprise, mais cette fois-ci au sein du département international. Les relations publiques n'étaient désormais plus mon implication première, j'étais liée à des tâches relevant de la planification stratégique. L'objectif premier de ce service était de coordonner les différents marchés, nous en dénombrions déjà plus de 40, et d'adapter notre stratégie à chacun. La maîtrise d'une langue de plus et la vision différente me donnaient l'avantage dans un tel département. Durant cette période, j'ai compris que je souhaitais être plus liée à la mise en oeuvre de stratégies globales dans le digital.

**PAUL :**

De la Crimée, je suis allé à Saint-Petersbourg pour assister à la rencontre entre Zénith et Lyon dans la Ligue des Champions. Un des étudiants français dans notre année connaissait le toubib de la formation lyonnaise. Celui-ci nous a fourni des entrées

gratuites. Lyon a perdu, et nous sommes rentrés à Moscou.

En septembre 2016, après le stage au cabinet d'avocats Dechert à Paris, je suis revenu à MGIMO pour soutenir mon mémoire de diplôme, qui avait pour titre : « Is Marketing Essential for Law Firms? ». La présentation de mon mémoire a duré 20 minutes. Au départ, je me suis laissé un peu dominer par le stress, en parlant devant les membres de la commission de soutenance assis derrière une table. Par la suite, je me suis ressaisi, et tout s'est bien passé. Après la soutenance, nous sommes partis en promenade sur la Moscova dans un bateau mouche loué pour la soirée à l'occasion de la fin d'études.

Je travaille actuellement comme chargé de développement dans un autre cabinet d'avocats, CMS Francis Lefebvre Avocats, un cabinet français qui se spécialise essentiellement sur les procédures judiciaires en matière d'imposition. Par ailleurs, mon cabinet a un bureau à Moscou, et mon supérieur m'avait même introduit aux collaborateurs moscovites. Cependant, je ne suis pas sûr que je voudrais travailler en poste permanent à Moscou, même si la vie étudiante m'y a plu. Je suis né et j'ai grandi à Paris, et malgré mon amour envers la Russie, je voudrais poursuivre mes activités professionnelles dans ma ville natale.

**EKATERINA :**

Grâce à l'expérience acquise chez Dior, j'ai pu décrocher un stage au siège d'Hermès. Cette entreprise très réputée est difficile d'accès, nombreux sont les postulants. A Hermès, j'ai



réalisé que le digital était un élément multidimensionnel. C'est autant un bien commercial en tant que plateforme d'achat en ligne, qu'un bien à usage

interne permettant aussi bien à des employés de travailler sur un projet. C'est aussi un outil permettant à une entreprise de renforcer sa marque via divers sites, applications, réseaux sociaux...

Je travaille chez Dior à plein temps depuis six mois. La personne que je remplaçais est revenue au bureau, mais on a créé un nouveau poste pour moi. J'ai encore des tâches à effectuer qui sont liées aux relations publiques, toutefois je m'occupe du développement des projets digitaux au rayonnement international. Je contribue à la promotion de l'image de la société.

Ma reconnaissance va au MGIMO qui m'a offert la possibilité d'apprendre la langue française et m'a donné des connaissances solides dans mon domaine d'études. C'est grâce à cette université de renom que les portes de Sciences Po m'ont été ouvertes, où là aussi j'ai été nourrie d'un enseignement qualitatif. Je

suis heureuse de pouvoir me considérer comme l'habitante de deux pays merveilleux que j'aime. Je me sens russe et française en même temps, et je rêve que mon avenir soit lié à ces deux patries.



OLGA SCHETININA-BÉLOT

(Relations économiques internationales, 1995)

Président du Club des alumni de MGIMO en France

Paris

Olga Schetinina-Bélot, associé et membre du Conseil directeur de la société ESL & Network, s'est retrouvée en France au début des années 2000. « J'ai rencontré mon futur mari, un avocat français de premier plan, et j'ai déménagé à Paris. Pour commencer, je me suis inscrite à l'Ecole des hautes études commerciales de Paris (HEC Paris) afin de préparer un MBA. J'ai dû faire face à de grandes difficultés, car j'avais étudié l'anglais et l'espagnol à MGIMO. Cependant, notre institut a un point fort important : après MGIMO, il est assez facile d'approfondir tout seul sa connaissance de toute langue européenne. Un grand merci à mes professeurs de l'espagnol, qui nous ont fourni la méthodologie d'apprentissage et nous ont appris à étudier une langue étrangère ». Toutefois la France restait pour Olga un pays nouveau et inconnu. Elle ne se sentait pas tant attirée par la diaspora russe, que par les gens avec qui elle ressentait une affinité : les diplômés de MGIMO.

MJ : L'idée de créer un club d'alumni en France est-elle née ainsi ?

On peut dire que c'est à la nostalgie que je dois cette idée ! Je fais partie de ceux qui croient sincèrement dans l'existence d'un certain dénominateur commun des anciens de MGIMO, même lorsqu'ils appartiennent aux générations différentes. Par ailleurs, je me suis inspirée de l'exemple de l'Association d'anciens élèves d'HEC, car j'enviais gentiment l'esprit qui y règne entre les anciens diplômés. En France, HEC est un mot de passe, faire partie de ses *alumni* ouvre « automatiquement » de nombreuses portes et permet d'avoir des contacts très intéressants et, surtout, utiles. Ses anciens diplômés affichent une solidarité exemplaire dans le monde des affaires. Quel que soit le niveau ou la fonction des *alumni* auxquels je m'adressais, je recevais toujours une réponse et une aide.

Mon désir de retrouver et de rassembler les anciens élèves de MGIMO en France avait comme autre raison la volonté de mieux faire connaître notre *alma mater* aux Français. Rares sont ceux en France qui connaissent vraiment le MGIMO, l'exception faite des spécialistes en relations internationales, qui travaillent sur la Russie, et des diplômés de quelques établissements d'enseignement supérieur qui sont partenaires de MGIMO : Sciences Po, HEC et Business School ICN à Nancy.

MJ : Qu'as-tu alors fait ?

En 2003, je venais d'achever le cursus de MBA ; j'ai déménagé de Versailles à Paris où je ne connaissais personne ! Par hasard, j'ai trouvé sur Internet le profil de Xenia Legendre, qui travaillait alors chez le cabinet d'avocats Skadden ; j'ai vu qu'elle a terminé ses études à la faculté de droit

international en 1991, et je l'ai appelée. Ce n'était pas un rendez-vous d'affaires, j'ai simplement voulu développer mon idée de club avec quelqu'un d'autre. Et Xenia a soutenu mon initiative ! Un an après, la première assemblée constituante du Club s'est tenue dans ses bureaux. L'événement a attiré une trentaine de personnes. De nombreuses rencontres se sont succédé par la suite, j'y invitais des personnalités intéressantes, pas seulement des *alumni* de MGIMO.

On peut dire que c'est à la nostalgie que nous devons l'idée du club ! Je fais partie de ceux qui croient sincèrement dans l'existence d'un certain dénominateur commun des anciens de MGIMO.

Un jour j'ai appris, par hasard, que Monseigneur Innocent, alors archevêque de Chersonèse, devenu maintenant métropolitaine de Vilnius et de Lituanie, est un ancien diplômé de 1975. Je lui ai demandé d'intervenir devant les membres du Club, et cette rencontre s'est avérée fatidique pour moi. Dans une conversation privée, il m'a fait part de l'idée de construire une église à Paris ; il ne savait pourtant pas trop comment s'y prendre à cause de l'immensité de la tâche. Lorsque je lui ai proposé mon aide, il m'a dit : « Nous avons un groupe de travail, viens nous voir ». Je me suis retrouvée au comité chargé

d'identifier le terrain pour la nouvelle église. Par ailleurs, c'est avec Xenia que nous avons travaillé pour ce projet de construction du Centre spirituel et culturel orthodoxe au Quai Branly. J'en ai déjà parlé dans mon interview au MJ # 01/2017. Pour moi, ce projet a matérialisé ce dont nous en tant qu'*alumni* sommes capables, lorsque nous mettons nos efforts en commun. Outre Xenia, Monseigneur Innocent et moi-même, Alexandre Konstantinovitch Orlov (Relations économiques internationales, 1971), qui exerçait alors les fonctions de l'Ambassadeur de Russie en France, avait aussi travaillé sur ce projet. Imaginez-vous, quelle coïncidence et quelle chance ! Il se peut qu'en Russie nous ne le percevrions pas aussi vivement, mais ici, en France, dans des conditions complètement différentes, c'est notre petite victoire pour le bien de tous nos concitoyens et paroissiens ci-vivants. Je pense que l'Association d'anciens élèves de MGIMO pourrait mettre en place un prix, par exemple, « Notre projet », pour promouvoir une telle expérience. Je suis certaine que nous ne nous rendons pas compte que notre « dénominateur commun » peut en réalité très souvent produire un résultat... Je profite de cette occasion pour remercier le recteur de notre université Anatoli Vassilievitch Torkounov, qui nous a félicités en personne d'avoir créé ce Club ; il a aussi souligné la nature emblématique de notre initiative, concrétisée l'année du 60e anniversaire de MGIMO.

MJ : Peut-on tirer des enseignements utiles de l'expérience d'EDHEC Alumni ?

Certainement ! EDHEC Alumni est un dispositif bien huilé pour soutenir les diplômés à la recherche d'emploi,



créer de bonnes conditions pour les contacts professionnels et l'échange des informations. Les anciens diplômés peuvent participer aux clubs « d'intérêts » – par exemple, je fais partie de trois clubs : « Stratégie et géopolitique », « Industrie de luxe » et « Culture et arts », – à leurs événements, tables rondes, rencontres avec des personnalités intéressantes et des diplômés distingués. Si on voulait participer à tous ce que propose l'association, on aurait pu le faire pratiquement tous les jours.

MJ : Comment le club s'est-il développé ?

Avec Xenia Legendre, nous recherchions des *alumni* par les « réseaux de relations », puisqu'il n'y avait aucune base des données. Aujourd'hui, notre liste comporte

I me semble que MGIMO devrait être à la hauteur sur le plan de notoriété et d'identité. A cet effet, nous devons nous faire connaître davantage.

quelques trois cents anciens diplômés résidant en France, dont les membres du corps diplomatique de la Fédération de Russie – ambassade, représentation commerciale, délégation permanente auprès de l'UNESCO, Représentation permanente auprès du Conseil de l'Europe

à Strasbourg – ainsi que les *alumni* de MGIMO travaillant dans des sociétés publiques et privées, des banques, des organismes internationaux et des associations.

Parmi les diplômés les plus connus dans les milieux d'affaires et par le public en France, je citerais A. Mechkov, Ambassadeur de Russie en France ; A. Kuznetsov, notre Délégué permanent auprès de l'UNESCO ; A. Tourov, représentant commercial de la Russie ; Yu. Virobyan, président de la représentation du Gazprom en France ; D. Gorokhov, directeur de la représentation d'ITAR-TASS ; L. Kadychev, Directeur du Centre spirituel et culturel orthodoxe russe ; V. Fédorovski, écrivain très connu en France. Il y a aussi des entrepreneurs, responsables de tout niveau, enseignants, chercheurs, traducteurs, journalistes et écrivains.



Le club a pour mission principale d'organiser les réunions d'anciens élèves auxquelles nous invitons comme conférenciers soit des diplômés distingués, soit des personnalités publiques et politiques ou des représentants des milieux d'affaires. Parmi les intervenants figurent, notamment, A. Avdeev, Ambassadeur de Russie en France à l'époque ; Claudie Haigneré, ministre français chargé des affaires européennes ; S. Iastrjembksi, représentant spécial du président russe, chargé du développement des relations avec l'UE ; I. Bokova, Directeur général de l'UNESCO et son adjointe E. Mitrofanova, etc. On a aussi organisé une « sortie » à Bruxelles, unique pour l'instant, avec Jean-Charles Leygues, ancien directeur général de la Commission européenne

Le club et les échanges avec des alumni, qu'ils soient de vieilles connaissances ou de nouveaux venus, sont comme si je téléphonais à la maison. Chaque fois on sent un lien irrationnel, donc, profond et très émotionnel.

en charge de développement régional. Il faut aussi mentionner, bien sûr, la magnifique soirée gala à l'occasion du

70e anniversaire de MGIMO, qui s'est déroulée à l'ambassade, grâce aux bons soins d'A. Orlov que nous remercions chaleureusement !

MJ : Dans quelle mesure ton intégration dans la vie française t'aide-t-elle en tant que présidente du club ?

Dès que j'ai déménagé en France, je me suis donné pour objectif de m'adapter à la vie française. Après mes études à HEC, je ne cherchais du travail que dans une société française, alors que je pouvais me trouver un poste dans une filiale d'une société étrangère.

J'ai fini par choisir une petite société de conseil qui se spécialisait dans une activité que je ne connaissais absolument pas : insight stratégique



et influence. Cette option me faisait sortir de ma zone de confort et exigeait une mobilisation maximale, des efforts d'adaptation. Cependant, c'est bien ce facteur qui m'avait aidée, comme vous dites, à « m'intégrer en France ». Il ne me reste qu'à adhérer à un parti politique : à mon avis, c'est le point d'orgue « d'insertion », car on se met à partager et à défendre des idées au niveau national, en s'identifiant entièrement à la Nation et au pays... Aujourd'hui, mon travail consiste à soigner les contacts au gouvernement, à l'administration présidentielle, aux ministères et organismes internationaux, mais pas seulement. Mon objectif est de promouvoir les intérêts des clients

Dans notre club, nous avons maintenant autant de Français que de diplômés d'origine russe, et autant de titulaires de doubles diplômes que de diplômes ordinaires – nous voudrions que ces différentes fractions se lient d'amitié.



à ce niveau élevé ; cela exige d'intégrer de nombreuses dimensions, y compris « intangibles », qui ne s'ouvrent pas à tous les Français, sans parler des étrangers. A ce niveau, j'ai découvert une fois de plus que les représentants de la communauté politique et des milieux des affaires, à de rares exceptions (ceux qui travaillent directement avec la Russie), n'ont malheureusement aucune notion de ce qu'est MGIMO, l'un des meilleurs établissements d'enseignement supérieur en Russie. Ceci alors que de nombreux représentants de l'élite politique de la Russie, d'hommes d'affaires russes, ainsi que pratiquement tous nos agents diplomatiques sont sortis de son giron ! Il me semble que MGIMO devrait être à la hauteur sur le plan de notoriété et d'identité. A cet effet, nous devons nous faire connaître davantage. A l'instar d'Alexandra Kamenskaya, qui, étant directrice de la représentation de RIA-Novosti en France, a contribué à faire publier au journal Le Monde l'article « MGIMO, école de la *soft power* russe ». Ou bien à l'image de Nadejda Silanina, qui, se consacrant à la politique intérieure de la France, contribue à organiser des visites de grands hommes politiques français à MGIMO.

MJ : Qu'est-ce que cette activité t'apporte-t-elle sur le plan émotionnel ?

Le club et les échanges avec des *alumni*, qu'ils soient de vieilles connaissances ou de nouveaux venus, sont comme si je téléphonais à la maison. Chaque fois on sent un lien irrationnel, donc, profond et très émotionnel.

Les échanges dans le club m'ont permis de me faire de vrais amis, et c'est le plus important. Ensuite, c'est un lien avec mon institut bien-aimé, qui a marqué une étape très importante dans ma vie. Enfin, c'est un fil supplémentaire qui me relie à la Russie sans laquelle je ne peux pas vivre longtemps.

MJ : Quel est le prochain objectif du Club ?

Puisque nous sommes probablement le seul club de MGIMO à l'étranger qui soit véritablement mixte – de fait, nous avons maintenant autant de Français que de diplômés d'origine russe, et autant de titulaires de doubles diplômes que de diplômes ordinaires – nous voudrions que ces différentes fractions se lient d'amitié. Mon ancien rêve consiste à mettre en place une plate-forme virtuelle unique pour les échanges des *alumni*. Dans la vie réelle, nous voudrions nous rencontrer plus souvent ! ☑



STANISLAS DE SAINT- HIPPOLYTE

(Sciences-Po – MGIMO, 2000)

Rédacteur en chef, *Cnews*,
Paris

Je viens d'une famille russe, ma grand-mère et mon grand-père ont émigré en France lors de la Révolution, ma grand-mère venait de Moscou, mon grand-père de Saint-Pétersbourg. Ma grand mère était issue d'une famille de la grande noblesse, les Troubetzkoy, alors que mon grand père venait d'une famille d'origine française arrivée en Russie à l'époque de la Révolution française. Leur rencontre et leur mariage se sont faits à Paris, en Russie une telle union aurait été impossible en

Ma grand-mère et mon grand-père ont émigré en France lors de la Révolution 1917, ma grand-mère venait de Moscou, mon grand-père de Saint-Pétersbourg. Ma grand-mère était issue d'une famille de la grande noblesse, les Troubetzkoy, alors que mon grand-père venait d'une famille d'origine française arrivée en Russie à l'époque de la Révolution française.

raison leurs différences sociales.

Mon père, bien que né et élevé en France, à commencer à parler en russe avant même de parler français. À ma génération, ma mère étant française, nous avons été élevés comme des Français et je n'ai appris le russe que lors de mes études secondaires, quand j'ai compris combien la Russie était importante pour ma famille. J'étais élève à Sciences-Po, quand j'ai appris l'existence de l'échanges universitaires avec le MGIMO.

Peu après l'obtention de mon diplôme, je suis donc arrivé à Moscou. C'était la fin de l'été 1999, et j'ai été témoin de grands changements dans la Russie de cette époque. En août, un homme presque inconnu, Vladimir Poutine, a été nommé chef du gouvernement, et au mois de septembre la capitale russe a été secouée par de violents attentats. En quelques mois Boris Eltsine s'est effacé au profit de Vladimir Poutine qui est finalement devenu président. C'était le début d'une longue histoire que nous suivons





maintenant depuis presque 20 ans.

Comme d'autres étudiants étrangers j'étais inscrit au MGIMO pour suivre la première des 2 années que comptait le Magistère de relations internationales. Nous étions une dizaine d'étudiants étrangers à participer à ce programme, quelques Français de Sciences-Po, un américain, un allemand, et quelques étudiants venus des anciennes républiques soviétiques. C'était très dur pour moi de suivre les cours, tout était intégralement en russe, et mon niveau à cette époque n'était pas très élevé.

Parmi tous les cours que j'ai suivi je me souviens tout spécialement des leçons de "conflictologie", l'intitulé de la matière était pour moi tout un programme. Je me souviens aussi des cours de russe pour les étrangers. Nous avions une professeure très créative, qui avait décidé d'utiliser, pour nous apprendre la langue, le matériel fantastique des chansons populaires. Grâce à elle j'ai pu apprendre avec ma guitare à chanter des chansons de Vladimir Vissotski, de Boulat Okoudjava, ou d'Alexandre Dolski, ces chanteurs que les russes appellent des "bardes", et toutes chansons que les Russes aiment à chanter autour d'un feu de bois. Cette façon merveilleuse d'enseigner m'a fait beaucoup progresser, elle m'a surtout permis d'entrer plus facilement en communication avec les Russes de la ma génération, et à entrepercevoir ce qui se cache dans le cœur de ce pays.

Le bon endroit, sur le papier, pour progresser en russe, était l'"Obchijitié" qui se trouvait sur le campus, et où j'avais ma chambre. Je partageais celle-ci avec un jeune étudiant venu de Biélorussie, avec qui nous avions peu de contact. Après quelques mois sur place j'ai décidé de m'installer avec des amis, et nous avons loué un appartement du côté de la gare de Kiev, plus près de la vraie vie moscovite. Ce fut une vraie ouverture. J'aimais énormément me promener dans les endroits dont j'avais entendu parler dans les chansons et dans les livres, avec un souvenir tout particulier pour l'Étang des patriarches ou m'avait amené la lecture du Maître et Marguerite de Boulgakov.

Quels sont les principaux enseignements que j'ai tiré du MGIMO? Je pense que cette année m'a permis de mieux comprendre la diplomatie russe, et la façon russe de penser la géopolitique. Je comprends mieux les motivations qui se retrouvent derrière les actions de la Russie, quand il y a des tensions

internationales et des périodes de crise. Même si je ne suis pas toujours convaincu ou d'accord avec politique menée par le Kremlin, je peux comprendre en tout cas quelles sont les priorités, le besoin de sécuriser les frontières, les accès aux ressources, la très nécessaire fierté du peuple russe, des clés nécessaires pour lire l'action de la Russie sur la scène internationale. Dans mon métier de journaliste également, cela me permet parmi mes confrères de mieux comprendre les mécanismes qui se jouent en Russie. Les médias français comprennent mal pourquoi le président Vladimir Poutine est si populaire en Russie. Beaucoup pensent

À MGIMO, j'ai commencé à mieux comprendre la diplomatie russe et sa composante théorique. Je comprends mieux la façon de penser des diplomates russes et les motivations qui se retrouvent derrière les actions de la Russie, notamment en périodes de crises internationales. Si autrefois je n'étais pas d'accord avec les motivations de la politique extérieure menée par le Kremlin, maintenant je peux au moins les comprendre.

qu'il s'agit d'un manque de démocratie, et sous-entendent que les élections ne sont pas justes. Sans entrer dans le détail des arguments je peux avancer que peu saisissent combien les Russes aiment profondément leur président, un sentiment incompréhensible à l'ouest. J'ai été témoin du chaos économique et politique de la Russie des fin de la fin des années 90, j'ai vu le pouvoir s'effriter, j'ai vu l'humiliation et les oligarques qui avaient la main sur le Kremlin. J'ai vu aussi le changement du début des années 2000, la remise en ordre de l'économie,

la fierté retrouvée, cela était très spectaculaire au début. Je me souviens encore comment beaucoup des hommes d'affaires qui faisaient la loi dans le pays se sont retrouvés exilés en quelques mois, beaucoup à Londres, où ils jouent souvent le rôle d'opposants démocrates en exil.

Je garde aussi de cette année au MGIMO le souvenir des amis avec qui j'ai étudié. J'ai fait il y a quelques années une rencontre qui m'a beaucoup ému. J'étais en poste aux États-Unis, j'étais correspondant de FRANCE 24 à la Maison Blanche pendant la présidence Obama. Lors de la couverture d'un sommet arabo américain, alors que j'étais dans l'enceinte de la Maison-Blanche, je suis tombé nez à nez avec un de mes camarades du MGIMO, à l'époque étudiant américain, devenu depuis diplomate pour son pays, Josh Baker. C'était incroyable pour nous deux de nous retrouver en pleine Maison Blanche, en plein sommet international, après toutes ces années. Nous avons passé quelques jours à travailler ensemble, entre Washington et Camp David, je l'ai d'ailleurs interviewé pour ma télévision, et il m'a aidé à bien comprendre ce qui se passait en coulisse.

Quand je suis arrivé en Russie, je savais déjà que je souhaitais devenir journaliste. Pendant ma période à Moscou, j'ai fait en parallèle du MGIMO un stage à l'Agence France-Press. En suivant les conseils des journalistes français présents à Moscou, j'ai décidé à mon retour de passer les concours des écoles de journalisme. Revenu à Paris à l'été 2000, je suis entré au Centre de formation des journalistes (CFJ) que j'ai terminé en 2002.

Bien sûr je suis revenu depuis régulièrement en Russie, pour des reportages. Je suis notamment partie faire un reportage long format au Birobidjan, en Extrême-Orient. J'ai également été à Khabarovsk et très récemment j'ai couvert à Saint-Pétersbourg les cent ans de la Révolution d'Octobre. De 2006 à 2015 j'ai travaillé pour la chaîne France 24, qui comme RT dans une certaine mesure, s'adresse surtout à une audience à l'étranger. C'est France24 qui m'a envoyé comme correspondant pendant 5 années à Washington. Je suis désormais de retour en France, depuis 3 ans. Je travaille comme rédacteur en chef de la chaîne d'information Cnews. Je garde un œil très attentif sur l'actualité en russe. 

"THE BAD ARTISTS
IMITATE, THE GREAT
ARTISTS STEAL."

~~PISSO~~



EMMANUELLE MOREAU

(MGIMO – Sciences Po, 2010)

Responsable éditoriale

Direction de la Communication

Naval Group

Paris

Je me suis intéressée à la Russie dès mon enfance. Quand j'avais neuf ans, mon futur collègue à Brest (Bretagne) a demandé aux élèves de choisir une langue étrangère. J'ai opté pour le russe, avec une professeure qui avait beaucoup voyagé en Union soviétique. J'ai poursuivi l'étude du russe pendant dix ans, jusqu'au baccalauréat puis en classe préparatoire littéraire à Paris. J'ai ensuite eu envie de séjourner en Russie pour me perfectionner tout en obtenant un master. J'ai découvert sur internet l'existence du double diplôme MGIMO-Sciences Po, qui proposait un enseignement d'un an à Moscou puis d'un an à Paris.

J'ai postulé à l'été 2008 et ai été acceptée. Dès août, j'ai mis le cap sur Moscou pour suivre un stage linguistique d'un mois au MGIMO me préparant à l'année d'études. Le choc culturel a vite laissé place à l'émerveillement.

J'étais la seule étudiante au MGIMO, tous les autres étudiants et membres du personnel étant en congés d'été. Nous nous sentions un peu seules au monde, ma professeure et moi dans ce grand bâtiment. J'ai aussi pu découvrir Moscou seule pendant cette période. Je suis tombée amoureuse de la ville et de sa place rouge que je voyais en photo depuis mon enfance. L'atmosphère moscovite, l'énergie frénétique de cette grande ville m'ont beaucoup plu.

Nous étions vingt étudiants dans le programme : une majorité de Français, six Russes et des étudiants d'Allemagne, d'Angleterre, de Tchéquie. Nous étions rattachés à la faculté de relations internationales et suivions une douzaine de matières, par exemple la sécurité internationale, la macroéconomie, la sécurité des territoires transfrontaliers, les sous-systèmes régionaux etc. Un certain nombre d'entre elles étaient absolument nouvelles pour moi après mes études de littérature, histoire et philosophie.

L'enseignement du MGIMO était très différent de mes habitudes en France.

Par exemple, j'ai trouvé surprenant que les étudiants écrivent la plupart de leurs devoirs chez eux et non en classe, alors que nous avons l'habitude des devoirs surveillés. Les étudiants russes sont entraînés à réagir rapidement à une question ou situation donnée, tandis qu'en France, l'accent est mis sur la capacité à structurer un raisonnement ; l'important n'est pas de répondre aussitôt à une question mais de défendre son argumentation.

J'ai beaucoup apprécié le professeur de sécurité frontalière. Il était très érudit, pédagogue, ouvert à la discussion même animée et il incitait les étudiants à partager leurs idées. La confrontation des points de vue culturels enrichissait beaucoup le débat. Nous étions par

Je suis tombée amoureuse de Moscou et de sa place Rouge que je voyais en photo depuis mon enfance. L'atmosphère moscovite, l'énergie frénétique de cette grande ville m'ont beaucoup plu.

exemple très intrigués par un étudiant Nord-Coréen, dont l'avis, habituellement inaccessible pour des Européens, nous intéressait beaucoup.

Pour mon mémoire, j'avais initialement l'intention de travailler sur l'UNESCO dans l'optique de préparer une carrière dans la diplomatie. Mais au fur et à mesure de cette année d'études, je me suis intéressée à un thème tout à fait différent : l'industrie du luxe.

Le 1er septembre, lorsque les étudiants du MGIMO arrivaient à l'université, j'avais été frappée de voir qu'ils étaient nombreux à porter des vêtements de luxe. En général, quand les étudiants français partent en échange à l'étranger, ils ont la réputation d'être plutôt bien habillés. Mais en l'occurrence, nous ne pouvions pas rivaliser. Par comparaison avec les tenues des étudiants russes, les miennes paraissaient très négligées.

Avant mon arrivée à Moscou, je m'intéressais beaucoup à la mode, je suivais l'actualité des défilés et des

marques. Or j'ai reconnu sur certains étudiants des vêtements que j'avais vus aux défilés quelques semaines plus tôt, qui n'étaient pas encore disponibles à la vente. Cela signifiait qu'ils avaient les moyens de se les procurer et de montrer ainsi leur influence et leur statut.

J'ai rapidement conclu que la perception du luxe était totalement différente dans la société russe que dans la société française. En France, le luxe était autrefois associé à la royauté, à la cour et à la noblesse, mais la Révolution française a changé la donne. En Russie, cela fut également le cas après la révolution de 1917, mais dans la société contemporaine, le luxe représente un symbole de pouvoir qui doit être visible, tandis qu'en France une telle visibilité n'est pas admise : le raffinement doit se percevoir par des détails discrets comme les matières des vêtements et non des marques.

J'ai ainsi choisi de m'appuyer sur une étude de marques françaises pour étudier la place du luxe dans le système de valeurs de la société russe. Le titre de mon mémoire était « Les stratégies marketing de Chanel et Vuitton en Russie ».

Après l'avoir soutenu, je suis revenue en France. Paris m'a semblé très petite comparée à Moscou, avec son métro miniature, ses voitures françaises et ses immeubles de sept étages. Même les Parisiens paraissaient calmes.

J'ai continué le double diplôme côté Sciences Po. J'avais le choix entre les relations internationales et la finance et ai opté pour le master de finance et stratégie, avec l'intention de créer un jour mon entreprise.

Après mes études précédentes, me pencher sur la finance n'était pas évident. Mais j'ai finalement réussi les examens, passé mon Grand oral et obtenu mon diplôme.

Cependant, mon rêve de création d'entreprise est resté sur un coin de papier. J'ai postulé à divers endroits et ai été acceptée comme volontaire officier aspirant au sein de la Marine nationale. Cela représentait un nouveau défi qui m'intéressait énormément. Mon choix de la Marine s'explique facilement : mon père était officier de marine, j'ai grandi en Bretagne et ai toujours été attirée par la mer.

Mon diplôme de Sciences Po m'a tout de suite été très utile, me permettant, après une courte formation, de devenir commissaire de la marine, c'est-à-dire l'officier en charge des finances, des ressources humaines, de la communication, des relations publiques...







En 2010, j'ai été nommée commissaire adjoint du bâtiment de projection et de commandement (BPC) *Mistral*. J'y ai passé une année au cours de laquelle j'ai navigué à travers l'océan Indien. Ce fut une excellente expérience avec de nombreux défis professionnels. Et à mon retour, j'ai été embauchée pour le programme de construction de deux BPC pour la Russie, le *Vladivostok* et le *Sébastopol*. Mon entreprise recherchait des russophones pour ce poste, mon diplôme du MGIMO a donc été bien utile. Pendant plus de deux ans j'ai suivi le contrat d'interprétariat et de traduction de la documentation technique du programme ; j'ai travaillé en lien avec l'ambassade de Russie et les représentants russes du programme.

La crise politique entre nos deux pays a abouti à l'annulation du contrat ; de mon côté, j'ai décidé de changer de métier au sein de l'entreprise et ai rejoint la

L'ambiance était très bonne. Nous sommes aujourd'hui éparpillés à travers le monde. Certains d'entre nous se retrouvent pour voyager, j'étais par exemple à Saint-Pétersbourg en février pour le mariage d'une amie russe

direction de la Communication. En tant que responsable éditoriale, je supervise nos publications, par exemple nos magazines ou sites. Je pilote la ligne éditoriale et écris sur

nos activités du domaine naval de défense.

Le double diplôme franco-russe m'a permis de rencontrer de bons amis avec lesquels je suis restée proche. Pendant notre année à Moscou, tous les étrangers de notre groupe étaient logés dans un foyer et les Russes dans un autre, mais nous sortions tous ensemble fêter les anniversaires, faire des barbecues... L'ambiance était très bonne. Nous sommes aujourd'hui éparpillés à travers le monde. Certains d'entre nous se retrouvent pour voyager, j'étais par exemple à Saint-Pétersbourg en février pour le mariage d'une amie russe.

Je suis heureuse d'avoir pu poursuivre mes études en Russie grâce au double diplôme MGIMO-Sciences Po. En ce qui concerne mon rêve de créer une entreprise, je compte bien le réaliser un jour. J'y travaille d'ailleurs en ce moment. 🇫🇷



NADEZDA YUSYUZ

(MGIMO – Sciences Po, 2011)

Sous-directeur

Sovereign Advisory Department

Lazard

Paris

Au début des années 2000, je vivais à Tiraspol (en Transnistrie, entité étatique sur le territoire de l'ex-URSS), et j'avais très envie d'avancer et de trouver un chemin intéressant. Mes parents travaillaient comme ingénieurs, mais ce métier n'était pas parmi les plus demandés dans les années 1990. Pour cette raison, ils m'encourageaient à choisir quelque chose de plus pratique. Ayant plutôt un profil technique – car il m'est arrivé même de remporter des concours de mathématiques, – j'ai fait le choix de l'économie.

Je voulais entrer dans un des meilleurs établissements d'enseignement supérieur ; je savais que MGIMO en fait partie, et j'ai décidé de tenter ma chance. Ce faisant, je me suis compliquée la tâche, car je n'ai postulé nulle part ailleurs, pensant qu'il fallait concentrer mes efforts sur un seul objectif, sans les disperser.

En 2005, je suis arrivée à Moscou. Je n'avais pas les moyens de me payer des tuteurs ou de fréquenter les cours de MGIMO. Je n'avais sur moi qu'une brochure avec les problèmes des annales de mathématiques que mon frère, de passage à Moscou, m'avait achetée à la petite librairie de MGIMO, et une immense liste d'œuvres littéraires que l'établissement a publiée sur son site à titre de préparation à l'épreuve de dissertation. Dans l'ensemble, j'avais une certaine idée du format des épreuves d'admission à MGIMO. Facteur essentiel, je n'avais pas peur de relever ce défi, j'ai foncé tout droit au but, et j'ai été admise en première année !

A part l'anglais, on m'a inscrite aux cours de français pour débutants. Je me souviens que j'avais beaucoup de difficultés phonétiques avec les «r», et je fréquentais les membres de ma famille résidant à Moscou pour écouter la prononciation française sur un lecteur de cassettes, tout en buvant du thé.

Le département de langue française assurait les cours de plus haut niveau, comme je l'ai compris par la suite en France. En règle générale, les étrangers apprennent des langues en vivant dans le milieu linguistique ; quant à nous, on les apprenait bien sans se déplacer. Lors de ma récente visite à MGIMO, je suis

allée voir mes professeurs de français pour les remercier encore de leurs efforts.

Pour le reste, les études à la faculté des relations économiques internationales n'ont pas été aussi difficiles que je me les imaginais. En quatrième année, je me suis retrouvée face au choix du futur parcours. La formation de MGIMO n'est pas très spécialisée : on t'offre une base solide, une maîtrise de différents domaines, mais pas une spécialisation. Par conséquent, si tu n'as pas encore compris ce qui t'intéresse à l'issue de la licence, la meilleure option consiste à poursuivre les études en Master. J'ai donc décidé de relever le nouveau défi : poursuivre mes études à l'étranger, me familiariser avec des mentalités et des cultures nouvelles, explorer de nouveaux horizons.

J'avais l'impression que le programme

J'avais beaucoup de difficultés phonétiques avec les «r», et je fréquentais les membres de ma famille résidant à Moscou pour écouter la prononciation française sur un lecteur de cassettes, tout en buvant du thé.

de Master le plus solide de MGIMO était le double Master avec Sciences Po. Le concours pour y accéder était pourtant très sélectif. J'ai rédigé une lettre de motivation, en annexant mon dossier avec les relevés de notes et une demande d'inscription à la filière « Finance et stratégie ». Peu de temps après, j'ai appris que j'ai été admise !

La première année, les cours qui se déroulaient à Moscou m'ont déconcertée par leur nouveauté : nous avons étudié la politique mondiale, je devais me documenter beaucoup, en lisant de nombreux articles et ouvrages portant sur les processus internationaux. Je manquais d'expérience pour avaler de tels volumes de sources aussi diverses, car à la faculté des relations économiques internationales nous avons étudié des matières bien concrètes ; cependant, ce plongeon dans la problématique avait considérablement élargi mes horizons.

De Moscou à Paris, l'année d'études se diffère fondamentalement par la proportion des apprentissages pratiques. MGIMO est un établissement trop théorique, qui pose des bases ; à mon avis, le système éducatif

russe devrait toutefois offrir davantage d'opportunités en matière de stages. Ces derniers aident les étudiants à comprendre ce qu'ils voudraient faire par la suite et contribuent à les motiver. Le système éducatif français dispose de ce grand avantage : l'étudiant, ayant réussi Master I, peut faire une année de césure pour acquérir de l'expérience professionnelle. Après un stage ou deux, il revient pour terminer ses études en Master II.

J'ai fait mon premier stage dans une des plus grosses banques commerciales françaises, dans le département des risques opérationnels et des risques de crédit. J'ai vu alors le mode de fonctionnement d'un mastodonte énorme et embourbé dans la routine, j'ai appris ses mentalités et la culture d'entreprise à la française : au cours d'une journée de travail, les employés se rassemblent à trois reprises près du distributeur de café pour échanger. J'ai ainsi compris que les échanges font partie de la mentalité française. J'étais habituée à ce que ma mère soit la seule à me demander ce que j'avais mangé à midi. En revanche, en France, tout le monde ne me connaissant que depuis quelques jours se sentait concerné par ma vie et le contenu de mon estomac. Dans l'ensemble, une journée de travail normale, de 9 heures à 18 heures, avec une pause déjeuner d'une heure et demie.

Quant à moi, le travail monotone et répétitif me lassait, et je mourais d'envie d'apprendre davantage. Autrement, j'ai été très surprise qu'un stagiaire fasse exactement le même travail qu'un employé chevronné s'appretant à partir à la retraite dans un an. Il est vrai qu'il est dépositaire d'une immense mémoire d'entreprise, qu'il maîtrise l'historique des relations avec la clientèle depuis 20 ans et qu'il puisse dire que « nous avons accordé le crédit de ce type en 1988 » ; cependant, un jeune employé n'a pas nécessairement besoin de ce bagage pour remplir la même fonction. On lui transférerait le dossier client, en lui expliquant ce qu'il faudrait calculer et quels paragraphes examiner ; sur ces bases-là, un jeune pourrait réussir sa propre analyse. En d'autres termes, l'employé expérimenté exerce techniquement les mêmes fonctions que son jeune collègue. Simplement la personne plus âgée le fait plus rapidement, car elle a acquis davantage d'expérience.

Bref, j'ai décidé que je voulais diversifier mes compétences, et je me suis mise à diffuser mon CV. Un exemplaire a fini par tomber sous la main de mon futur responsable à la banque d'investissement Lazard. Il s'est avéré que le Département de conseil aux gouvernements, qui étudiait alors plusieurs projets au Kazakhstan, avait besoin d'un employé maîtrisant le russe. On m'a proposé un stage. Je pense que la rubrique « formation » y a joué



son rôle. Les grandes banques recherchent, avant tout, les diplômés des établissements français renommés tels que Sciences Po, HEC, etc. C'est le sésame en France, à défaut le CV part directement à la poubelle. Par ailleurs, il s'est avéré que mon supérieur a aussi entendu parler de MGIMO comme d'un des meilleurs établissements en Russie.

A la banque Lazard, ma charge de travail a augmenté, mes missions ont gagné en diversité et j'ai senti davantage de responsabilités. Ici, on ne te considère pas comme un gratte-papier, puisque tu es simple stagiaire. Dès le début, tu deviens un employé à part entière que l'on met à l'ouvrage rapidement. Comme la banque est de taille humaine, on fait plus de confiance aux jeunes, et si les jeunes réussissent, on leur confie davantage de responsabilités. Bref, j'ai commencé mon stage en 2012, et j'ai décroché mon contrat l'année suivante.

Lazard est une banque d'investissement, qui se spécialise dans les fusions-acquisitions ; sur le plan historique, elle est l'une des

Le MGIMO m'avait dotée d'un bon bagage académique et avait ouvert mon esprit, Sciences Po ayant permis de me libérer et de devenir audacieuse dans mes recherches.

banques principales sur ce marché. Fondée en 1848, Lazard est une banque ancienne dont les activités sont réparties entre deux pôles : Paris et New-York. J'exerce dans un secteur particulier, les conseils aux gouvernements. Nous travaillons aussi bien avec les ministères et les banques centrales qu'avec les organismes d'État, les sociétés publiques et les fonds souverains. Nos activités échappent aux contraintes géographiques strictes : on

opère partout dans le monde, même si les transactions impliquant les pays en voie de développement sont statistiquement prédominantes. De nombreux projets concernent aussi l'Europe de l'Est, les pays de la CEI, le Proche Orient et l'Afrique francophone.

Une de nos activités principales vise la restructuration de la dette publique (y compris dans le cadre des Clubs de Paris et de Londres) et de la dette des sociétés publiques. Nous apportons des conseils non seulement en situation de crise, mais aussi pour mobiliser des fonds indispensables au financement des projets stratégiques ; de même, nous proposons des conseils macroéconomiques, assistons les pays désirant se faire attribuer des notes ou les améliorer, attirer des fonds depuis les marchés mondiaux des capitaux. Pour nos clients, nous préparons des présentations diverses, des modèles financiers ; en outre, nous les assistons lors des négociations et les aidons à mettre en place le dialogue avec



des investisseurs internationaux.

Même si Lazard est une banque d'investissement, depuis longtemps nous ne proposons plus de financements, que des services de conseil. Nous n'avons pas d'intérêt à imposer notre financement dans les conditions qui nous seraient avantageuses. Nous gagnons notre vie uniquement par le conseil indépendant.

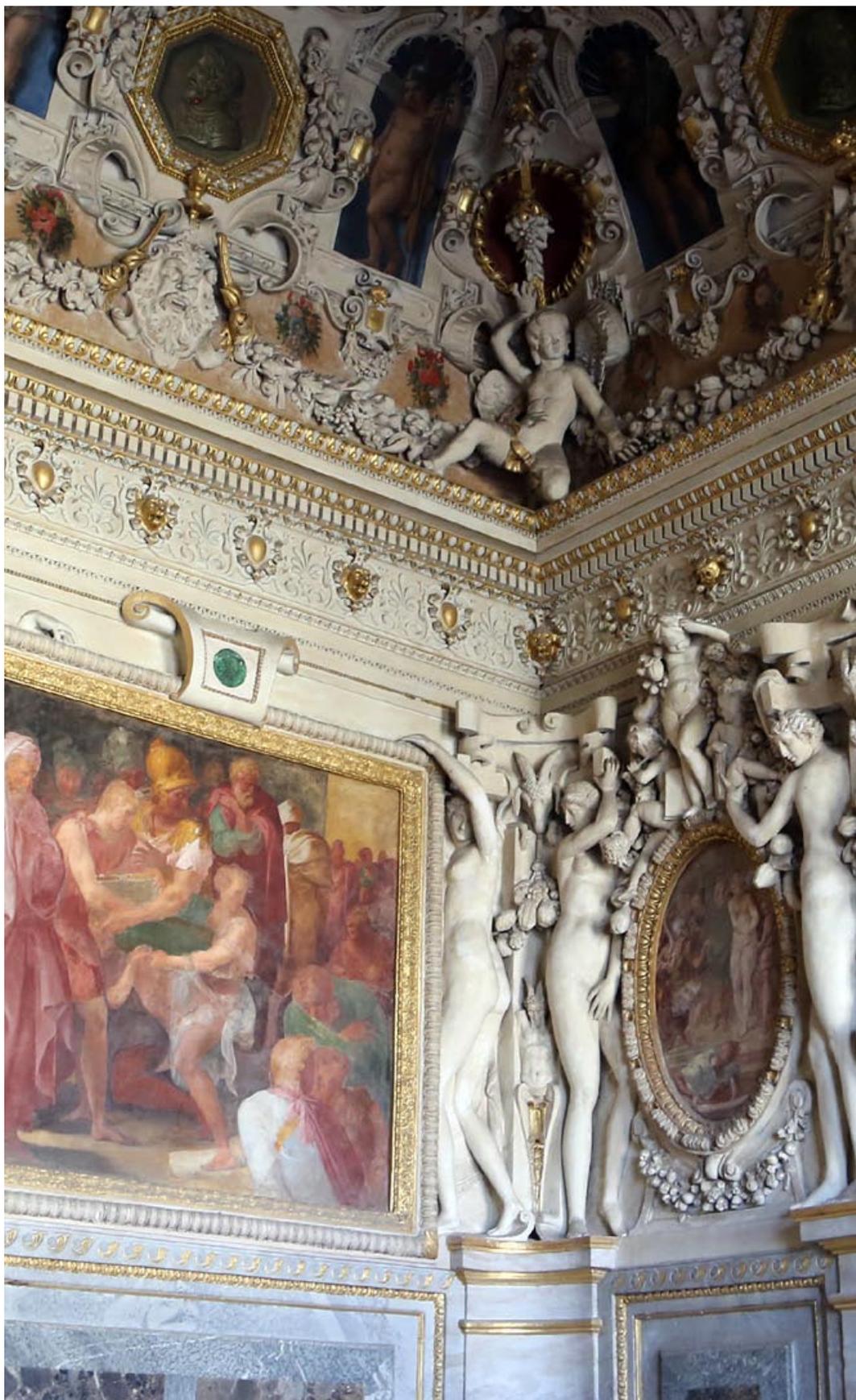
Je travaille dans une équipe qui conseille les gouvernements (Sovereign Advisory). En espace de six ans, je suis montée en rang de stagiaire au poste de sous-directeur. Autrement dit, je suis au milieu de la hiérarchie. Je dois progresser davantage pour devenir associé.

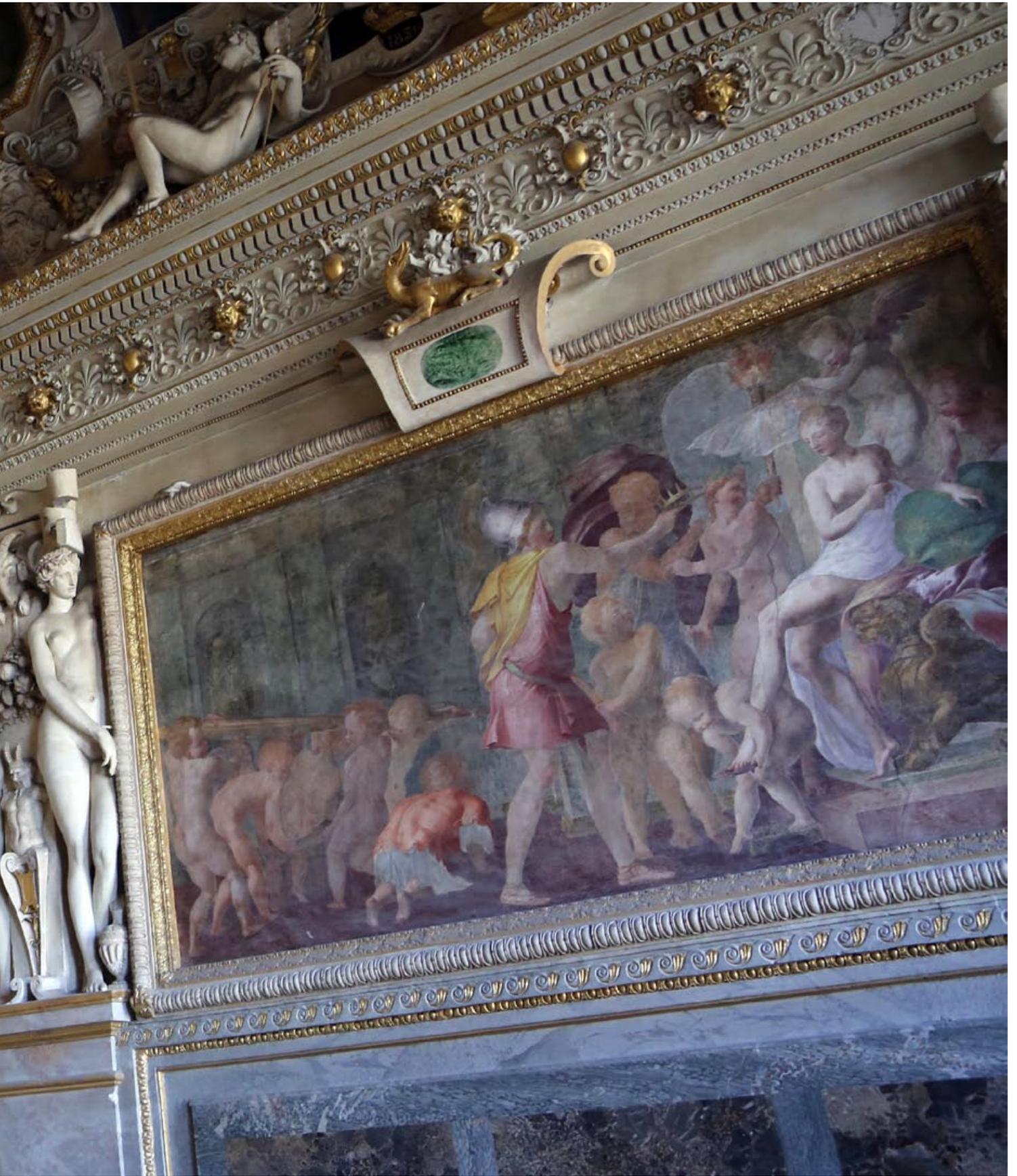
Si je n'avais pas été autrefois admise à MGIMO, la porte donnant sur la France ne se serait jamais ouverte pour moi. MGIMO ouvre de nombreuses « portes » - programmes d'études, et on peut les prendre toutes.

Dans quelle mesure la formation délivrée par MGIMO et par Sciences Po m'aide-t-elle ? MGIMO m'avait dotée d'un bon bagage académique et avait ouvert mon esprit, Sciences Po ayant permis de me libérer et de devenir audacieuse dans mes recherches. Le double master a l'avantage d'ouvrir deux perspectives aux étudiants. Dans ce sens, l'expérience de Sciences Po est d'autant plus utile que cet établissement est véritablement multiculturel.

MGIMO est certainement une excellente école de langue. Un jour, j'ai même calculé la proportion des cours de langue : le chiffre obtenu correspond à presque 40 % de la charge horaire globale ! La leçon principale : si je n'avais pas décidé autrefois de passer le concours de MGIMO, cette porte donnant sur la France ne se serait jamais ouverte pour moi. MGIMO ouvre de nombreuses « portes » - programmes d'études, et on peut les prendre toutes.

Parfois, je réfléchis : j'ai deux alma mater, avec laquelle m'identifie-je davantage ? Avec MGIMO, probablement, mais, puisque je travaille en France, dans le milieu francophone je m'identifie surtout avec Sciences Po. 







GALINA SUBBOTINA

(Sciences Po – MGIMO, 2010)

Vice-Présidente

Royal Bank of Scotland / NatWest
Paris

En 2002, un événement inattendu s'est produit : j'ai été admise à la faculté de journalisme international, filière communication (PR) à MGIMO ! En plus, j'ai eu de la chance : on m'a proposé d'intégrer l'Institut international du secteur énergétique (Institut de la politique et de la diplomatie énergétiques par la suite). C'était toute première promotion des étudiants en communication pour cet institut, donc j'ai pu obtenir un diplôme de spécialiste en communication et une spécialisation en même temps !

Il s'en est suivi une séquence de ce que je percevais à l'époque comme désenchantements. À l'école, j'apprenais l'allemand, et je voulais continuer à l'apprendre, mais on m'a imposé le français à partir de zéro. Je voulais tellement m'en débarrasser que je suis allée voir le doyen de la faculté, mais il a refusé de m'aider en cela. Dépitée, je faisais la grève tout le premier semestre : je refusais d'acheter un dictionnaire.

J'ai eu de la chance, car pendant ces mois nous n'apprenions que de la phonétique et quelques bases grammaticales pour lesquelles le dictionnaire n'était pas indispensable. Sinon, malheur à moi ! À MGIMO, le département de la langue française a toujours été renommé pour sa sévérité ; en plus, nous suivions les cours de Galina Kovalchuk, auteur de notre manuel du français, et de la très stricte Youlia Sazonova. Heureusement, j'ai eu Olga Belkina comme professeur de la traduction politique ; ses cours étaient très intéressants et on apprenait à utiliser la langue dans notre futur métier. Bref, j'ai réussi les premiers partiels sans rattrapage. Par la suite, un miracle s'est produit. La comédie musicale « Notre-Dame de Paris » a été mise en scène à Moscou. J'ai beaucoup aimé la musique, et j'ai voulu comprendre les paroles de sa version originale. Finalement, j'ai acheté le dictionnaire.

En 5^e année, j'ai fait un stage à l'Agence de la communication politique et économique, qui était présidée par un expert réputé Dmitry Orlov. L'Agence était en charge de projets portant sur les actualités de la politique intérieure et extérieure pour le compte d'organismes d'Etat. J'animais alors un portail sur Internet consacré à l'oléoduc « Sibérie orientale – Océan Pacifique »

(ESPO) et j'interviais de temps en temps des experts. Je me souviens de téléphoner aux banques d'investissement pour demander à leurs analystes ce qu'ils pensaient, par exemple, des perspectives de financement du projet ESPO. A un moment donné, j'ai compris que je posais des questions auxquelles je connaissais déjà les réponses. Tiens donc, me suis-je dit, mon cerveau peut faire davantage, je me sens serrée dans le PR.

Je me suis alors rappelée que MGIMO propose un cursus de Master franco-russe avec Sciences Po, et j'ai candidaté pour le cycle « Business international : finances et stratégie ». C'est seulement en ce moment-là que j'ai compris : quel bonheur qu'on m'avait imposé le français en ma première année ! Titulaire du diplôme avec mention, j'ai passé le concours sans difficulté.

La première année de Master, nous l'avons passée à Moscou. Les études étaient très

Je ne voulais pas apprendre le français et je me suis mise alors en grève : je refusais d'acheter un dictionnaire durant tout le premier semestre. Par la suite, un miracle s'est produit. La comédie musicale « Le bossu de Notre-Dame » a débarqué à Moscou. J'ai beaucoup aimé sa musique, et j'ai voulu comprendre les paroles de sa version française. Enfin, j'ai acheté le dictionnaire.

chargées, surtout que les cours se focalisaient essentiellement sur la politique internationale, les sciences politiques et les relations internationales, alors que moi, j'étais spécialiste en communication dans le secteur énergétique.

La deuxième année, en revanche, les cours se déroulaient à Paris et étaient consacrés principalement aux matières de la finance. Je savais que Sciences Po encourageaient les stages à l'entreprise ; pourtant, il était

simplement irréaliste de travailler quelque part ailleurs, nos cours s'étalant de 8 à 20 heures. En même temps, les cours étaient très intéressants : nos professeurs étaient des professionnels venant des banques d'investissement, qui se référaient aux activités bien réelles. Nous suivions également un cours pivot en stratégie et faisons de nombreuses *case-studies*.

Ce n'est qu'à la fin de l'année universitaire que je me suis penchée sur le problème du stage. J'ai commencé à passer des entretiens en jouant la carte de ma spécialisation : communication financière. J'ai fait le tour des agences spécialisées en PR, mais personne ne voulait de moi. La raison en a été, le plus probablement, linguistique. J'avais à l'époque un très bon niveau de français, mais pas à l'orale, tandis que c'est la langue courante qui est indispensable au professionnel en communication. Ayant accepté cette contrainte, j'ai cessé d'être trop sélective et j'ai décidé de me présenter à tous les entretiens que j'arrive à décrocher.

Et quand il me restait peu de temps avant de partir à Moscou, on m'a proposé un stage dans une filiale d'un grand groupe français : Veolia Environnement. Ce stage m'a ouvert le monde de la finance. Au lieu des relations publiques, je me suis tout de suite lancée dans le financement de projets, ce qui implique le travail sur des modèles financiers et des business plans et a une composante juridique significative. C'était un travail très difficile mais intéressant, car les projets portaient sur des énergies renouvelables, et nous recherchions le financement pour des centrales éoliennes et solaires.

Notre équipe était jeune et très soudée. Ce sont mes collègues qui m'avaient recommandée pour mon prochain stage chez Royal Bank of Scotland, une des grandes banques d'investissement. Ce n'était pas le meilleur moment pour la RBS qui avait essuyé de lourdes pertes à la suite de la crise financière ; la banque cherchait alors à se débarrasser des lignes de produits à rendement insuffisant et à coût élevé, dont le financement de projets (la RBS était le leader sur ce marché). J'ai fait mon stage au Département *Corporate Coverage*, qui m'avait initiée à la Banque. J'y travaillais essentiellement pour des clients des secteurs transport, énergie et infrastructure.

J'ai été embauchée à la fin de mon stage. Tout au début j'ai bénéficié du programme *Graduate* qui offrait des formations différentes. Par exemple, j'ai passé deux mois à Londres afin d'apprendre la modélisation financière et l'évaluation des entreprises. J'ai bien aimé cette expérience. C'est très amusant, on me considérait là-bas plutôt comme une Française qu'une Russe. J'aurais bien voulu y rester travailler, mais mon contrat stipulait bien la France comme lieu de travail.

Depuis, sept années se sont écoulées ; je travaille toujours chez RBS qui a changé de nom l'année dernière pour devenir NatWest : d'abord j'étais analyste, ensuite on m'a promue



au niveau *associate*, et il y a un an et demie on m'a nommée vice-président. A ce niveau, je suis responsable de la gestion des relations avec les clients. Je connais leurs activités avec la banque : montant des engagements et de crédits ; quelles lignes de crédit sont ouvertes et quand il faut les refinancer ; quels produits ils utilisent et ce que nous pouvons leur proposer en plus. Je rencontre également de nouveaux clients et leur propose nos produits.

Le portefeuille de mes clients comporte actuellement des grands groupes français avec des activités à l'international et qui font parti du CAC 40. Il s'agit, par exemple, d'une société de distribution Casino ou des holdings regroupant des marques de luxe comme LVMH et Kering ou des groupes industriels comme Saint Gobain et... Veolia.

L'actionnaire principal du groupe RBS est le gouvernement du Royaume-Uni et la reine d'Angleterre. Puisque la banque est britannique, les principales transactions ont lieu en Grande-Bretagne, mais la banque est aussi présente dans 11 pays d'Europe, dont la France représente un des plus importants bureaux. Notre équipe est bien considérée car elle a toujours été profitable. Quant au groupe RBS dans son ensemble, il n'est sorti du rouge que cette année.

Il est, bien sûr, rassurant de travailler "pour la reine" : on te viendrait au secours en cas de

Le programme de cotutelle entre Sciences Po et MGIMO a propulsé ma carrière en France. Par ailleurs, j'ai acquis des connaissances importantes dans la finance, et le diplôme de Sciences Po ouvre des portes dans ce pays. La société française et les milieux d'affaires sont loin d'être homogènes ; si je n'avais pas de diplôme délivré par une école prestigieuse, mes chances de réussir un bon début dans la vie professionnelle auraient été bien inférieures.

crise. Pourtant, les crises bousculent les banques. Quand j'ai commencé à travailler, le bureau parisien employait quelques 200 personnes, maintenant il n'en reste qu'une quinzaine. J'ai survécu à trois vagues de licenciement, et on me considère comme une « ancienne », une de ceux qui sont restés en poste le plus longtemps.

De quoi puis-je être fière ? Je considère comme une victoire personnelle tout nouveau grand compte devenu client et toute transaction structurante pour un montant important, car je m'investis beaucoup dans les projets de ce type. En moyenne, on en a deux par an. Une des grandes transactions conclues récemment implique mon client favori : un vaste réseau hôtelier français AccorHotels (première position en Europe et sixième place au monde), qui exploite 25 marques (Ibis, Mercure, Pullman, Swissôtel, etc.). Pourquoi est-il le client favori ? Parce qu'il nous a quittés à un moment donné, mais on a réussi à le faire revenir en 2014. Je n'étais à l'époque qu'une « petite » analyste et aidais mes chefs à réussir ce retour. Et on a gagné ce pari malgré le fait que la concurrence entre les banques pour faire parti du pool bancaire de AccorHotels était très dure.

L'année dernière, ce groupe a mis en œuvre un vaste projet de sa scission en deux parties, la première se focalisant sur les services (AccorHotels), la seconde se spécialisant dans l'immobilier (AccorInvest). Pour que les nouvelles sociétés puissent voir le jour, il a fallu mettre au point la nouvelle structure capitalistique. Nous leur avons proposé des scénarios optimaux et nous avons pu participer au financement de ce projet, en collaboration avec d'autres banques (il s'agit d'un prêt syndiqué), car il portait sur un montant assez conséquent : 3,6 milliards euros.

Je n'oublierai jamais comment, au septième mois de grossesse, je restais au bureau jusqu'à 23 heures pour rédiger une note expliquant à la direction la portée du projet pour la banque. Je suis heureuse que ma voix ait été entendue, et que nous ayons pu participer à ce projet.

Le programme de Double Diplôme Sciences Po et MGIMO a lancé ma carrière en France. A part le fait que j'ai acquis des connaissances solides dans la finance, le diplôme de Sciences Po ouvre beaucoup de portes dans ce pays. La société française et les milieux d'affaires sont loin d'être homogènes ; si je n'avais pas de diplôme délivré par une école prestigieuse, mes chances de réussir un bon début dans la vie professionnelle auraient été bien inférieures. Il est certain que je n'aurais pas pu atteindre mon niveau actuel. Bien évidemment, si je n'avais pas fait mes études à MGIMO, je n'aurais jamais pu intégrer ce double Master franco-russe. Le diplôme de notre université m'a ouvert les portes dans l'Europe. ☐

6^e Arr.
RUE
DE
SÈVRES

SPICY
SUMMER

CONSTANCE JABLONSKI
pork wearing Romance



NEW
NEW NEW!

MORE REASONS TO LOVE US
24/24
FLICK & BUY
ABC DEF





ALEXANDRE TOUROV

(Relations économiques internationales, 1984)

*Représentant commercial de la Fédération de Russie en France
Paris*

Le 23 novembre prochain se tiendra un scrutin à l'issue duquel sera annoncée la ville qui aura l'honneur de devenir hôte de l'exposition universelle de 2025. La Russie est en lice de cette sélection depuis 1885, mais sa candidature n'a pas encore été retenue. Nous entendons bien être le prochain pays à pouvoir accueillir cet événement majeur à Ekaterinbourg. Après qu'il a été décidé que Paris sera la ville à héberger les Jeux olympiques de 2024, la proposition russe nous semble circonstancielle.

«Osaka et Bakou se trouvent aussi être des prétendants solides», ajoute Alexandre Tourov, représentant commercial de la Russie en France et membre de la délégation russe auprès du Bureau international des expositions (BIE) ainsi que du Comité d'organisation pour la promotion de la candidature de la ville d'Ekaterinbourg. «Mis à part la situation politique défavorable, il semble que la candidature de Ekaterinbourg apparaisse comme sérieuse, son aspect unique est indéniable».

MJ : Qu'est-ce qui est particulier à Ekaterinbourg ?

Ekaterinbourg est une ville à mi-chemin entre l'Europe et l'Asie, regardant vers l'occident et l'orient à l'image de l'aigle russe. Cette ville étant à la croisée de ces continents, elle est vite devenue un centre économique et industriel dynamique. Ses habitants forment une mosaïque multi-ethnique complexe qui est néanmoins étrangère à toutes formes de tensions culturelles et ethniques. La tenue de l'EXPO 2025 dans cette ville emblématique serait aussi l'occasion de consolider les liens entre les habitants. Alors que j'accompagnais l'inspection internationale en avril, ses membres furent très agréablement surpris par l'attitude de la population locale à l'égard de cette EXPO. Une étude estime d'ailleurs que 97% des interrogés se déclarent favorables à la tenue de cet événement dans leur ville. L'enthousiasme certain de la délégation mènera sûrement à un soutien de leur part de notre candidature.

MJ : En octobre dernier, le Forum Alumni du MGIMO s'est déjà tenu à Astana, ainsi qu'une EXPO spécialisée. Il est important que ses locaux d'accueil soient reconvertis en centre financier international. Qu'advient-il des locaux de Ekaterinbourg après l'exposition universelle?

Cette question est en effet cruciale, et elle a été sérieusement étudiée. On a élaboré tout un programme d'utilisation continue des espaces d'exposition. Etant prêts à mettre à disposition une superficie record de 555 hectares, il est nécessaire de prévoir de quelle manière nous la

réutiliserons. Aucun pavillon ne serait démantelé, une centaine de bâtiments seraient construits puis réaménagés. Nous pensons déjà à céder ces espaces construits aux pays qui participeront à l'exposition, ceux-ci pouvant devenir des sièges d'entreprises dans le domaine des hautes technologies. De plus, nous

La Russie s'est grandement renforcée, elle a les ressources financières et les capacités économiques nationales. Elle a pénétré les marchés extérieurs et y est entrée en concurrence active.

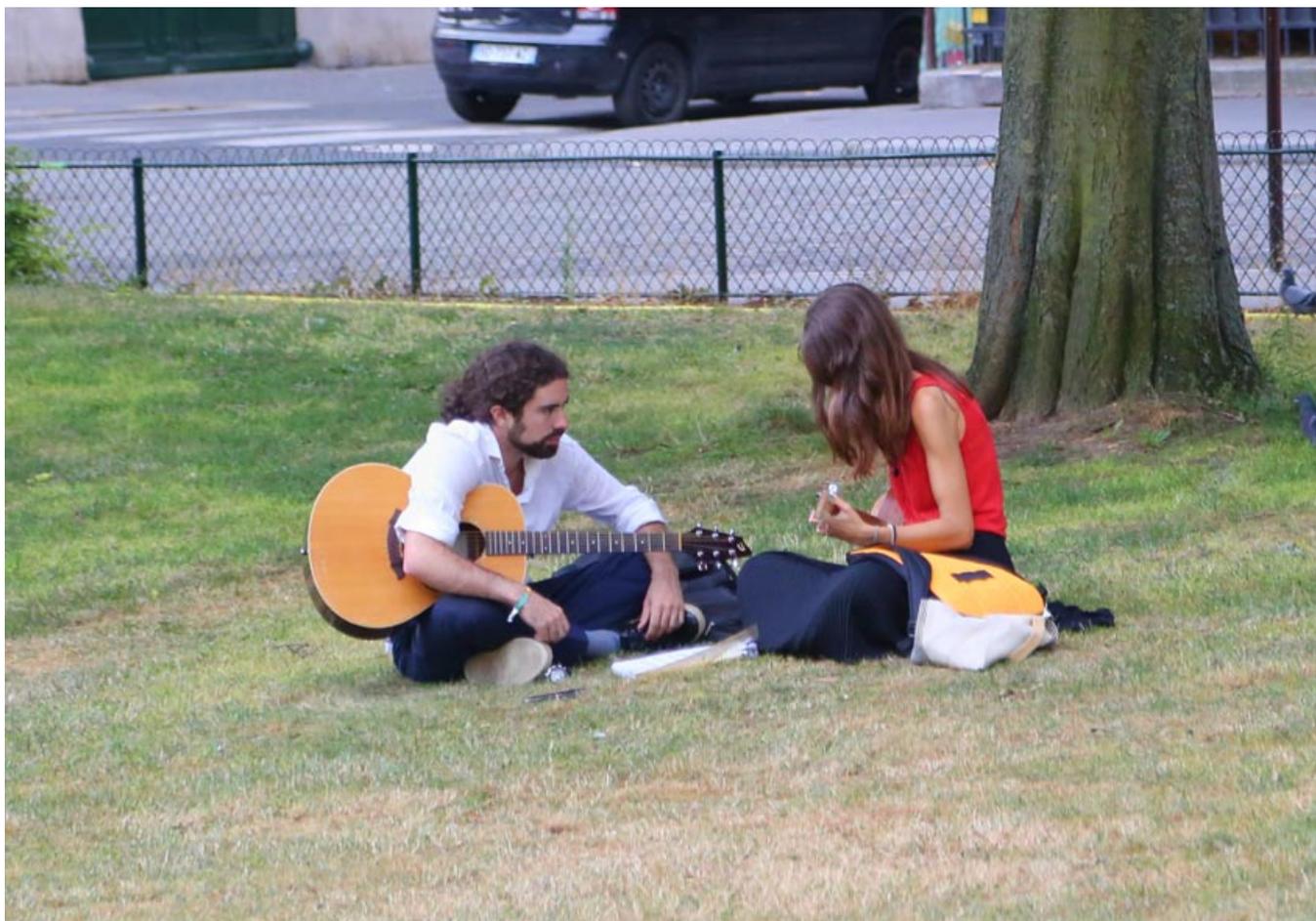
les avons déjà intégré dans le plan de développement de la ville. Nous nous reposons sur une approche systématique visant à faire de cet espace un lieu de coopération économique internationale. Nous nous inscrivons parfaitement dans le slogan de l'exposition: «Innovations pour les générations futures». D'ailleurs, notre mission commerciale à Paris va en ce sens en proposant la signature d'accords entre Skolkovo, notre pôle national d'innovation et des partenaires français dont French Tech. A titre d'exemple, on peut mentionner l'ouverture d'une représentation de French Tech à Skolkovo ainsi que d'autres missions d'affaires réciproques.

MJ : Skolkovo est aujourd'hui réputé comme un pôle majeur de l'enseignement en Russie. Revenons en à vos études: comment percevez-vous la qualité de la formation qui vous fut dispensée à MGIMO?

Je suis fier d'avoir étudié au sein de cet institut. Je reste très attaché à la faculté des relations économiques internationales. Les connaissances y acquises étaient pour moi un véritable tremplin vers le monde professionnel.

MJ : Pourquoi vous êtes-vous décidé à étudier dans ce cadre?

Ma mère travailla 20 ans pour le Comité d'Etat pour la Planification (Gosplan). Son père était fonctionnaire à la mission commerciale de l'URSS à Berlin. Et moi, je suivis à l'école un enseignement de qualité et eus la chance d'être dans une filière où l'enseignement de l'anglais était particulièrement poussé. En 1979, je passais donc le concours d'entrée à MGIMO. La chance me sourit, je fus accepté à la première tentative. Alors que l'on m'octroya une nouvelle langue étrangère en début de formation, je fus ravi de commencer à étudier le serbo-croate. Aujourd'hui cette langue s'est d'ailleurs divisée en trois langues distinctes: le serbe, le croate et le bosnien. Ma professeure fut Larissa Savelieva, experte et traductrice renommée. L'anglais devint donc ma seconde langue. Ma reconnaissance va à Nikolai Liventsev, qui fut le responsable de la chaire d'économie internationale. Il était un professeur de haut vol et une personne remarquable et faisait partie de cette école de scientifiques appelée l'école de Lioubimov. Celle-ci



encadrant et formait notre département. Ces professeurs étaient des personnes de principe, sévères mais justes. Je n'ai jamais vu un de nos enseignants être à l'origine d'une quelconque familiarité à l'égard d'un étudiant. Le professeur Liventsev nous répétait que chaque détail a son importance. Il disait également que si nous cherchions une réponse juste alors nous devons être capables d'analyser un problème dans sa complexité afin de formuler le plus justement possible la question à laquelle nous voulions répondre. J'ai écrit une thèse sur les relations économiques entre l'Union Soviétique et la République Fédérale Yougoslave. Boris Doudoladov y assista en qualité de responsable de la section yougoslave du Ministère du Commerce Extérieur de l'URSS. Je pensais alors avoir une chance d'être recruté par cette section mais ma candidature ne fut malheureusement pas retenue. L'agence qui m'employa alors exportait du lin. J'avais été recruté dans cette entreprise après y avoir effectué un stage au profit de sa filiale «Khimvolokno», dans le domaine de la fibre chimique. Cela

Le professeur Liventsev nous répétait que chaque détail a son importance, que nous devons être capables d'analyser un problème dans sa complexité afin de formuler le plus justement possible la question à laquelle nous voulions répondre.

ne me plaisait pas particulièrement, en partie parce que nous travaillions dans l'ancien immeuble d'une école. Or, j'y ai travaillé trois ans, y mettant toute mon énergie. Cela ne fut pas en vain car une année plus tard je fus promu spécialiste des services marchands.

MJ : Est-ce que les compétences acquises lors des cours d'étude des produits commerciaux vous ont été utiles?

Oui, naturellement! M. Sebko, professeur associé, nous a enseigné les fondements de cette matière. Je n'oublierai jamais l'histoire qu'il nous a racontée. Une fois, alors qu'il était en Asie centrale, ses camarades aînés ont décidé de lui faire une blague. Ils lui ont montré une peau de chèvre en lui disant qu'il s'agissait d'un pelage précieux, une peau de caracul de haute qualité. Sebko, qui, lui aussi, sans aucun doute fréquentait les cours d'étude des produits commerciaux, a lancé un regard sur cette peau de chèvre, et dit alors: «Eh bien, si c'est ça, votre caracul, je vais sceller le hangar jusqu'à ce que vous vérifiez tout le reste!»

MJ : Auriez-vous des anecdotes à nous livrer?

Oui, j'en ai quelques unes si vous le souhaitez. Alors que mon responsable en charge du contrôle de notre secteur fut appelé sous les drapeaux, nous

mettions au point un nouveau produit particulièrement complexe pour confectionner une nouvelle sorte de bonneterie. Alors que nous attendions une livraison en provenance du Brésil, une cargaison disparut. Nous déclenchâmes alors une procédure judiciaire et notre lieu de travail devint le théâtre d'une grande investigation judiciaire. Nous avons même coopéré avec un enquêteur spécial qui essayait d'identifier le destinataire d'après le numéro du lot indiqué sur l'emballage. Je fus ensuite muté vers le bureau en charge de l'achat des fibres de polyester. Alors que nous avions du mal à répondre à la forte demande de livraisons de collants, je fus convoqué par les autorités. Cela était amusant d'apprendre que celles-ci furent alertées par l'importante quantité de lettres de la part des femmes expliquant qu'elles n'avaient rien à se mettre. J'expliquais alors en quoi cela n'était pas de mon ressort. En effet, la production locale de fibre de polyester devait être entamée à Kalinine, c'est pourquoi le plan d'achat de fibre à l'étranger fut réduit pour les raisons économiques. En conséquence, nous avons connu une grave pénurie. Je dis alors que le seul moyen de revenir à un niveau de production convenable était d'augmenter les achats à l'étranger, ce qui a été finalement mis en place. La société Khimvolokno m'offrit une grande expérience. Vous rendez-vous compte que deux personnes dirigeaient un secteur générant un chiffre d'affaire de 250 millions de dollars? C'était bien normal à l'époque. Désormais, nous revenons peu à peu vers un niveau soviétique d'échanges commerciaux, après qu'en mai de cette année, le Ministère de l'Industrie et du Commerce devienne responsable de nos représentations commerciales à l'étranger. L'excellente qualité de nos produits et leur prix bas nous permettent d'exporter dans le monde entier, vers la France aussi d'ailleurs.

MJ : Comment la Perestroïka a-t-elle affecté le fonctionnement interne de votre entreprise?

La réforme du commerce extérieur de 1987 eut un grand impact sur notre entreprise. Ces réformes achevaient de détruire un système qui implosait. Puis, tout à coup, on me proposa de devenir le nouveau secrétaire économique de la Fondation Roerich. Cette idée me plaisait car j'admirais le travail artistique de Nikolai Roerich. En plus, on m'offrait un poste qui me permettait de prendre des décisions. Après avoir accepté, nous avons décidé de

restaurer le manoir des Lopoukhines dans lequel se trouvait notre fondation et nous y inaugurons une exposition consacrée à ses peintures himalayennes. Le monde de la peinture m'ouvrait les bras, j'appris beaucoup à ce sujet. Je devins alors collectionneur.

MJ : Possédez-vous des peintures de Roerich?

Bien sûr que non, elles coûtent trop cher. Je possède en revanche des œuvres d'artistes contemporains. Je peux vous citer Alexei Firsov, un peintre exceptionnel qui devint un ami, Vitali Gribkov, artiste qui s'est inspiré de Mikhaïl Larionov, le père du rayonnisme, Sergèï Nekrassov, Stanislas Molodykh... Certaines de mes pièces d'art naïf sont chères à mon cœur.

Ma collection est composée d'environ 700 œuvres.

Plus tard, je devins vice-président de l'entreprise soviético-italienne «Sovtours». Nous disposions d'un équipement de pointe qui permettait de produire un revêtement calorifuge pour la navette spatiale Bouran. Ce programme fut abandonné, mais nous avons toutefois utilisé cette technologie dans un but commercial. C'est ainsi que nous avons trouvé comment métalliser le papier transparent qu'utilisent les fleuristes. Je fus PDG par intérim lors du putsch antidémocratique de 1991. Dès le début des hostilités, nous sommes sortis des bureaux et avons rejoint les forces locales d'autodéfense au pied des barricades.



MJ : Après cette tentative de putsch, comment viviez-vous?

Nous vivions différemment mais rien n'était toutefois simple. Les réformes économiques que nous soutenions ont eu finalement pour nous un effet plutôt négatif. Alors que nous nous retrouvions désormais sur le grand marché global, les épargnes furent très fortement dépréciées. Avant le putsch je faisais partie de la classe la mieux payée de la société, après celui-ci je devais repartir de zéro. J'ai quitté mon entreprise et j'ai fondé une petite société d'édition. Nous publions de la littérature scientifique comme les ouvrages d'Elena Molodtsova, la fille de Stépane Molodtsov qui était titulaire de la chaire de droit international au MGIMO. Elena a écrit un livre sur la réglementation de l'énergie nucléaire à des fins pacifiques et fut décorée par la Reine des Pays-Bas pour ce travail.

MJ : Vous êtes ensuite retourné au service de l'Etat comme fonctionnaire, comment cela se fait-il?

Oui, tout cela est très étonnant. En 1999, alors que j'étais en voiture, je passais devant le bâtiment du MGIMO à la rue Ostojenka et j'ai soudain décidé d'y rentrer. Il s'avéra que la campagne de recrutement pour rejoindre l'Académie diplomatique battait son plein. Je décidai de postuler, passais les examens et fus reçu.

MJ : Cela apparaît comme une décision radicale, comment avez vous franchi ce cap?

Alors que j'étais impliqué dans les domaines de l'édition et des nouvelles technologies, je me suis posé la question de savoir si le travail de directeur d'une petite imprimerie était ce à quoi j'aspirais et s'il était à la hauteur de mes ambitions. La crise financière de 1998 fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. J'avais gardé au fond de moi ce désir de servir l'Etat. L'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en 1999 termina de me convaincre. J'ai compris que l'Etat Russe avait un vrai besoin de faire revenir les cadres professionnels du commerce vers la fonction publique. Je rentrais alors à l'Académie diplomatique, m'ayant fixé pour but de rentrer dans l'un des Ministères fédéraux.

J'étais déterminé à faire mes études, or ce fut vraiment difficile car je venais d'avoir une fille, Taïssia. Je m'investis beaucoup et lui consacrais beaucoup de temps. Je devais donc faire mes devoirs la nuit. L'apprentissage du français me fut difficile.

De plus, le corps professoral m'imposa l'apprentissage du tchèque «pour qu'un bon professeur ne quitte pas son poste». Mais apprendre cette langue fut pour moi un réel bonheur.

Après mes études, je me rendis compte que je ne voulais plus faire du commerce, ma mentalité a évalué. Je voulais travailler au Ministère des Affaires Etrangères, mais les postes qui me furent proposés ne me satisfaisaient pas. En ce temps-là, même les salaires des hauts fonctionnaires étaient très bas. Je devais pourtant répondre aux besoins financiers de ma famille, j'avais déjà 39 ans. Soudain, j'eus de la chance: on me proposa le poste de chef d'un département au Ministère de la Politique Anti-monopole que j'acceptais volontiers. Je fus vraiment choqué par le salaire: je ne touchais que trois mille roubles, l'équivalent de cent dollars. Mais mon métier me plaisait, surtout l'intitulé

J'avais au fond de moi ce désir de servir l'Etat. Les changements au sein du gouvernement russe et l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine ont terminé de me convaincre.

du chef du département anti-monopole. Dans trois mois, je fus promu directeur adjoint du bureau. J'étais régulièrement envoyé en missions et cela me permettait de toucher un salaire un peu plus élevé. Je fus par exemple détaché à l'Organisation de Coopération et de Développement Economique à Paris. Mais ce qui était plus important encore est ma nomination au poste de conseiller d'Etat de deuxième classe de la Fédération de Russie, ce qui correspond au grade de général dans l'armée. Je suis fier de préciser que ce titre me fut conféré par décret présidentiel de Vladimir Poutine, alors que maintenant cela se fait en vertu d'une ordonnance gouvernementale.

MJ : Est-ce à ce moment que votre carrière battait de l'aile?

Oui, exactement. Le ministère fut réorganisé en 2004. Je fus nommé conseiller au Département de l'économie et des finances, où j'ai participé à l'élaboration de la loi sur la concurrence.

Mon rôle était de renforcer les mesures empêchant un acteur de monopoliser un secteur économique. Je me suis également penché sur la réforme de l'énergie électrique face au risque de monopolisation. Cette expérience me fut vraiment bénéfique, car travailler au gouvernement est une vraie école de la vie.

MJ : Quelle leçon en tirez-vous?

Cette période m'apprit à devenir plus rigoureux. Alors que dans un document gouvernemental chaque lettre ou virgule a un sens bien précis et mène à des conséquences directes sur l'application du texte, il faut être attentif au moindre détail. La pression que l'on subit est forte car la forme et le fond de ces textes sont liés à des sommes représentant des milliards de dollars, en particulier dans les sphères pétrolières et énergétiques. Je me souviens qu'après avoir rédigé un texte, au moment d'y apposer ma signature pour notifier que j'en étais l'auteur, les doutes m'envahissaient. Ces documents sont des textes d'une grande importance, leur vocation est de définir les termes d'engagements au plus haut niveau de l'Etat. La moindre erreur peut être lourde de conséquences.

Plus tard, je fus rappelé par le Ministère du Développement Economique. Ils me proposaient une mission en Slovaquie en tant que représentant commercial adjoint et j'y ai consenti.

MJ : Cela correspond, selon moi, à accepter un poste aux responsabilités moins importantes, qu'en pensez vous?

Cela dépend de la manière dont vous regardez la chose. Si l'on a en tête le cursus honorum des fonctionnaires, alors oui j'étais en haut de la pyramide, je ne pouvais aspirer à un meilleur poste. La position de représentant commercial était plus modeste mais me correspondait. Et ce travail fut pour moi même plus réjouissant car me permettait de voyager plus souvent et de ne pas rester assis dans un bureau. Je tenais à continuer d'utiliser les compétences que l'on m'avait enseignées dans la filière diplomatique du MGIMO.

MJ : Vous affirmez que les sanctions occidentales dépassent toute logique et que la situation ne fait que se dégrader, comment dire cela alors que nous constatons que les relations entre les présidents Poutine et Macron s'intensifient comme on peut le constater après le Forum Economique



de Saint-Petersbourg ou la Coupe du Monde? Quelle influence ont ces rencontres sur nos économies?

Une table ronde réunissant les représentants multiples du milieu d'affaires a été organisée dans le cadre du Forum économique de Saint-Petersbourg. Les présidents assis à une même table donnaient l'impression de se comprendre et de s'estimer. Je ne peux pas prévoir notre avenir politique mais suis confiant en ce qui concerne la coopération économique. En 2014 nos échanges commerciaux et les investissements étaient en baisse, mais les années suivantes ont vu la coopération économique se relancer. La session du Conseil Economique, Financier, Industriel et Commercial (CEFIC) s'est tenue à Moscou en janvier 2015, avec la participation d'Emmanuel Macron en qualité de représentant de la partie française. Et l'année de son accession aux responsabilités présidentielles, se sont

Nos partenaires se soustraient unilatéralement de leurs obligations internationales et mènent inévitablement à la dépréciation du droit international.

tenues deux autres sessions. Je voudrais partager un moment personnel avec vous. Lorsque M. Macron s'est engagé en politique, nous lui avons adressé une lettre signée par le ministre concerné et moi-même, dans laquelle nous lui souhaitions succès et réaffirmions nos encouragements. J'ai encore en ma possession sa lettre de remerciement. Il nous y a remerciés pour le soutien exprimé.

Je pense que nous ne nous trompons pas en mettant notre espoir dans une collaboration plus fructueuse encore.

MJ : Si je ne me trompe, entre vos mutations, vous n'êtes pas retourné en Russie entre vos missions en Slovaquie, République Tchèque et France?

Tout à fait. Je quittais un pays pour un autre sans revenir en Russie en dehors des congés et des missions qui l'exigeaient. Cela fait maintenant treize ans que j'occupe le poste de représentant commercial dans plusieurs villes européennes.

MJ : Êtes-vous alors devenu un «citoyen de l'Europe»?

Non, je suis citoyen et patriote de la Fédération de Russie. Le célèbre peintre Ilya Glazounov m'offrit un jour un album de ses œuvres ainsi dédié: «À un patriote russe». 

ERIC LELONG

(Droit international, 1996)

Propriétaire,
Brioche Lelong
Tours, France





D'après la version russe d'une anecdote historique bien connue, Marie-Antoinette a conseillé aux pauvres : « S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent des gâteaux ». Rares sont ceux qui connaissent la formule originelle qui dit 'la brioche' au lieu des 'gâteaux'.

Une brioche est une viennoiserie à pâte levée.

Les brioches ont fait leur apparition grâce à Louis XIV. Le roi aimait bien se régaler de tartes et de gâteaux. Cependant, lorsqu'il a atteint un âge vénérable, les médecins lui ont interdit le sucré. C'est alors que les pâtisseries de la Cour ont créé pour lui une viennoiserie ayant toutes les composantes de gâteau, mais en de telles proportions que la composition restait équilibrée, tout en produisant un goût unique, car, peu dense et légère, la pâte fond à la bouche. « Cette fusion des goûts est une vraie alchimie ! », raconte Eric Lelong.

En 1907, Paul Lelong, l'arrière-grand-père d'Eric, a monté une boulangerie-pâtisserie. Pendant la Seconde guerre mondiale, l'établissement a été fermé, puisque René Lelong, le grand-père d'Eric, ne voulait pas nourrir les occupants allemands. Ce n'est que dans les années 1970 que la boulangerie s'est spécialisée dans les brioches. Cette nouveauté était due à Serge Lelong, le père d'Eric. En 1981, il est parti

en Amérique pour y développer l'affaire familiale. Serge a loué plusieurs locaux pour en faire des pâtisseries à New York, y compris l'établissement principal muni d'un fournil, qui avait pignon sur rue au carrefour de la 36e avenue et de Broadway.

« J'ai vécu sept ans à New York », se souvient Eric. « Je faisais mes études à l'école et j'explorais la vie de ce mégapole. Car je suis venu de la campagne française, et New York m'avait ouvert les yeux sur le monde. On y voyait une telle concentration de différentes cultures, traditions et langues ! J'ai communiqué avec plaisir avec les ressortissants des pays les plus divers, je me suis mis à étudier l'histoire mondiale, la géographie et je me suis aussi intéressé à la Russie. D'autant plus que j'ai appris que ma grand-mère a été amie de l'adjudant personnel du tsar russe Nicolas II qui venait souvent à Paris. Mon arrière-grand-père avait placé de l'argent sur la dette russe : quelques obligations ont

LA DIVA



30 Trovadero 3 1
54 Gabriel Péri 5 13
121
1321 1309/13
1547, le trafic e
pe-tuho en 13

Phoetacle International



Blanche

30
54
02

MIRLITON



survécu dans notre famille jusqu'à ce jour. Progressivement, j'ai voulu aller faire des études en Russie. »

Un hasard a aidé Eric à réaliser son rêve. En 1988, la boulangerie avait accueilli une délégation de Mossovet (municipalité de Moscou), qui est venue à New York pour étudier l'expérience des PME. Les visiteurs, qui avaient bien aimé les brioches, ont proposé à Lelong-père de venir à Moscou pour ouvrir une boulangerie dans la rue Vieux Arbat, à l'instar de la chaîne McDonald's qui s'appropriait alors à lancer son premier restaurant sur la place Pouchkine.

« On nous a même proposé de nous servir du matériel d'un autre boulanger français qui, apparemment, avait échoué à Moscou. Au début, nous avons d'abord donné notre accord, mais des difficultés se sont ensuite dessinées : la réglementation soviétique n'était pas conçue pour de petits commerçants, et nous avons dû renoncer au projet. Quant à moi, je suis resté à Moscou. C'était la fin de l'année 1990. Je louais une chambre dans un immeuble de luxe dans la rue Alexei Tolstoï, chez un ancien membre du Comité central du PCUS, après avoir fait, par pur hasard, la connaissance de son petit-fils près de l'hôtel Ukraine. Nous sommes entrés en conversation, et après m'avoir demandé si j'ai aimé l'hôtel, il m'a tout à coup proposé de louer une chambre chez sa grand-mère. Je ne pouvais pas refuser, en me souvenant de la grande hospitalité russe !

A cette époque, je voulais entrer dans un établissement d'enseignement supérieur à Moscou, mais je n'avais aucun repère en la matière. Parmi tous les établissements, j'ai opté pour MGIMO. Ce qui comptait pour moi, c'était d'acquiescer une bonne formation et d'apprendre le russe. Je me souviens avec beaucoup de chaleur de ma première rencontre avec le vice-recteur Ivan Georguievitch Tiouline : à l'issue de l'entretien, j'ai eu envie de connaître le russe aussi bien que lui le français.

Nous avons discuté, il a compris que je me sentais attiré par des sujets internationaux, la diplomatie et le droit ; il m'a donc conseillé de rejoindre la Faculté du droit international. »

Lelong a signé un contrat avec MGIMO, et s'est inscrit en première année en novembre 1990. « C'était encore à l'époque de l'Union soviétique, les manuels étaient déjà périmés, mais les professeurs restaient les meilleurs : je me souviens très bien de Vitaly Kabatov, ancien combattant, héros de guerre, qui enseignait le droit romain. En même temps, je suivais les cours



C'était encore à l'époque de l'Union soviétique, les manuels étaient déjà périmés, mais les professeurs restaient les meilleurs : je me souviens très bien de Vitaly Kabatov, ancien combattant, héros de guerre, qui enseignait le droit romain.

intensifs de langue et, un an après, je m'exprimais librement en russe.

Même si je venais d'un pays capitaliste, je n'étais nullement perturbé que MGIMO était comme on disait alors, un établissement idéologique. Je prenais beaucoup de plaisir à me baigner dans l'ambiance intellectuelle qui y régnait. La carte d'étudiant de MGIMO avait beaucoup d'importance : étant étranger, je me sentais en sécurité à cette époque troublée, car je savais que l'on m'aurait toujours aidé ».

En 1996, Eric Lelong a soutenu son mémoire sur la Constitution de la Cinquième République, adoptée sous Charles de Gaulles, et il a décroché son diplôme de MGIMO. « Les connaissances

acquises à MGIMO m'ont donné l'habitude de comprendre les lois, j'ai appris à les lire. Mon aptitude à lire les lois russes m'a aidé dans mes activités commerciales. Cependant, mes connaissances portaient essentiellement sur le droit comparé : je comprenais comment s'articulent les systèmes juridiques des pays différents. »

De retour en France, Eric s'est penché sur sa propre affaire. Sa passion pour le golf, le jeu qu'il joue depuis son enfance, l'avait incité à monter une société pour moderniser des voiturettes de golf.

La société de Lelong vise à adapter la voiturette électrique à de nombreuses utilisations. « Nous achetons la plate-forme que nous modifions pour toute utilisation. C'est du tuning, mais à des fins pratiques. Nous avons une petite entreprise, mais elle ne connaît pas la crise ».

Cependant, la principale activité d'Eric reste tout de même la pâtisserie, car la famille détient la boulangerie depuis 111 ans. Il espère qu'il reviendra un beau jour en Russie, car ce n'est pas en vain qu'il y a fait ses études et qu'il y a accumulé son expérience opérationnelle.

Que lui a donné la formation dispensée à MGIMO ? « J'apprécie ces cinq années d'études et de vie dans le milieu très intellectuel de MGIMO », dit Eric. « Outre les connaissances, j'ai reçu un bagage spirituel. On ne trouve rien de pareil dans les universités américaines, et si la Russie est en retard par rapport aux États-Unis et à la France dans certains domaines, elle les devance à coup sûr dans ce domaine précis. »



VLADIMIR FÉDOROVSKI :

« LA NEIGE PARISIENNE M'AVAIT AIDÉ »

Vladimir Fédorovski (Relations internationales, 1972) est connu comme « l'écrivain français d'origine russe le plus édité ». Ce constat révèle déjà une certaine contradiction. La France veille tendrement sur son panthéon culturel, et le superlatif « le plus » ne peut s'y appliquer qu'à un Français de souche. Fédorovski s'est pourtant arraché ce droit à l'instar du tsar russe qui est entré à Paris, après un siège, sur le dos de l'armée napoléonienne.

Le siège que Fédorovski a préparé minutieusement a pris plus de temps. En sa qualité d'agent diplomatique soviétique, il a travaillé en France à deux reprises : dix ans en tout ! A la fin des années 1980, lorsque tout ce qui était soviétique faisait fureur en Occident, on le considérait à Paris comme un « porte-parole de la Perestroïka » ; en effet, il pouvait alors, fort de la carte blanche que l'on lui a donné dans les milieux proches du Politburo, téléphoner de son propre chef au maître de l'Élysée ou à ses ministres pour s'enquérir de leur santé, tout en les informant des dernières initiatives de la politique soviétique extérieure, qui se déversaient à cette époque comme d'une corne d'abondance.

Aujourd'hui, Fédorovski s'est construit en France la réputation de « porte-parole de la Russie ». Fort de ses vastes réseaux de relations et des positions élevées des palmarès de ventes de livres permettant de décrocher des prix littéraires, il est, peut-être, le seul Russe écouté par les élites politiques et culturelles en France. Et pourtant, il tient des propos que l'on n'entend pas dans les médias de masse européens ces derniers temps : il s'exprime de la manière pro-russe, par exemple, au sujet de la Crimée et de la Syrie.

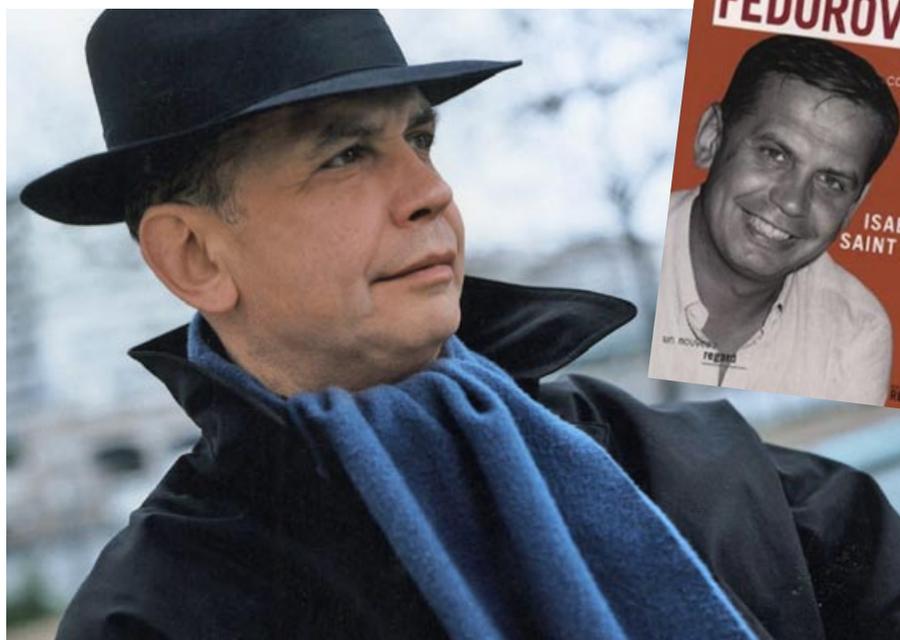
Mais Fédorovski est, avant tout, un écrivain : il a rêvé de le devenir déjà à MGIMO, son rêve ne s'étant réalisé qu'en France.

MJ : Comment l'avez-vous réussi ?

Je commencerai de loin. Après le putsch en août 1991, j'ai quitté le MAE. J'aurais pourtant pu y faire une bonne carrière, car c'est Kozyrev qui s'est vu offrir les fonctions de ministre ; je le connaissais bien, moi, car il a travaillé chez moi, dans mon département. J'ai donc pensé qu'il m'enverrait à un poste d'ambassadeur quelque part, mais il ne m'a pas pourtant pas reçu ; sans doute, a-t-il eu peur, puisqu'avant le putsch, j'ai été très impliqué avec Gorbatchev. Et, vous savez, je lui en suis tellement reconnaissant ! Si j'avais été envoyé comme ambassadeur quelque part en Malaisie, j'y serais parti à coup sûr, en me bloquant ainsi la voie à mon rêve de jeunesse : devenir un écrivain connu.

A la place, je suis venu en France. Comme on m'y connaissait déjà, je ne me suis pas retrouvé en marge de la vie, je me souviens que l'on m'a tout de suite proposé d'écrire un éditorial dans Le Figaro. C'est ainsi que ma nouvelle vie d'écrivain a commencé. Cependant ce n'était pas à partir de rien, car avant cela j'avais publié un roman policier *L'Histoire secrète d'un coup d'Etat*, écrit sur les traces du putsch. Ici, mes livres se vendaient pourtant assez médiocrement : d'un côté, la faute était au genre, car je balançais entre essai et roman ; de l'autre côté, ils étaient trop

Les Français qui me connaissaient n'ont même pas compris mon aventure ; ils me disaient : tu aurais pu devenir un millionnaire en Russie, et toi, tu débarques ici pour écrire des livres qui se vendent mal en plus.



russes, donc avec l'implicite largement incompris.

Pendant longtemps, je restais connu davantage dans les milieux politiques et journalistiques que dans le milieu littéraire, avec toutes les conséquences qui s'en suivent. En France, l'écrivain qui n'est pas en tête de liste vit chichement. Seuls les 20 premiers prospèrent. Beigbeder a fait beaucoup de bruit en son temps, mais il est loin derrière cette vingtaine maintenant. Les gens qui me connaissaient n'ont même pas compris mon aventure ; ils me disaient : avec tes relations, tu aurais pu trouver ta place dans la nouvelle Russie, devenir un millionnaire, et toi, tu débarques ici pour écrire des livres qui se vendent mal en plus.

MJ : Comment avez-vous réussi à percer ?

La neige parisienne m'avait aidé.

MJ : Je n'ai jamais été à Paris en hiver, y a-t-il beaucoup de neige ?

Beaucoup. Cette fois-ci, il a neigé fortement... Imaginez-vous : hiver de l'an 2000, je viens d'achever *Le roman de Saint-Petersbourg*. On tirait mes livres toujours en petit nombre d'exemplaires, le tirage de ce dernier livre n'était que de 5 000.

Alors, il neige, Paris est paralysé dans les bouchons. Mon humeur n'est pas très joyeuse. Je décide d'appeler Jacques Pradel, le journaliste que je connais depuis longtemps, et de lui parler du livre. Pradel ne décroche pas... Quand notre Perestroïka était en vogue, je pouvais appeler Mitterrand ou son conseiller Hubert Védrine, et ils décrochaient toujours... Maintenant, je suis écrivain, donc, personne.

Je compose le numéro pour la deuxième fois : pas de réponse. Les Français n'appellent pas la troisième fois, mais, comme j'en ai besoin, je compose de nouveau et, ô miracle, j'entends sa voix ! « Écoute, Jacques, lui dis-je. Je viens de sortir un bouquin, il y aura une présentation, viendras-tu ?

– Quand ?

– Demain.

– Non, je ne peux pas, tu vois, avec toute cette neige. Par ailleurs, demain j'allais accueillir un invité dans mon émission, mais il ne viendra pas à cause de la neige. Viens à sa place ! »

Jacques préparait une émission à l'antenne Europe, une de celles dont la bonne fortune des livres dépend en France. Bien naturellement, je suis venu. Nous avons pris du café, et j'ai parlé pendant trois

heures de mon livre et du reste, car je suis un bon conteur !

Notre émission est entrée dans les annales, car le jour même mon éditeur m'avait téléphoné pour dire « Notre tirage a augmenté à 30 000 ! » Il s'est avéré que la France tout entière a été paralysée à cause de la neige, les gens restaient coincés dans leurs voitures et écoutaient mon émission ! Au total, j'ai vendu un million d'exemplaires ! Je pouvais désormais m'adresser à n'importe quelle maison d'édition, sans craindre le refus. A l'heure actuelle, j'ai publié une quarantaine de livres. Je viens d'achever le 43e, *Manipulations*, qui paraîtra le 7 novembre aux éditions Flammarion et fera partie de ma collection *Le Roman Vrai*.

Je dois ma percée à...
la neige parisienne.
La France tout entière a été paralysée à cause de la neige, les gens restaient coincés dans leurs voitures et écoutaient l'émission à la radio où je parlais de mon nouveau livre ! Au total, j'ai vendu un million d'exemplaires !

MJ : De quoi parlez-vous dans vos livres ? Quel est votre sujet ?

J'ai deux sujets. Premièrement, j'aime raconter les « allées sombres » de la vie humaine, vous vous souvenez de Bounine avec *Les Allées sombres*. Deuxièmement, ce sont des courants secrets de l'histoire du XXe siècle. J'ai écrit des romans sur Raspoutine, des tsars, la Perestroïka, car j'aime conter le mythe russe. C'est maintenant d'une actualité particulière, parce que nous sommes entrés dans une période terrible, qui est bien pire que l'époque de la « guerre froide ». Si un écart existait alors entre la propagande et la politique réelle, on assiste actuellement à une tendance terrible, qui concerne davantage l'Occident que la Russie, lorsque les gens mentent tout en croyant en leurs mensonges.

MJ : On parle aujourd'hui de l'époque de la post-vérité.

Oui, c'est exact. Alors, en quoi est-ce terrible ? En France, tout le monde est possédé par la carrière, en cherchant à la réussir par tous les moyens. Par conséquent, de peur de se retrouver au chômage, les gens évitent à contredire leur supérieur ; comme on le dit en russe, ils sont prêts à lui lécher l'endroit que vous connaissez. C'est pareil dans la grande politique.

Les dernières années ont vu un immense écart entre les réalités russes et leurs représentations chez les élites françaises. Il est pourtant impossible de vivre dans un monde imaginaire. Dans ce contexte, je perçois comme défi personnel de faire connaître la vérité sur la Russie au grand public. Je me suis mis à militer pour le rétablissement des relations avec la Russie, voire à expliquer de manière très simpliste, même au niveau très élevé, pourquoi c'est indispensable. De par ma position, je suis pratiquement le seul Russe qui bénéficie d'accès à la presse de grande diffusion, et je peux leur dire ce que nul d'autre ne saura. Je respecte bien évidemment, certaines règles, mais il m'arrive de dire la vérité toute crue. Le public m'écoute. Une fois, Védrine m'a dit : « Tu sais, tu as réussi à changer quelque chose ici ». Je sais que j'ai contribué à transformer la façon dont la société percevait la Russie, à combattre cette diabolisation du pays qui est en recul, parce que les Français en ont eu marre, leur majorité étant favorable à la normalisation des relations avec la Russie.

MJ : Les professeurs de MGIMO auraient pu se réjouir d'une telle efficacité, car ils vous ont entraîné en tant que « combattant sur le front de la politique extérieur ».

Mais non ! J'évitais cela autant que je pouvais ! J'ai vécu dans ma coquille. Intellectuel, se tenant à l'écart. Ma performance personnelle : je n'ai jamais été présent aux réunions de Komsomol, jeunesse communiste, que j'esquivais toujours sous divers prétextes. Non, je n'ai pas été dissident, je m'ennuyais tout simplement car je rêvais de devenir écrivain.

MJ : Quid du spécialiste des relations internationales ? Vous êtes bien entré à MGIMO dans ce but, n'est-ce pas ?

La diplomatie m'a servi uniquement afin de voyager. Je ne voulais pas m'enfermer dans l'Union soviétique, je rêvais de partir à l'étranger, de gagner ma vie et de réussir une bonne carrière au MAE.

Mais je ne me proposais aucunement



de devenir un « combattant ». MGIMO offrait une formation tout à fait unique et un certain degré de liberté. J'aimais lire la presse française dans les salles à admission restreinte, pouvoir accéder aux œuvres de Freud, de Berdiaev, absents des bibliothèques moscovites, et discuter librement de ces lectures avec mes camarades d'études.

MGIMO maintenait un niveau intellectuel extrêmement élevé. On peut le constater sur l'exemple de mes anciens camarades d'études Sergueï Lavrov et Anatoli

Torkounov. Ils se démarquaient par leur niveau dès les premiers jours.

MJ : Vous écrivez vos livres en français. A qui devez-vous votre maîtrise de la langue ?

Je la dois à Gleb Semenov, professeur et être humain remarquable, qui savait transformer les connaissances en compréhension intime de la langue, en apportant aux cours des livres et des films, grands classiques français. Ma première langue a été l'arabe, mais mon professeur

de français me laissait venir à ses cours pour apprendre cette langue comme si elle était ma première.

Les cours d'arabe nous étaient dispensés par d'éminents spécialistes arabisants. Nous étudions le Coran, qui ne figure même pas au programme en France : je le sais, car j'y ai enseigné moi-même.

MJ : Pourquoi avez-vous donc voulu devenir un écrivain ?

J'adorais lire. Même si ma maison regorgeait des livres, je passais souvent par la fenêtre de la salle de lecture de la bibliothèque Pouchkine, rue Spartakovskaya, où j'habitais ; l'endroit m'impressionnait par ses rangées entières de vieux livres que je feuilletais, saisi de vénération.

MJ : Est-ce une passion héréditaire ? Vos parents étaient des intellectuels ?

Pas du tout. Ma mère a travaillé toute sa vie comme économiste au Gosplan. Héros de guerre, mon père a décédé tôt des suites de ses blessures. Il était d'origine ukrainienne ; lorsqu'il m'arrive ici à faire remonter les bretelles par rapport à l'Ukraine, je dis souvent à mes contradicteurs : « Vous avez devant vous un Ukrainien ethniquement pur, plus pur que n'importe quel membre du gouvernement ukrainien ».

Dans les années 1960, au cours de mon enfance et de mon adolescence, nous bénéficions d'une grande culture. Avec Volodya Chtchepetilnikov, mon ami d'enfance et un autre ancien de MGIMO, nous fréquentions les théâtres, Taganka étant mon favori. Les gens vivaient par la culture que leur a ouverte le « dégel » de Khrouchtchev. Il n'y a pas si longtemps, Mischa Rudy, pianiste éminent, faisait ici une émission à la radio ; lorsqu'on lui a dit qu'il n'y avait pas de culture sous Brejnev, il a répliqué : « Vous savez, sous Brejnev la culture était plus raffinée qu'elle ne l'est aujourd'hui en France ». Ceci malgré le fait que Brejnev lui a collé 15 ans de prison pour être resté en Occident dans les années 1970. Et moi, je suis entièrement d'accord avec lui.

MJ : Quand êtes-vous arrivé en France ?

Pas tout de suite. Je me suis marié lors de mes études, j'ai eu une fille, et ceci a bouleversé ma vie. Je suis devenu un bon étudiant. Fraîchement diplômé de MGIMO en 1972, je me suis retrouvé au MAE. On m'a tout de suite envoyé dans un pays périphérique – la Mauritanie, l'endroit le plus nul de tout le réseau étranger. Mais



Vladimir Fédorovski avec Édith Cresson, Premier ministre (1991-1992)



Moscou. Août 1991. Vladimir Fédorovski avec Jacques Chirac



j'étais heureux ! Dans cet endroit unique, le désert côtoie l'océan. C'est la contrée de Saint-Exupéry. Dans ce pays, je me suis retrouvé au royaume de la liberté.

MJ : A l'ambassade soviétique ?

Oui, et alors ? Nous n'étions que cinq à l'ambassade, et nous faisons partie de la communauté de deux cents blancs, personnel diplomatique vivant la vie coloniale. Nous habitons des villas, allions à la mer, dansions à l'occidentale aux soirées organisées par l'ambassadeur du Conseil européen Ladoux. On regardait des films français, les nouveaux, pas ceux de Gleb Semenov. Je me suis lié d'amitié avec le fils de Mitterrand, Jean-Christophe, correspondant de l'AFP. Mon copain le plus proche était un Espagnol, chargé d'affaires sous Franco, régime avec lequel l'Union soviétique n'avait aucune relation.

L'Ambassadeur, homme magnifique et original, fermait les yeux. Cet ancien vice-président du Conseil Suprême du Tadjikistan s'appelait Mirzo Rakhmatov. Puisqu'il avait travaillé avec Léonid

J'ai deux sujets. Premièrement, j'aime raconter les « allées sombres » de la vie humaine, vous vous souvenez de Bounine avec *Les Allées sombres*. Deuxièmement, ce sont des courants secrets de l'histoire du XXe siècle, j'aime conter le mythe russe.

Brejnev, il ne reconnaissait qu'un seul supérieur : « Lionya ».

Je me souviens que lors d'une réception, on m'a demandé de faire l'interprète pour lui pour la première fois. Il fait aux alentours de +50°C, tout le monde est en chemises

sans cravates, alors que Rakhmatov porte un veston blanc avec plusieurs rangées de décorations : une multitude de médailles dont les plus importantes sont l'Ordre de Lénine et quatre médailles de l'Ordre du Drapeau rouge de travail, toutes obtenues pour le coton ! Un Allemand l'aborde alors, en disant : « Votre Excellence, dites-moi, s'il-vous plaît, combien de kilos pèse toute cette boutique ? » Et Rakhmatov de répondre : « Cinq ! Un kilo pour l'année 1941, un autre pour l'année 1942, encore un kilo pour l'année 1943, aussi un kilo pour l'année 1944, et pour l'année 1945 deux kilos ! »

Ce transfert dans l'espace – de MGIMO, cet îlot soviétique de la liberté, bien qu'il soit artificiel, vers le monde de la liberté effective, imprégnée de l'esthétique occidentale, – m'avait bouleversé. De fait, ces quatre années que j'ai passées en Mauritanie ont posé les fondements de mon futur professionnel.

C'est aussi là que j'ai reçu la première visite du Destin. Il avait le visage d'Alexeï Chvedov, membre du collège du MAE et directeur du Premier département

d'Afrique. J'interprétais pour lui à partir de l'arabe, dans un style assez particulier : je gueulais. Et plus je gueulais, plus il m'écoutait attentivement. Après le travail, il m'a demandé : « N'as-tu pas encore marre de la Mauritanie ? Tu sais, je voudrais te recommander comme interprète de l'arabe à Léonid Brejnev : il entend mal, et toi, tu gueules fort ».

C'est ainsi que je me suis retrouvé au sommet comme interprète. Pas tout de suite, il est vrai, car j'ai débuté en interprétant pour Andreï Gromyko. Par la suite, on m'a laissé interpréter lors des négociations au Kremlin où ma première mission consistait à assurer la rencontre de Brejnev avec le chef d'État algérien Houari Boumédiène.

MJ : Vous n'aviez pas la trouille ?

Pas du tout, ça marche autrement pour moi : plus la responsabilité et la tension sont élevées, plus je suis calme et mieux je travaille. On m'appréciait beaucoup pour cette qualité. Par ailleurs, au cours de l'interprétation, passer librement de l'arabe en français. On en avait parfois besoin. Par exemple, j'interprétais lors la rencontre entre Brejnev et Boumédiène en arabe ; cependant, lorsque l'on abordait les questions liées à la vente des armements soviétiques en Algérie, les négociations se déroulaient en français.

MJ : Quelle image gardez-vous de Brejnev ?

C'était un homme très sympathique dans les échanges personnels, qui vous parlait facilement, demandait toujours de vos nouvelles et prenait soin de vous. Je me souviens qu'à la sortie des négociations avec Kadhafi, qui se sont achevées vers trois heures de nuit, Brejnev m'avait dit : « Demain matin, vers 10 h, vous rendrez les minutes de la réunion à mon secrétariat ». Et il a ajouté : « Mais surtout reposez-vous bien ». A cette époque, il était déjà diminué...

J'ai travaillé trois ans au département de Chvedov. Cet homme unique en son genre a créé toute une école d'études africaines et a éduqué plus d'un ambassadeur. Il m'a appris énormément : écrire, établir des priorités, travailler avec des gens. J'ai développé mon propre style de rédaction de documents, en apprenant à écrire clairement et simplement.

Chvedov aimait promouvoir des jeunes, ce qui a joué un rôle déterminant dans ma vie. J'ai toujours cherché à venir en France. Une fois, Brejnev m'avait demandé où je voudrais partir en mission, je lui ai

alors parlé de mon rêve. Je l'ai dit et rien de plus, mais Chvedov, qui se tenait à côté, l'avait entendu et mémorisé. Par la suite, lorsqu'un poste d'attaché culturel à Paris s'est libéré en 1978, et que l'ambassade avait besoin de quelqu'un sachant interpréter, il a sans doute appuyé ma candidature.

On assiste actuellement à une tendance terrible en Occident : les gens mentent tout en croyant en leurs mensonges. Les dernières années ont vu un immense écart entre les réalités russes et leurs représentations chez les élites françaises. Il est pourtant impossible de vivre dans un monde imaginaire. Je perçois donc comme défi personnel de faire connaître la vérité sur la Russie au grand public.

MJ : Comment vous êtes-vous adapté à Paris après la Mauritanie ?

C'était de la folie ! Déchaîné, j'ai développé une activité incroyable en matière de diplomatie culturelle : je fréquentais les théâtres, les expositions, les salons tous les jours ; quelque temps après, j'ai acquis une grande influence. Je me suis lié avec tous les imprésarios parisiens et si, par exemple, la fille de Brejnev venait à Paris et il fallait mettre en place un programme culturel pour elle, mon organisation était de première classe. Il n'y avait pas une star, pas un leader politique qui aurait refusé mon invitation à la réception à l'ambassade pour fêter l'anniversaire de la Révolution d'Octobre. Mon carnet d'adresses débordait des noms : Chagall, Dali, Picasso, Madame Kandinsky...

MJ : Vous êtes donc un «génie de contact». Mais comment avez-vous

réussi à faire la connaissance, par exemple, de Dali ?

Pour commencer, on m'a présenté à quelqu'un qui tenait une galerie d'art où ses œuvres étaient exposées. Cette personne m'avait introduit à Gala, épouse russe de Dali, qui m'a invité à l'hôtel Le Meurice, où j'ai rencontré Salvador lui-même. Par la suite, on s'est rencontré à de nombreuses occasions.

MJ : Qui étaient vos interlocuteurs les plus intéressants ?

Je dirais Dali et Aragon. Graham Greene aussi. Une fois, j'ai appris que celui-ci habite dans le midi, à Antibes, et j'ai voulu faire sa connaissance. Personne ne m'avait mandaté, j'ai été simplement poussé par la curiosité. Je lui ai téléphoné, et il m'avait invité chez lui. Ayant vidé une bouteille de whisky, nous sommes devenus de bons copains.

MJ : Vous avez donc appelé et vous êtes venus comme ça, sans introduction ?

A cette époque, il n'y avait personne en France qui aurait refusé de voir l'attaché culturel soviétique. Quand le Bolchoï venait en tournée à Paris, les Français perdaient la tête, et j'étais le seul à pouvoir arranger la rencontre avec les danseuses soviétiques. Je débordais tellement d'énergie dans mes activités que... Je vais vous raconter une histoire drôle.

De nombreuses années plus tard, lorsque ma réputation d'écrivain était déjà bien établie, je signalais mon nouveau livre lors d'un salon littéraire. Un homme m'avait alors approché. Comme il a acheté dix exemplaires, je l'ai remercié chaleureusement, en demandant : « C'est pour qui que vous en achetez autant ? Pour votre femme et ses copines, peut-être ? (Les dames aiment bien mes livres.)

– Non, répond-il. Je m'appelle Dural, je suis colonel de contre-espionnage à la retraite. Il y a très longtemps, quand vous étiez tout juste arrivé ici, je vous ai surveillé.

– Intéressant, lui réponds-je. Et alors ?

– Ma femme se souvient jusqu'à présent que je m'absentais des nuits entières à cause de vous. Mais ça, on laisse tomber ! Vous avez ruiné l'État français !

– De quelle façon ?!

– Tous les jours, vous fréquentiez des restaurants luxueux, tantôt avec Dali, tantôt avec Chagall, et ces visites nous ont coûtées de l'argent fou, car j'y étais, moi aussi, je mangeais et buvais, tout en vous surveillant. Nous payions très cher pour qu'on nous laisse dissimuler un petit micro sous votre table. Or, vous étiez infatigable, vous ne partiez que très tard le soir. Bref, je







n'en pouvais plus, et je suis allé voir mon supérieur.

– Et que lui avez-vous dit ?

– J'ai dit : « Il faut en finir, ce n'est pas un professionnel.

– Mais que fait-il ? demanda mon supérieur.

– Il s'amuse avec l'élite française, avec les danseuses du Bolchoï.

– Comment ? redemanda le supérieur, la voix trahissant l'envie. Avec ses *hirondelles* ? »

– Nous avons encore corrompu le secrétaire de Dali, ajoute Dural, pour apprendre de quoi vous parliez avec lui. Au total, nous vous avons pisté trois mois durant jusqu'à ce que nous comprenions que vous vous amusiez tout simplement ».

M GIMO offrait une formation tout à fait unique et maintenait un niveau intellectuel extrêmement élevé. On peut le constater sur l'exemple de mes anciens camarades d'études Sergueï Lavrov et Anatoli Torkounov. Ils se démarquaient par leur niveau dès les premiers jours.

MJ : L'ambassadeur, lui aussi, y fermait les yeux ?

Honnête, Stepan Tchervonenko était plutôt un homme bon. Je vais vous raconter une histoire. Un des fonctionnaires de l'ambassade a écrit une lettre de dénonciation concernant le poète Boulat Okoudjava : celui-ci aurait été en train de créer un réseau antisoviétique en France. Vous pouvez vous imaginer que signifie un télégramme pareil, signé par un ambassadeur, membre éminent du Parti communiste ? Boulat se serait retrouvé en prison.

En règle générale, l'Ambassadeur lisait tous les télégrammes avant de les signer, mais, vers la fin de son mandat, il s'est mis à signer certains télégrammes d'importance secondaire sans les lire. On lui a donc glissé ce texte. Je n'ai appris l'existence du télégramme que lorsqu'il

était déjà parti. J'ai donc approché le ministre-conseiller Nikolai Afanassievsky pour lui faire part de la situation.

« Je t'arrangerai un rendez-vous avec l'Ambassadeur, a-t-il dit, quant à moi, j'en reparlerai avec le résident ».

Je me mis à persuader Tchervonenko qu'il s'agissait de calomnies. « Boulat est le poète favori de la petite-fille de Brejnev, ai-je dit. Il ne pouvait pas faire ce que l'on lui incrimine. Par ailleurs, il a écrit une chanson culte *Il nous faut une victoire*. » Tchervonenko : « Ah, oui ? Apporte-moi ça à écouter ».

Je lui ai apporté un vinyl, avec d'autres chansons il est vrai : *Petit orchestre de l'espoir*. L'Ambassadeur l'a bien aimé. Il a convoqué le résident : « Avez-vous des informations qu'Okoudjava met en place un réseau antisoviétique ? » Celui-ci lui répond : « Non ». Et l'Ambassadeur a révoqué le télégramme. Pas à cause de la chanson, bien sûr, la raison clé était « le poète favori de la petite-fille de Brejnev ». Il se peut que ma rupture ait eu comme point de départ cet épisode...

MJ : Rupture avec le pouvoir soviétique ?

Non, avec le système. Je n'ai jamais été dissident. Des vrais dissidents, il n'y en avait qu'un millier dans tout le pays, dont la moitié travaillaient pour le KGB. Quant à tous les autres, ils comprenaient que le système se dégradait.

Le destin m'a poussé dans la direction d'où la Perestroïka est venue par la suite. Après mon retour de Paris en 1982, on m'a nommé aux fonctions d'adjoint près du vice-ministre Vladimir Petrovsky qui était lié avec le futur « architecte de la Perestroïka » Alexandre Iakovlev, déjà impliqué dans le « schéma gorbatchevien ». Au départ, ils voulaient me mettre à travailler sur les États-Unis, mais Iouli Vorontsov, nommé Ambassadeur en France, m'a proposé de revenir à Paris. J'ai accepté la proposition avec joie. Lorsque Petrovsky et Iakovlev ont appris cette nouvelle, ils ont décidé de saisir l'occasion. J'ai été nommé aux fonctions de l'attaché audiovisuel, chargé officiellement de « vendre la Perestroïka ».

J'avais des opportunités énormes : d'un côté, j'étais protégé par Iakovlev qui avait rejoint le Bureau politique du PCUS en 1985, de l'autre par Petrovsky qui supervisait les activités en France. Quant à Vorontsov, il me soutenait, lui aussi. Il est vrai qu'il a ensuite été remplacé par Yakov Ryabov, ancien secrétaire

du Comité central du PCUS, personnage excellent et intelligent. En tant qu'homme de terrain qui s'occupait au Comité central du complexe militaro-industriel, il aimait me dire de temps en temps : « Volodya, tu travailles pour des gens qui ruineront l'Union soviétique. Ils ne comprennent rien en économie ! »

Absorbé par mes activités de « porte-parole de la Perestroïka », je n'y faisais pourtant pas attention. Je faisais transiter les

« Boulat, tu connais bien Sakharov. Il me faut absolument qu'il vienne à Paris. Surtout, dis-lui qu'on peut me faire confiance ».

On ramène ensuite Sakharov de l'exil, et il vient à Paris. A l'aéroport, il est attendu par quelques deux cents personnes : les activistes et la presse antisoviétique. On me laisse monter dans l'avion, où je dis à Sakharov : « Boulat vous a-t-il parlé de moi ? Il est très important pour moi que vous alliez tout de suite à l'ambassade ».

MJ : Mais on a assisté par la suite à ce dont Ryabov mettait en garde.

Oui, c'est vrai, Ryabov avait raison. Lorsqu'il apprit que l'on s'apprêtait à laisser les ouvriers soviétiques élire les chefs d'entreprises, il dit : « C'est la fin ». Il fut un homme extraordinaire !.. Je me souviens qu'il venait chez Mitterrand en chemise, avec un tricot rayé de marin en dessous qui se laissait apercevoir, et Mitterrand, lors de son entretien avec l'Ambassadeur soviétique, était contraint de contempler sa main ornée par un tatouage imposant avec le soleil levant et le prénom « Yacha »...

MJ : Quand avez-vous arrêté de « vendre la Perestroïka » ?

Je suis rentré à Moscou en 1990. Il est bientôt devenu clair que les choses allaient en s'empirant, et qu'il fallait tout faire pour éviter un putsch. J'ai quitté le MAE pour rejoindre un groupe de gens qui ont créé le parti « Mouvement pour les réformes démocratiques ». De cette manière, on a tenté de rassembler une partie honnête de l'intelligentsia eltsinienne et du cercle radical des « gorbatcheviens », presque toute la gamme démocratique y était présente. Je suis devenu un représentant officiel de ce mouvement.

Lorsque le putsch antidémocratique s'est produit à Moscou, j'ai passé tous les trois jours avec Eltsine au Parlement assiégé, en donnant des interviews télévisés aux journalistes des chaînes de télévision occidentales. A un moment donné, j'ai appris que Mitterrand a exprimé son soutien aux putschistes. Je le connaissais personnellement, depuis l'époque qu'il était encore président du Parti socialiste rendant visite à son fils en Mauritanie. Alors, je lui ai dit via la caméra d'un journaliste français : « Vous savez, Monsieur le Président, vous vous êtes tellement employé à nous apprendre la liberté. Nous avons maintenant des chars en face de nous, c'est ici que se joue le destin de la liberté. Et que faites-vous, vous nous trahissez maintenant ? Pas vous, et pas maintenant ! » Toute la France en est restée stupéfaite. Lorsque je suis arrivé à Paris en novembre 1991, Mitterrand m'a invité au petit-déjeuner. « Tu sais, m'a-t-il remarqué, tu l'as bien dit à ce moment-là, bravo ».

MJ : Cinquante années se sont écoulées depuis votre admission à MGIMO ; êtes-vous contents de votre parcours ?

Bien sûr. Je voulais devenir un écrivain connu, et je le suis devenu. ☑



messages de Gorbatchev à Mitterrand : je venais à l'Élysée chaque fois que je recevais un télégramme avec des propositions nouvelles. En même temps, je donnais des interviews à droite et à gauche, j'hantais les écrans de télévision et j'étais populaire chez les médias de masse. Facteur essentiel : je ne recevais aucun ordre, c'était la liberté et la créativité totales.

MJ : Pouvez-vous donner un exemple d'une telle créativité ?

L'époque exigeait de nouvelles approches, des prises de risque. Une fois, dans une conversation avec Iakovlev, j'ai mentionné : « Vous savez, j'ai une idée. Il faut que Sakharov vienne à Paris.

L'idée lui a plu :

– Allons-y, mais comment le faire ?

– Je vais me mettre d'accord avec Mitterrand, il l'invitera ».

MJ : Mais le dissident Sakharov se trouvait à Gorky. Comment a-t-il pu quitter le lieu de sa déportation pour se rendre à Paris ? Tout en jouant le jeu du Bureau politique ?

C'est une leçon de la diplomatie à la Fédorovski. J'appelle Boulat Okudjava :

Il me répond : « Oui, on m'a parlé de vous, j'irai donc ». A la sortie de l'aérogare, on se jette sur lui, peu s'en faut qu'on lui baise les mains, on l'appelle quelque part, mais il tient bon : « Non, merci, je vais à l'ambassade » et monte dans ma voiture.

La salle de conférences de l'ambassade, prévue pour cinq cents personnes, était pleine à craquer, avec une foule dans les passages et tous les médias de masse mondiaux présents. Un journaliste de l'hebdomadaire Le Nouvel Observateur pose la première question à Sakharov :

« Savez-vous ce que vous risquez en compagnie de cet homme ?

« Cet homme », c'est moi.

Sakharov répond :

– Oui, je sais. Mais nous risquons tous, lui aussi, il prend un risque, c'est un processus risqué en général.

La deuxième question me vise, moi :

– Vous rendez-vous compte que vous vendez du vent ?

La salle s'est tue.

– Oui, réponds-je, sauf que c'est le vent de liberté ».

Le lendemain, les journaux publient une photo de Sakharov avec le titre : « Vent de liberté ».



YURY VIROBYAN

(Relations économiques internationales, 1976)

Président

Gazprom Marketing & Trading France

Paris

Yury Virobyan (Relations économiques internationales, 1976) est notre homme à vendre le gaz en France. La société Gazprom Marketing & Trading France dont il est président vend au quotidien le gaz à une quarantaine de clients sur le marché français (hors ménages) : aux mairies, écoles, hôtels, restaurants et grandes usines. Gazprom siège aux Champs-Élysées où elle occupe un étage d'un immeuble luxueux dont le balcon offre une vue magnifique sur l'Arc de Triomphe.

MJ : Comment vous a-t-on laissé partir directement dans un pays capitaliste ? Ne fallait-il pas tester d'abord un jeune quelque part en Bulgarie ?

Pour cette opportunité, je suis reconnaissant à une personne magnifique : Yury Baranovsky, directeur général du Groupement pour le commerce extérieur Soyuzgazexport, qui m'avait initié au métier.

Lorsque je suis venu le voir avant la mission, il m'a beaucoup surpris. Notre conversation s'est déroulée il y a très longtemps, en 1984. « Tu sais, a dit Baranovsky, tu iras dans le pays tellement cool, tu pourras voir ce que c'est que la culture européenne ! Puisque tu es encore si jeune, ne t'impose pas de contraintes, vis pleinement ta vie, fréquente les musées, les restaurants, les cinémas et les magasins. Ne lésine pas, parce que les trois ou quatre années que tu y passeras, tu vas les raconter ensuite à tes petits-enfants ! » De façon générale, j'ai eu de la chance, car j'avais beaucoup de bons mentors. Durant toute ma vie, je recevais d'eux les connaissances, la chaleur humaine et la sagesse ; ces dernières années, j'éprouve de plus en plus le besoin de transmettre mes propres expériences et connaissances aux jeunes et de les partager avec eux. J'espère que dans notre société nous avons réussi à créer l'ambiance favorable au développement personnel des collaborateurs. Certains partent inévitablement, certains ouvrent même leurs propres entreprises, mais lorsque nous nous rencontrons ils me remercient toujours de leur apprentissage. J'ai animé plusieurs ateliers *master class* aux établissements d'enseignement supérieur en France et à Moscou ; je rêve de rendre à MGIMO ce qu'il m'a donné. Par exemple, je pourrais partager mon expérience par rapport au marché de gaz en Europe et à l'implantation de nouveaux entrants sur ce marché.

MJ : Je suis certain que les responsables de plusieurs facultés de MGIMO seront tentés par votre offre. Comment êtes-vous arrivé à choisir, à votre époque, les études à MGIMO ?

Je pense que la raison est familiale. Diplômé de l'Académie du commerce extérieur, mon père travaillait durant toute sa vie au Ministère du commerce extérieur ; pour le compte de ce dernier, il a été représentant commercial en Uruguay, en Algérie et au Maroc. Notre famille a vécu dans ces pays.

En 1978, je me suis vu proposer un travail chez Soyuzgazexport, le groupement nouvellement créé pour le secteur du gaz alors en pleine expansion, qui recherchait de jeunes cadres. C'est ainsi que ma vie s'est trouvée liée au gaz naturel depuis 40 ans.

A Moscou, j'ai étudié à cette formidable école N° 18, qui se trouvait à proximité du Théâtre de l'Armée soviétique et avait une section internationale française. A l'époque, mes deux camarades de classe ont aussi réussi le concours d'admission à MGIMO ; par ailleurs, Sergueï Iastrjembski, notre diplômé éminent, qui remplissait ensuite les fonctions de porte-parole du président Boris Eltsine, a terminé notre école un an plus tard que moi. Les anciens élèves admis à MGIMO suscitaient une

vénération particulière à l'école, leurs portraits étaient affichés sur le tableau d'honneur.

J'ai été admis à la Faculté des relations économiques internationales en 1970, où on m'a imposé l'arabe comme langue principale, alors que je voulais l'anglais. Je suis allé me plaindre au doyen qui m'a répondu : « La Patrie a besoin des spécialistes arabisants ! » Il s'est avéré que le ministère de la Défense manquait de traducteurs militaires, et tous les garçons issus des écoles avec les sections internationales françaises et plusieurs personnes provenant des sections internationales anglaises se sont retrouvés dans le groupe d'arabisants. Composé de 19 garçons, notre groupe était performant et étudiait bien. Si quelqu'un recevait une note « excellent » et quelqu'un d'autre n'avait que « bien », ce dernier demandait : « Mettez-moi plutôt 'insuffisant', s'il-vous plaît, car je voudrais passer au rattrapage pour décrocher 'excellent' ».

En septembre, au début de notre première année, on nous a tout de suite imposé une réunion de Komsomol, jeunesse communiste, que j'ai manquée pour cause de maladie. La question principale de l'ordre du jour a porté sur l'élection du secrétaire de Komsomol pour notre groupe d'études. Mais comment procéder ? On s'était à peine rencontrés, les nouveaux admis ne se connaissaient pas les uns les autres. On a décidé alors de se fier aux jours d'anniversaire, c'est-à-dire, choisir celui qui est le plus âgé. Il s'est avéré que c'était moi : le 11 septembre. Tout le monde s'est réjoui : Virobyan est absent, il ne pourra pas se dédire !

Mes fonctions m'ont permis d'acquérir rapidement les qualités de leader. A la réunion annuelle de la faculté, on m'a demandé d'intervenir pour expliquer



comment nous avons réussi à obtenir des résultats aussi excellents. Sans trop réfléchir, j'ai répondu : « Tout d'abord, nous n'avons aucune fille, nous ne perdons donc pas notre temps pour leur faire la cour, et tout le monde se concentre sur les études ». La salle a éclaté de rire. « Ensuite, poursuivais-je, nous avons une composition très homogène, les garçons sont du même âge, il n'y a ni anciens ouvriers, ni démobilisés, c'est-à-dire aucun communiste, que des membres du Komsomol ». Là, la salle s'est tue. Fallait-il comprendre que le groupe est le meilleur, car il ne comporte aucun membre du parti dans ses rangs ?
A l'issue de la réunion, j'ai été convoqué chez le doyen : « On ne sait pas ce qu'on doit faire avec vous, Virobyan ! En

principe, il aurait fallu vous renvoyer pour les interventions aussi politiquement immatures. On fait pourtant une concession pour votre jeunesse, mais c'est un premier avertissement ». Notre doyen n'était pas un homme méchant, et il m'a pris en pitié.
Quant aux études, nous avons bien étudié non parce que nous nous préparions au futur métier, mais parce que chacun voulait briller plus que les autres ; nous nous étions engagés en compétition, où arriver en première position était une affaire de principe. Ce n'est qu'avec l'âge que j'ai pu évaluer à juste titre le processus d'acquisition du savoir ; maintenant, j'étudie en permanence : j'ai décroché récemment un MBA à l'université corporative de Gazprom, après avoir suivi

plusieurs cursus à INSEAD.
Et pourtant, on étudiait à MGIMO essentiellement pour se faire plaisir, pour le « fun ». Je me souviens que j'ai complètement délaissé l'apprentissage du français ; j'ai débarqué à MGIMO avec un tel niveau de langue que je le maîtrisais mieux que notre professeur. Pour lui rendre justice, il faut dire qu'elle l'enseignait depuis peu de temps, alors que j'avais appris cette langue à partir de l'âge de cinq ans. Une telle attitude m'avait pourtant joué un mauvais tour. Maintenant, j'ai honte de le dire, mais, à la place des cours de français, je fréquentais un kiosque à bière qui se trouvait à proximité de notre lieu d'études. C'était donc de la bière avec des craquelins ; en hiver, on nous la réchauffait dans une bouilloire en métal. Alors, l'enseignante

de français me cueillaient là-bas. Erreur de jeunesse, je m'en repens...

MJ : Comment votre apprentissage d'arabe avançait-il ?

Nous avons bénéficié des cours de Boris Khanine, excellent professeur d'arabe. Du matin au soir, nous nous empreignions de l'arabe, les exigences de notre professeur ayant été très strictes. Une telle pédagogie a produit des résultats : nombreux sont ceux qui ont décroché « excellent » à l'examen d'État passé sous son œil vigilant. A l'issue de notre quatrième année, nous étions abordés par les représentants du ministère de la Défense, qui nous ont proposé l'alternative suivante : soit un an de service militaire volontaire à l'étranger, soit deux ans après la fin des études à MGIMO.

On nous a envoyés dans divers coins et recoins du monde arabe ; je suis parti dans un pays qui n'existe plus, dans la République démocratique populaire du Yémen qui guerroyait alors avec la République arabe du Yémen et l'Arabie Saoudite.

Nous y sommes arrivés un an après le départ des Anglais. On nous a installés dans leur résidence pour officiers, qui offrait de bonnes conditions de vie : des chambres commodes et une immense salle de billard.

La population nous a accueillis de manière bienveillante, les habitants locaux pensaient que l'URSS est venue pour les aider à construire le socialisme.

Notre service comportait certainement des risques. Deux colonels pour qui je servais d'interprète se souciaient bien de ma sécurité et me plaçaient régulièrement à l'arrière de jeep, de sorte à ce que j'avais des chances à survivre en cas d'explosion. Nous avons fait une dure école là-bas et nous sommes rentrés à MGIMO bien plus matures.

MJ : Comment vous êtes-vous retrouvés dans la filière du gaz ?

Pas tout de suite. J'ai écrit pour commencer un bon mémoire de diplôme sur la situation économique extérieure de l'Algérie. Ce travail avait attiré l'attention de l'Institut de l'Afrique où on m'avait invité pour préparer ma thèse. Cette perspective m'a paru assez morne, mais mon père m'avait conseillé : « Tu es encore jeune, tu as encore du temps pour la recherche, le titre universitaire pourrait toujours te servir ».

Après avoir réussi tous les examens d'État faisant partie des études doctorales, j'ai

commencé la rédaction de ma thèse, mais je mourais d'ennui, même si je jouissais d'une grande liberté, avec seulement deux jours de présence obligatoire par semaine. J'ai toujours pensé qu'un homme doit aller régulièrement au bureau, que cette régularité permet de maintenir une certaine discipline.

En outre, je n'aimais pas trop l'ambiance académique ; je me proposais donc de rejoindre le MAE, une fois ma thèse soutenue. Par conséquent, lorsque Anatoli Gromyko, le directeur de l'institut, a laissé échapper dans une conversation que « nous voudrions vous garder chez nous après la

**Nous expliquons
aux Français :
« Êtes-vous
concernés par la sécurité
énergétique de l'Europe
du point de vue de
l'alimentation en gaz ?
C'est bien dans ce but que
nous sommes en train de
construire Nord Stream II :
pour réduire le nombre de
pays de transit et
optimiser les coûts de
transport ».**

soutenance », je suis parti, sans même avoir terminé mes études doctorales, ce que je regrette actuellement. Les connaissances supplémentaires et le titre universitaire m'auraient aidé dans la vie.

M'étant retrouvé dans l'incertitude, je me suis mis à envoyer mon CV aux principaux organismes de commerce extérieur, et j'ai finalement reçu une réponse de Soyuznefteexport. Je me suis vu proposer un travail dans un groupement nouvellement créé pour le secteur du gaz alors en pleine expansion, qui recherchait de jeunes cadres. En 1978, ce groupement s'appelait Soyuzgazexport. C'est ainsi que ma vie s'est trouvée liée au gaz naturel depuis 40 ans.

MJ : En quoi votre première mission à Paris était-elle mémorable ?

On m'a rattaché au bureau de représentation commerciale, où je travaillais sous la direction de Constantin

Bakhtov que je considère aussi comme un de mes mentors. C'était un personnage légendaire ! Il avait à son actif d'avoir évacué de la France le personnel du bureau de représentation commerciale de l'URSS pendant la guerre. Très strict et exigeant dans la vie professionnelle, cet homme était cependant toujours prêt à venir en aide à tout collaborateur qui en avait besoin, qualité très importante. Car tout pouvait arriver à l'étranger, certains faisaient de faux pas. Mais le directeur de la représentation commerciale faisait bloc avec ceux qui lui inspiraient la confiance, il allait voir l'ambassadeur et se portait caution pour eux.

Mes relations avec Bakhtov n'ont pas été des plus faciles. Une fois, par exemple, il m'a convoqué pour dire : « La société avec laquelle vous travaillez a publié dans un journal un article rédigé sur un ton qui n'est pas politiquement acceptable pour nous. Il est inadmissible qu'une société partenaire nous présente d'une telle manière. Je vous charge d'une mission : allez les voir et exigez qu'ils publient un démenti ».

Or, la société m'a dit clairement qu'il n'y aura aucun démenti. Car la publication ne reflète pas leur position et qu'ils ne disaient rien de mauvais de l'URSS. L'endroit de l'article qui n'a pas plu n'a pas été une citation, mais une reformulation journalistique.

J'ai rebroussé chemin et j'ai fait mon rapport à Bakhtov. « Alors, dit-il, vous n'avez pas mené à bien la mission que je vous ai confiée. Vous pouvez disposer, je vais réfléchir que faire maintenant ». Une semaine s'est écoulée sans que rien ne se passe. Le jour de la réunion générale au Bureau de représentation commerciale était arrivé, après que tout le monde ait fini de rapporter les progrès réalisés, Bakhtov dit : « Je voudrais demander au camarade Virobyan de nous dire comment il a exécuté la mission que je lui ai confiée ». Tout le monde a senti venir l'orage. J'ai rapidement décrit la situation, et j'ai résumé en conclusion : « Sur le plan juridique, nous n'avons pas le droit d'exiger un tel démenti de notre partenaire, celui-ci ne peut pas être responsable d'un journaliste antisoviétique, que nous ne pouvons pas influencer non plus. Nous avons d'excellentes relations avec cette société, nous lui fournissons le gaz depuis 15 ans ».

Le silence de plomb a été rompu par Bakhtov : « Très bien, asseyez-vous ». Après cet épisode, la situation s'est inversée. Nos relations se sont améliorées. Le Directeur



de la représentation gérait toujours les affaires d'une main ferme, mais s'il rencontrait une position argumentée et justifiée, il l'acceptait et la respectait. Comme dernière touche au portrait de mon supérieur, je suis obligé de vous raconter une anecdote, cette fois-ci plutôt hilarante. Elle fait suite à la « prohibition » de Gorbatchev. La coopérative de la Représentation commerciale avait accumulé d'importants stocks de bons vins français que l'on y vendait à des prix tout à fait acceptables – deux fois moins cher qu'en ville ! – puisque nous achetions les vins en grandes quantités et bénéficions d'une forte remise diplomatique. Les vins étaient entreposés au magasin de la Représentation commerciale où je travaillais bénévolement, de même que d'autres collaborateurs : j'y étais le responsable d'achats de fourrures et de produits de beauté. A ce poste bénévole, je me servais de ce que j'avais appris au cours de la « Connaissance des marchandises » à MGIMO. Nous y avons étudié différents produits, y compris les fourrures, et devions deviner la nature de l'animal, le prix de sa fourrure et le marché correspondant. C'est alors que Bakhtov me convoque avec le directeur du magasin : « Trouvez un troisième et créez une commission chargée de la liquidation des boissons alcoolisées : tout est à casser, le contenu à vidanger et un procès-verbal visé par trois signatures à dresser ».

Bakhtov nous dévisage, alors que nous l'observons, saisis par l'étonnement. Et il ajoute : « Je ne vous ai pas convoqué par hasard, je l'ai fait parce que j'ai confiance en vous ». A ce moment-là, nous avons tout compris. Ayant signé le procès-verbal stipulant que nous avions cassé toutes les bouteilles, nous les avons distribués par la suite, gratuitement, parmi les collaborateurs, en leur demandant de bien tenir leur langue. Le Directeur de la représentation commerciale s'est montré content de la manière dont nous avons exécuté cette mission.

MJ : La « Prohibition », c'est déjà de la Perestroïka.

Oui, et je suis rentré à Moscou en 1988, en pleine Perestroïka. Moi et mes amis, nous avions adopté une attitude positive à son égard, même si la vie allait en s'empirant. Lorsque je revenais de France, je voyais bien la différence au niveau du remplissage des étalages dans les commerces à Paris et chez nous.

Lorsque le putsch a éclaté en 1991, je me suis retrouvé parmi les gens qui sont

venus défendre la « Maison blanche ». Mon histoire est la suivante : mon adjoint et moi (je faisais alors partie de la direction d'un département au Soyuzgazexport), nous avons appris par « téléphone arabe » que les gens s'y rassemblaient, et nous avons décidé d'y aller. Avant de partir, nous avons passé la tête chez le directeur, parce que c'était un jour travaillé et il fallait demander l'autorisation de s'absenter. « Nous allons défendre le parlement russe ! Et lui, de nous demander :

– Permettez, mais qui vous a confié cette mission ?

Nous répondions :

– Il faut sauver la démocratie !

Lui :

– Je ne veux rien en savoir, si vous quittez votre lieu de travail, nous noterons votre absence et vous serez sanctionnés ».

I l n'y a pas de situations sans issue, telle est la leçon principale de ma vie. Et encore : il faut faire confiance aux gens de la même façon que mes collègues croient en moi. Car nous avons tous la même alma mater : MGIMO !

N'importe, nous sommes partis, et tous les trois, car ma femme nous a suivis, nous y avons passé la nuit debout. On nous apportait à manger, et nous ne comprenions pas tout à fait ce qui se passait. De temps en temps, on annonçait l'arrivée imminente des chars et quelques tués, bref, la situation était tendue. Lorsque le parti démocratique a remporté la victoire, ses dirigeants sont sortis au balcon pour remercier tous les présents et leur demander de dénoncer les supérieurs qui ont essayé de prévenir l'accomplissement du devoir civique par leurs subordonnées. Au lendemain de cet appel diffusé à la télévision, notre directeur nous a traités en héros, même si nous n'avions aucune intention de le dénoncer. En 1992, mes anciens collaborateurs de la représentation commerciale, Mikhaïl Lvov et Evgeny Kozhoukov, eux aussi diplômés de MGIMO, qui travaillaient à l'époque dans une société mixte franco-soviétique,

m'ont proposé d'aller en France en tant que son représentant.

Je suis arrivé à Paris, mais tout est allé de travers. Durant plusieurs années, mon activité ne générerait aucun profit et n'engendrait que des pertes. Mon moral était au plus bas. Je me mettais à tout et son contraire, puisque la formation à MGIMO permettait de se prendre à tout domaine. De nouveau, j'ai profité des compétences acquises au cours de la « Connaissance des marchandises », où nous avons tout étudié, y compris les alcools. Ce sont les alcools de la marque Royal que je me suis mis à exporter depuis la Belgique en Russie, mais j'ai dû très vite arrêter cette activité.

MJ : C'était pourtant la boisson la plus populaire au début des années 1990.

C'est bien pour cette raison que j'ai dû y renoncer. Quelqu'un m'avait dit que de pauvres vieilles dames vendaient des saletés sous mon label sur les marchés : si les gens s'intoxiquaient, j'aurais été mis en tôle. Je me suis alors lancé à exporter des cigarettes en Russie, et de nouveau j'ai connu un déboire. On m'appelle de Moscou : nous avons revendu ton conteneur à d'autres acheteurs, mais il s'est fait immobiliser, alors que les acheteurs se sont avérés être des bandits qui veulent maintenant venir te retrouver en France pour régler vos comptes. Par la suite, j'ai tenté de travailler avec les métaux et les tissus provenant de la Russie. Les tissus, c'était divertissant. Notre client américain nous a demandé de visiter l'entreprise à proximité de Moscou, à laquelle nous avons passé une commande conséquente. On nous a bien accueilli et nous a même offert un déjeuner au restaurant, et puis on nous a dit : « A quoi bon voir votre commande, tout est en ordre ». Mais nous avons bien insisté de le faire. Lorsque nous sommes arrivés à la fabrication, nous avons tout de suite remarqué que le tissu qui sortait de la ligne de production était vert, tandis que nous avons commandé du noir. En outre, les produits finis étaient pliés au lieu d'être enroulés. « Ce n'est pas notre commande », avons-nous dit au directeur qui répondit : « C'est bien la vôtre ». Et il a laissé échapper : « Un Italien est passé par ici, en disant que le noir, contrairement au vert, n'est plus à la mode. Par ailleurs, le conditionnement plié est plus pratique ». Nous lui avons montré le contrat, à quoi il a répondu : peu importe, prenez ce qu'il y a ! Par la suite, quelqu'un m'avait ouvert les yeux – au diable les contrats, l'économie russe fonctionne aujourd'hui comme suit :



les clients viennent avec des portefeuilles bourrés d'argent et visitent l'atelier de fabrication en disant : « Emballez-moi ceci ». Il est sûr et certain que quelqu'un vous a déjà devancé en interceptant votre commande. J'appelle le client américain pour le mettre au courant, à quoi il répond : « Nous mettons votre société sur la liste noire et nous n'allons plus jamais travailler avec vous. Le tissu dont vous parlez est un produit saisonnier, je n'en ai pas besoin maintenant. Si vous voulez, je pourrais cependant l'acheter avec une remise de 80 % ». Nous avons perdu beaucoup d'argent. Après cette expérience, je me suis tourné

vers la pétrochimie qui m'était proche du fait de mes activités au Soyuzgazexport ; enfin la fortune m'avait souri car mes affaires allaient dans la bonne direction. Ces années m'ont beaucoup appris ; il n'y a pas de situations sans issue, telle est la leçon principale. Et encore : il faut faire confiance aux gens de la même façon que mes collègues croient en moi. Car nous avons tous la même *alma mater* : MGIMO !

MJ : Comment êtes-vous retournés au Gazprom ?

En 2003, Gazprom a décidé de regarder plus en détail la situation sur le marché du gaz en France. On m'avait donc approché

avec la proposition d'ouvrir et de diriger un bureau de Gazprom à Paris. Durant trois ans, nous avons travaillé comme un bureau de représentation ; dans ce cadre, nous avons réalisé une étude de marché, qui nous a fait comprendre que le marché du gaz s'ouvrait à la concurrence, et que les nouveaux entrants seront autorisés à vendre le gaz au consommateur final. Cette décision date de 2007.

MJ : Pensez-vous souvent à MGIMO ?

Je suis reconnaissant à notre grande école qui nous a formés de sorte à ce que nous ayons toujours su trouver une solution à n'importe quelle situation difficile. ☑



ALEXANDRE MELNIK

(journalisme international, 1981)

Enseignant, écrivain*

Fondateur du double diplôme

Master MGIMO – ICN Business

School Nancy

Quand j'avais six ou sept ans, je voulais être président des Etats-Unis. J'étais comme envoûté par les rares images de John Kennedy et son épouse Jacqueline, diffusées par la télévision soviétique. Par rapport à ces belles personnes, les dirigeants soviétiques faisaient pâle figure. Ce rêve américain m'a poussé à apprendre l'anglais.

Cependant, lorsque j'ai intégré, en 1976, la faculté de journalisme international au MGIMO, il n'y avait pas de place pour moi dans les groupes anglophones, composés principalement d'étudiants ayant des appuis familiaux. Or mes parents n'appartenaient pas à ce cercle de privilégiés. On m'a donc attribué le français. Alors que je n'ai jamais rêvé de France et savais peu de choses sur ce pays. A vrai dire, j'avais même du mal à le situer sur la carte.

Actuellement, j'ai une certaine notoriété comme professeur et écrivain de langue française, auteur de nombreuses publications dans la presse française, ainsi que de livres édités en France. Mais, au plus profond de moi-même, il m'arrive de (presque) regretter d'avoir appris le français à tel degré. Oui, bien sûr, cette langue est devenue mon principal instrument de perception de la vie, celui de communication quotidienne et d'expression professionnelle et littéraire. Pour une personne qui écrit, la langue est sa patrie. Néanmoins, dans mes activités de professeur en géopolitique dans l'enseignement supérieur privé français, axé sur le business mondial, j'éprouve de temps à autre une sorte de complexe d'infériorité. Car la majorité des livres de référence dans mon domaine sont écrits en anglais par des auteurs américains, et, de surcroît, la plupart de mes cours pour les étudiants en France et à travers le monde sont également dispensés en anglais, la seule langue universelle,

* «L'itinéraire d'un diplomate franco-russe. 20 ans après la chute du Mur de Berlin», l'Harmattan; «Reconnecter la France au monde. Globalisation, mode d'emploi», Eyrolles-Atlantico; «Kissa», Amazon.

actuellement. Langue d'un pays où je travaille épisodiquement, sans pour autant y vivre.

Si j'ai réussi à accomplir quelque chose dans la vie (il ne m'appartient pas d'en juger), c'est parce que j'ai toujours intégré l'authentique dimension humaine dans mes relations avec les gens qui m'entouraient. Et ce, aussi, grâce aux contacts directs avec les vrais décideurs.

Je me souviens, dans ce contexte, de mon doyen Victor Alexandrovitch Anfilov. Un ancien combattant de la Deuxième Guerre mondiale, une personnalité avec un fort pivot éthique. Il distinguait et aidait les étudiants, passionnés par les études.

C'est ainsi qu'il m'a repéré. Nous avons établi un contact direct, qui dépassait le cadre de la hiérarchie formelle. Une sorte de lien spirituel. Il me considérait presque

Le français est devenu mon instrument de perception de la vie, celui de communication quotidienne et d'expression professionnelle et littéraire. Pour une personne qui écrit, la langue est sa patrie.

comme son fils, en m'invitant à prendre la parole au cours d'importantes réunions, devant des dirigeants en dehors de l'Ecole, notamment au sein du comité central du Parti communiste de l'URSS. Aussi, cherchait-il, sans doute, à démontrer, dans les hautes sphères, que le MGIMO, loin d'être une pépinière de « pistonnés », comptait des étudiants méritants et autonomes.

A la veille du stage de cinquième année d'études, je me suis entretenu avec lui en aparté. « Je vous suggère le journal la « Pravda », m'a-t-il dit. – Votre signature serait immédiatement connue du pays entier. Mais je sais que vous n'avez jamais voyagé à l'étranger et que vous voulez y aller. Alors, je pourrais vous proposer une ambassade, mais il me semble que la routine diplomatique n'est pas vraiment pour vous. D'autant plus, je ne vous promets pas un pays capitaliste. Ce serait, par exemple, la Tchécoslovaquie, ou

quelque chose comme ça. Réfléchissez-y et dites-moi votre choix ».

J'ai réfléchi. Et opté pour une ambassade. J'ai toujours été attiré par la perspective de voir le monde, le comprendre, essayer de l'expliquer (c'est ce que je fais jusqu'ici). Et la diplomatie, à l'époque, fut la seule et unique fenêtre sur le monde. Le hasard a voulu que je fasse mon stage pas n'importe où mais à Paris...

En 1981, l'ambassadeur de l'URSS en France était Stépan Vassilievitch Tchervonenko. On dirait Louis XIV, le Roi Soleil, autour de qui tout gravitait à l'ambassade. Et tous avaient peur de lui.

Un jour, je l'ai croisé, entouré de ses collaborateurs, dans un ascenseur. Il m'a demandé comment se déroulait mon stage. La question était purement formelle, mais j'y ai répondu de façon sincère, ferme et absolument informelle : « bien entendu, un stage au sein d'une ambassade aussi prestigieuse, c'est un grand honneur. Cependant, j'ai un certain nombre d'observations visant à améliorer son mécanisme de fonctionnement que je serais heureux de partager avec vous, si vous m'accordez audience ». Tous autour de nous étaient tétanisés par la peur.

Pourtant, l'ambassadeur m'a invité dans son bureau pour un entretien en tête-à-tête pendant plus d'une heure, pendant lequel nous avons discuté de tout. Y compris, des présidentielles françaises à venir. Et quand il a demandé mon avis sur le nom du futur président, je lui ai dit : « je pense que ce sera François Mitterrand ». Mon pronostic reposait sur les informations que je puisais dans les journaux, les programmes de télévision, les réactions de gens que je rencontrais pendant mon stage aussi bien dans le cadre de mes activités officielles que dans les cafés ou dans la rue.

L'ambassadeur ne dissimulait pas son étonnement. « Tout mon appareil essaye de me convaincre que Giscard d'Estaing serait réélu, par conséquent j'ai déjà donné des instructions au correspondant de la « Pravda » d'écrire un article en ce sens. Tandis que vous, un stagiaire, déclarez que ce serait Mitterrand ! ». Notre entretien s'est terminé par ses propos suivants : « Je vais envoyer un télégramme au Ministère des Affaires étrangères, en vous recommandant pour un travail dans mon ambassade après la fin de vos études ».

C'est Mitterrand qui a gagné. De retour à Paris, j'y ai travaillé presque six ans. Y compris, au poste d'assistant de l'ambassadeur.



J'étais aussi à Paris au début de la pérestroïka. Je me souviens de l'effervescence qui s'est emparée de la capitale française quand Mikhaïl Gorbatchev s'y est rendu, en première visite officielle en Occident, en octobre 1985. J'étais alors chef du protocole auprès du nouvel ambassadeur Youli Mikhaïlovitch Vorontsov, un homme remarquable, un diplomate brillant.

Je partageais la charge du protocole avec mon collègue et supérieur hiérarchique direct, Andreï Maslov. Absolument différents quasiment en tout, nous sommes vite devenus amis. Nos relations reposaient sur la confiance mutuelle et le respect de nos différences. Actuellement, Andreï est l'ambassadeur de Russie en Grèce, et nous sommes restés amis : en 2016, il m'a invité, ainsi que mon épouse, Jacqueline Cottentin-Melnik, à Athènes.

Comprenons bien une chose. Tout change avec le temps : dirigeants, régimes politiques, statuts sociaux, fonctions, mais, si l'on perçoit notre vie comme parenthèse entre la naissance et la mort, il est primordial, dans ce labyrinthe de constantes transformations, de garder la dimension humaine. Il me semble qu'avec Andreï nous avons réussi à le faire... Garder la dimension humaine, c'est le souhait que j'adresse à tous les diplômés du MGIMO.

A mon retour à Moscou, en 1986, j'ai travaillé au centre de presse du département de l'information du Ministère des Affaires Étrangères, sous la direction de Guénadi Ivanovitch Guérassimov et de son premier adjoint, Vadim Pavlovitch Perfiliev. Cinq ans durant, j'étais le « tuteur » des journalistes français à Moscou : ma fonction consistait à les accréditer et les aider dans l'exercice de leurs activités. Cela m'a permis d'appréhender l'univers du journalisme international. Relayer la glasnost depuis Moscou fut, à l'époque, un objectif convoité pour les journalistes français de renom.

Quant à moi, jeune diplomate en ces dernières années de l'URSS, j'ai fait du centre de presse, Zoubovski boulevard, une nouvelle fenêtre pour respirer l'oxygène de la liberté. J'ai commencé à écrire et publier en France. J'ai aussi voyagé dans le monde, notamment à Genève, comme attaché de presse aux négociations sur le désarmement. J'ai même fait, début 1991, un stage dans la rédaction parisienne du « Figaro », une expérience pour le moins originale : un diplomate de l'URSS, muni d'un passeport

soviétique, au sein du journal français le plus antisoviétique !

Irruption de nouvelles idées, révolution géopolitique, possibilité de contacts avec les gens les plus divers – autant de facteurs qui ont éveillé en moi la conviction que je n'étais pas seulement un diplomate d'un pays, mais une personnalité libre, vivant à l'unisson avec le monde en permanente mutation, capable de choisir sa propre trajectoire de vie. C'est pourquoi, quand Vadim Perfiliev – avec qui j'ai établi une relation directe, sincère, quasi-amicale – m'a proposé une nouvelle mission à Paris, j'hésitais. Est-ce que je souhaite vraiment poursuivre une carrière de diplomate ? Atteindre en fin de compte un poste d'ambassadeur, est-ce mon objectif ultime ? Cette perspective m'attire-t-elle ? Pourrais-je me réaliser là-dedans ?

En proie à ces interrogations, j'ai fini par avouer à même-même : non. Cette

J'ai accompli l'objectif initialement fixé : ouvrir une voie en Europe et en Russie à des étudiants du XXI siècle, en les plaçant dans le contexte international de notre monde.

perspective manquait d'essentiel pour moi – la liberté individuelle, la possibilité de faire ce que je veux et non ce qu'on me dit de faire.

Mais, comme on le sait, la prose du quotidien n'est pas harmonieuse. Il s'est produite une accumulation de circonstances personnelles, mon épouse me parlait du « statut diplomatique » et de ma responsabilité à l'égard de notre fils, Maxime, à qui je devais « assurer un avenir », etc. Finalement, je suis reparti pour Paris. Encore cinq ans de travail à l'ambassade, en qualité d'attaché de presse, avec l'ambassadeur Iouri Alekseevitch Rijov.

L'ironie du sort : je suis arrivé à Paris le 19 août 1991, le jour du putsch qui a propulsé au pouvoir Boris Eltsine, et quatre ans après, j'ai présenté ma démission à l'un de ses protégés les plus proches, Iouri Rijov, à qui le président russe avait proposé le poste de Premier ministre avant d'y nommer Egor Gaidar.

A la lecture de ma lettre de démission, où j'évoquais mon « intention de commencer une nouvelle vie », l'ambassadeur, l'air peu étonné, a lâché une phrase, gravée à jamais dans ma mémoire : « Je pense que vous avez pris une bonne décision. Je ne vous vois ni dans la diplomatie, ni en Russie ».

Une nouvelle fois, la dimension humaine a pris le dessus. L'ambassadeur m'a compris. Sans être lui-même diplomate de carrière, il se sentait un étranger dans le milieu diplomatique. Et n'hésitait pas à faire comprendre à son entourage qu'il était différent. Avez-vous vu le film « Ratatouille » ? Un petit rat que se sentait étranger à ses congénères. Et qui est devenu un chef cuisinier d'un grand restaurant parisien. Ou encore Steve Jobs, innovateur génial du monde digital, qui préconisait « Be different ».

Bref, en octobre 1995, je me suis retrouvé à Paris, libre, mais sans argent, sans travail, sans papiers et sans adresse. Pour compléter le tableau, mon ex-épouse, dès la première occasion, a entamé une procédure de divorce devant la justice française. Cette procédure a duré sept ans.

Une situation impensable que je me suis imposée par ma propre volonté. Mais, croyez-moi, je ne pouvais pas agir autrement. Comme si c'était un impératif moral. Mon challenge. A l'instar de celui qui avait jadis fait l'Amérique. Acculé au mur, vous n'avez rien, et le seul moyen de survivre, dans ces circonstances, c'est réussir. Le succès comme unique condition de survie. Oui, j'ai traversé une galaxie d'épreuves, mais de là est né un nouveau Alexandre Melnik. Cette nouvelle naissance était due à deux facteurs : primo, l'inébranlable confiance en soi et, secundo, le désir de cheminer vers ce que je considérais comme ma vocation. J'aspirais à être totalement libre, dans tous les sens de ce mot : intellectuellement, professionnellement, financièrement...

Dans un premier temps, j'ai créé une des premières agences de tourisme à Paris, spécialisée dans l'accueil de ce qu'on appelait alors « les nouveaux Russes » (en fait, les nouvelles classes moyennes). Avec cette particularité que ce n'est pas au « shopping » que je les initiais, mais à la culture et la civilisation françaises, ancrées dans une perspective globale. Ainsi, ai-je appris à gagner de l'argent. Parallèlement, je rédigeais, au sein d'une PME parisienne, des lettres d'informations sur le marché russe émergent. Et même si ces publications étaient peu lues, cela m'a permis de me faire la main dans la

rédaction d'articles en français.

Un nouveau concours de circonstances, un nouveau tour de la roue de la fortune : une amie, qui savait que je voulais toujours enseigner, m'a recommandé pour un poste de « lecteur de russe », au département d'études slaves de l'université de Caen, en Normandie. Mais étant donné que je n'avais aucune expérience dans l'enseignement du russe, j'ai élargi ce cadre thématique et commencé à enseigner la civilisation russe (culture, histoire, littérature).

La chose qui me rebutait le plus dans ce travail était le fait que mes classes comptaient très peu d'étudiants, et même eux sommeillaient pendant les cours. A un moment donné, à bout de patience, j'ai interpellé ce « royaume endormi » : « pardon de vous réveiller, mais je cherche à comprendre pourquoi vous, citoyens d'un pays démocratique, où personne n'impose rien à personne, avait choisi les cours sur un sujet qui ne vous intéresse pas ? Quelle est votre motivation ? »

Leur réponse, surprenante, m'a bouleversé. « Oui, la Russie, en tant que telle, nous intéresse peu. Mais nous nous sommes tournés vers elle, car nous détestons les Etats-Unis, avec leur matérialisme, impérialisme, mode de vie. Et, à nos yeux, la Russie est l'alternative à cela ».

Ainsi, ai-je touché, par hasard, une corde sensible de la mentalité française : la motivation négative, nourrie par des fantasmes gauchistes, qui se reproduit de génération en génération, dans un pays, où l'antiaméricanisme constitue une puissante force motrice. Et où existe une sympathie instinctive, dénuée de connaissances précises, à l'égard de la Russie, cette dernière étant perçue ici comme un contrepoids à l'Amérique honnie. A cette Amérique-là qui était toujours mon rêve.

A Caen j'ai travaillé cinq ans, de 1999 à 2004. Suffisant pour comprendre que la thématique russe était trop étroite pour moi. Afin de m'en extraire, je commençais à rechercher une autre activité professorale.

A ce nouveau tournant de ma vie, j'ai fait la connaissance de Jean-Claude Grass, directeur des programmes à ICN Business School Nancy. D'abord, nous nous sommes rencontrés à Paris. Ce premier échange a révélé une proximité de nos perceptions de beaucoup de choses : politique, famille, valeurs, football (la passion du foot nous a immédiatement rapprochés). Au fond, nous avons discuté de la vie, sans

jamais évoquer les formalités de mon éventuel contrat. Quelques jours après, il m'a téléphoné et demandé : « veux-tu donner des cours à ICN ? » Rebonjour, la dimension humaine !

A ICN j'ai élargi les sujets de mes enseignements, en concentrant, progressivement, mes recherches pluridisciplinaires sur le monde, dans sa globalité. Autrement dit, la géopolitique que je définis plus largement que la plupart de mes collègues : comme évolution de l'Humanité, avec, in fine, l'accent sur la place de chaque être humain, indépendamment de sa géolocalisation sur notre planète. Comme un regard libre et délesté de toute idéologie sur le monde, en constante

Ces six années de Magistratura ont enrichi mon regard sur moi-même, sur le rôle du MGIMO dans ma trajectoire de vie.

dynamique, permettant d'identifier les tendances clés de l'Histoire et de les projeter vers l'avenir.

Je me suis aussi renseigné sur les relations internationales d'ICN. L'Ecole entretenait des liens de partenariat avec plus de 60 pays, mais pas avec la Russie.

« Peut-être, pourrions-nous faire quelque chose en commun avec le MGIMO, mon alma mater ? », – demandai-je à Jean-Claude, devenu mon ami. « Oublie la Russie, – m'a-t-il rétorqué. – Nos étudiants, futurs leaders du business global, ignorent tout de ce pays. Et ne s'y intéressent pas. Personne n'en sait rien non plus sur le MGIMO. Je comprends qu'il s'agit de tes racines, mais tenter de développer la problématique russe chez nous serait contre-productif. Tiens, tu n'es pas par hasard un espion russe ? »

Deux ans ont passé. Et le même Jean-Claude est revenu vers moi : « ton idée concernant le MGIMO, ça tient toujours ? Après tout, il me semble qu'il y a quelque chose là-dedans... ». Ce fut le point de départ. Mais par quel bout aborder ce projet ? Je n'ai pas eu de contacts avec l'institut depuis une vingtaine d'années.

Une fois de plus, le hasard, qui fait bien les choses, m'a fait rencontrer parmi mes clients dans le tourisme (activité que je poursuivais, dans la mesure

de mes disponibilités) un ancien du MGIMO, diplômé de la même faculté de journalisme que moi, Victor Lyssetchko. A la fin des années 70, il était directeur de rédaction du « Mejdounarodnik », journal de l'institut, où je publiais souvent mes articles. Je lui demandais s'il connaissait quelqu'un sur place.

Il s'en est suivi ma rencontre avec Vladimir Chitov, doyen de la nouvelle (en tout cas, pour moi) faculté MBDA (business international et administration des affaires), dont le profil était à peu près similaire à celui d'ICN. Nous nous sommes rendus avec Jean-Claude à Moscou. De cette alchimie d'interactions est née Magistratura, double diplôme Master ICN-MGIMO, spécialisé dans le management international.

Je ne saurais oublier ici ma motivation très personnelle, profondément humaine, à l'origine de ce projet. Un jour, mon fils Maxime m'a demandé : « papa, comment faire pour que je puisse conserver la langue et la culture russes ? ». Cela m'a donné un énorme surcroît d'énergie pour mettre en œuvre le partenariat avec le MGIMO. J'étais porté par l'espoir de donner cette éducation à la personne la plus proche et chère pour moi. Hélas, il s'avère que Maxime a choisi une autre voie, en dehors du projet que j'avais créé, en principe, pour lui. Ainsi va la vie...

Dans ma vision, l'essentiel était d'éviter que ce programme ne se transforme en un simple passe-temps agréable : d'abord un voyage à Moscou, puis à Nancy (ou vice versa), sur fond d'études pas trop contraignantes, voilà c'est tout. Non, la raison d'être de Magistratura résidait, à mon avis, dans une synchronisation des programmes entre le MGIMO et ICN, prérequis pour l'obtention de diplômes à part entière, délivrés, en fin de parcours, par les deux établissements. Indispensable base juridique ouvrant aux diplômés la perspective de l'emploi en France, en Russie, en Europe et partout dans le monde. Fort de mon expérience personnelle d'obtention de documents français, selon les règles d'un Etat de droit, je mesurais bien l'importance de cette base juridique.

La première promotion de Magistratura a eu lieu en 2006. Elle comptait 15 étudiants de chaque côté et impliquait une soixantaine de professeurs de nos deux institutions. Tous les ans, je lançais au MGIMO et à ICN une nouvelle promotion. A Nancy, je dirigeais ce programme, organisais l'accueil des étudiants russes (que je considérais



comme mes propres enfants), leur enseignais la géopolitique, montrais la France.

Nombre d'anciens ICN, ayant également obtenu le diplôme MGIMO, travaillent actuellement en Russie, je reste en contact avec eux sur Facebook, ainsi qu'avec certains de leurs homologues russes.

En 2012, Magistratura a vécu une transformation. Ce diplôme s'est affranchi de son encadrement bilatéral pour rejoindre l'ensemble des programmes ICN et MGIMO, tel un fleuve qui se jette et se dilue dans les profondeurs de l'océan. Etudiants et professeurs MGIMO continuent à se rendre à Nancy, et

étudiants et professeurs ICN – à Moscou. Mais ce, déjà sans ma participation.

Pourquoi ? Ma motivation pour ce diplôme diminuait au fur et à mesure de son avancement, comme si j'étais un père qui voyait son propre enfant grandir et apprendre à marcher tout seul, sans avoir plus besoin de soutien extérieur. En outre, d'autres priorités se sont imposées à moi : nouveau cours, nouveaux livres, nouveaux voyages, nouvelles conférences. Mais en mon âme et conscience, je pense avoir accompli l'objectif initialement fixé : ouvrir une voie en Europe et en Russie à des étudiants du XXI siècle, en les plaçant dans le contexte international de notre monde. De notre monde ouvert et global, sujet principal de mes enseignements. De 2006 à 2012 nous avons formé plus de trois cent spécialistes avec une éducation unique !

Ces six années de Magistratura m'ont aussi permis de me remettre en cause. Elles ont enrichi mon regard sur moi-même, sur le rôle du MGIMO dans ma trajectoire de vie. Le seul fait de revenir au berceau de mes études, qui m'a ouvert les horizons de la planète, en ma nouvelle qualité de professeur d'une grande Business School française, ayant une notoriété internationale, me faisait dire, pour reprendre une expression des étudiants d'aujourd'hui : « wouah » ! Je m'amusais à constater que certains professeurs de français au MGIMO, s'entretenant avec moi, ne se doutaient même pas que ma langue maternelle était le russe. Alors que l'un d'eux (je me souviens que, quand j'étais son élève, il m'avait asséné que je « n'étais pas doué pour les langues » et je n'apprendrai « jamais » le français), sans m'avoir reconnu, m'a demandé de lui expliquer la « signification exacte » d'une expression que j'avais employée, lors de ma conférence au MGIMO sur la politique française. Je ne cache pas que sur le coup j'ai ressenti une sorte d'euphorie qui provenait de l'accomplissement d'un challenge existentiel !

Plus j'avance en âge, mieux je comprends : ce n'est pas la peine de coller des étiquettes, d'énumérer des fonctions, de s'attribuer des titres d'expert dans un domaine précis, qu'il s'agisse de la géopolitique, de la diplomatie, de l'enseignement, de la littérature, du management, etc. Que reste-t-il, après nous ? Notre nom et prénom. Et peut-être (qui sait ?) nos idées, mots, actes.

Du coup, sur ma tombe sera écrit simplement : *Alexandre Melnik*. ☐

SOLAL KAPELIAN

*président de l'Amicale française du
MGIMO (2016–2018)*

Ma décision de rejoindre le MGIMO fut motivée par diverses lectures. En effet, l'indéniable réputation de l'institut me promettait un enseignement de qualité. J'étais certain que cet établissement saurait m'offrir les connaissances dont j'avais soif.

Les cours aux visées pratiques auxquels j'assistais étaient dispensés par des professeurs au professionnalisme certain. Je peux à titre d'exemple mentionner les cours de langue et de protocole diplomatique. Les discussions avec des chercheurs et diplomates m'ont permis d'assimiler le fonctionnement et la

pratique de la politique étrangère à ses différents niveaux. Nous devons être prêts à proposer des réponses responsables à des événements qui pourraient survenir et potentiellement bouleverser l'ordre international, menant à des conséquences dramatiques, comme expliqué par la théorie du cygne noir.

Le MGIMO est une université à la dimension internationale dans laquelle chaque étudiant étranger est fier de son appartenance à une communauté nationale particulière.

La formation universitaire au MGIMO est intense. Des conférences sur des thèmes variés sont proposées quasi quotidiennement. Le spectre des thèmes étudiés est très large. La question des différends territoriaux en mer de Chine méridionale, la situation politique en Libye, les technologies liées à la blockchain, l'intelligence artificielle étaient autant de sujets passionnants qui nourrissaient notre esprit. Mes journées étaient bien remplies et exigeaient de moi que je m'organise au mieux pour saisir autant d'opportunités qui s'offraient à moi.

Je tiens à évoquer deux enseignements, en partenariat avec des institutions étrangères, que j'ai eu la chance de suivre. Le premier, était un échange qui se tenait chaque semaine entre 10 étudiants de l'Ecole Fletcher de droit et de diplomatie et dix étudiants du MGIMO. Nous abordions les problématiques relatives à l'état des relations entre les pays des universités auxquelles nous appartenions. Le



second, était un échange entre membres de l'Institut d'Israël de Washington et du MGIMO. Alors que les analyses passionnantes des professeurs invités nous dressaient le portrait de la société israélienne, confirmant mon penchant pour ce phalanstère, nous suivions l'évolution de sa politique, sa construction sociale, sa stratégie militaire...

L'enseignement qui me passionna le plus fut celui d'Andreï Souchentsov. Alors que nous étudions l'histoire de la politique russe, j'ai pris connaissance des travaux de grands scientifiques russes tels que Dmitri Trénine et Dmitri Tsygankov.

Le MGIMO est une université à la dimension internationale dans laquelle chaque étudiant étranger est fier de son appartenance à une communauté nationale particulière. Ces différentes communautés d'étudiants sont semblables à de petites ambassades, rappelant la nature diplomatique de l'établissement. Ces ensembles sont propices au dialogue et à la compréhension. L'institutionnalisation d'amicales favorise ces échanges.

Ces deux dernières années, j'ai été président de l'Amicale française. Je faisais de mon mieux pour sensibiliser les étudiants russes à la culture française et les inviter à en saisir la diversité. Nous avons organisé beaucoup de conférences et d'événements culturels tel que le Prix d'éloquence Vassili K. Trediakovski, qui a été organisé par le vice-président de l'Amicale Cédric Klimcik sous les auspices du Dialogue de Trianon. 

CÉDRIC KLIMCIK

vice-président de l'Amicale française du MGIMO

Je suis arrivé au MGIMO en septembre 2017 en temps qu'étudiant en échange. J'ai pu très rapidement sentir que je faisais partie de cette famille universitaire. Le MGIMO est un établissement unique pour la Russie de par son niveau d'instruction extrêmement élevé. Son atout principal est l'excellence de l'enseignement des langues étrangères.

J'ai été agréablement surpris au cours du premier mois d'études, alors que j'ai pu rencontrer un grand nombre d'étudiants qui parlaient couramment français. J'ai pris plaisir à échanger mes opinions avec eux et à



La Russie et la France ont de forts liens historiques, c'est à nous, les jeunes, de continuer de les consolider pour que nos relations se transforment en une amitié plus forte encore.

parler de nos cultures respectives. Mes amis et moi avons conçu et organisé un concours d'éloquence en langue française pour ceux qui apprennent cette langue afin qu'il puissent révéler leur potentiel. Nous avons nommé ce prix d'après le nom du poète,

traducteur et philologue russe du XVIII^e siècle, Vassili Trediakovski. Il fut le premier à distinguer prose et vers d'un point de vue théorique, pour la langue et la littérature russe. Ce fut lui qui apporta ces notions au grand public russe. L'évènement s'est très bien déroulé, les participants ont fait preuve d'une grande agilité rhétorique.

La Russie et la France ont de forts liens historiques, c'est à nous, les jeunes, de continuer de les consolider pour que nos relations se transforment en une amitié plus forte encore. Les projets soutenus par le MGIMO contribuent à cet objectif en permettant aux étudiants d'établir une coopération et de réaliser de nombreux projets. Il importe que l'Amicale française ne cesse de se développer pour que la coopération franco-russe se renforce. Nous sommes responsables de la France, de nos relations avec la Russie et de notre amitié. 

Le Junior Business Club France Russie a pour but simple de développer un réseau dense et dynamique des futurs acteurs commerciaux français et russes. Par la rencontre et le travail commun, l'entente et le développement des activités commerciales entre France et Russie sera ainsi fructifiant et croissant. Un Forum, des conférences et missions ponctuelles seront ainsi les outils de cette coopération.

Le Projet

La Russie est aujourd'hui un pays souhaitant développer son économie en la tournant vers l'innovation et les nouvelles technologies. Les futures générations sont donc essentielles pour mener à bien ce projet de modernisation de l'économie russe.

La France a une place essentielle à jouer dans ce processus et plus spécifiquement sa jeunesse qui a les arguments pour prendre pleinement part de ce phénomène. La connaissance mutuelle des futurs leaders franco-russes pourra permettre une collaboration exclusive et productive visant à faire de la France l'un des principaux acteurs de ce renouveau économique. La Russie est un marché rare et avec de fortes perspectives de croissance dans de divers secteurs. Anticiper cet avenir dynamique est donc la mission principale du Junior Business Club France Russie.

Ce projet intervient également dans une phase exponentielle des initiatives bilatérales engagées par les deux pays dans des sphères géopolitiques, diplomatiques mais également économiques. Si les collaborations existent déjà entre France et Russie et que le récent Forum Economique de Saint-Petersbourg 2018 a contribué à un regain d'élan dans cette relation, les initiatives doivent être également prises par la société civile, et notamment les jeunes, l'étendard de ce renouveau relationnel, étant prêts à apprendre à se connaître mutuellement et à engager un réel dialogue, propice à la croissance de nos relations, notamment économiques dans ce cas. Il faut donc comprendre qu'outre l'aspect relationnel de ce projet, c'est l'échange de méthodes, le travail mutuel autour de projets et de missions concrètes qui sont recherchées et mises en avant pour mener à bien l'objectif du dessus.

Les Missions

L'organisation de tels événements s'installe dans une logique pluriannuelle où les objectifs ne se limitent pas à l'année en cours. Le contexte précédemment présenté, les missions de cette instance se regroupent donc autour d'une vision à long terme censée faire croître les échanges économiques.

Qui ?

La jeunesse franco-russe impliquée dans les affaires économiques du monde franco-russe au sens large. L'idée est donc de ne pas se limiter à un seul public de jeunes mais bien tout autant à la population étudiante des universités, qu'aux jeunes diplômés engagés sur le marché du travail dans cette dimension binationale, aux start-uppeurs français et russes. Il est donc nécessaire de faire de cette nouvelle instance un espace dédié à la promotion du business touchant les jeunes populations désireuses d'entreprendre en France et en Russie. Ces jeunes au sens ainsi souhaité auraient l'occasion d'avoir accès à un réseau actif, dynamique, se rencontrant annuellement lors d'événements prévus à cet effet.

Comment ?

Le dispositif pour toucher les jeunes populations concernées se concentre autour d'une notion essentielle qui se nomme la rencontre. Cette dernière se doit d'être régulière et organisée afin qu'elle ait un réel impact. A une échelle plus modeste, les réseaux d'associations francophiles d'une part et russophiles de l'autre pourraient être chargés de s'implanter dans les universités en proposant des conférences et divers pratiques événementielles telles que des *afterworks* par exemple. A une échelle plus globale, un Forum économique international aurait un impact escompté très élevé du fait d'une rencontre massive de tous les acteurs concernés autour de thématiques concrètes et ciblées.

La première mission est donc de fédérer les jeunes pour créer un réseau dynamique et fonctionnel pour la suite offrant des services tels qu'un annuaire inscrivant tous les jeunes ayant participé au Forum ou aux divers événements associés. Ce réseau évoluerait donc avec le temps et mettrait en relation les acteurs seniors et juniors rendant effectif l'objectif affiché. La deuxième mission est de réaliser un travail culturel sur les jeunes afin que la vision de l'autre soit dédramatisée et rende la coopération économique plus efficace. Enfin, il faut prendre en compte l'ensemble des territoires dans cette opération car ce ne sont pas seulement les capitales qui peuvent être impliquées dans ce genre de process mais bien la diversité des universités, start-ups présentes dans les régions françaises et russes qui engendrerait un engouement plus généralisé.

Le Forum

Le Forum économique franco-russe « Junior » serait l'événement clé du Projet. Il aurait pour but de se réunir une fois par an, alternativement à Moscou, Paris ou encore d'autres villes « secondaires » telles que Marseille ou St-Petersbourg.

Ce dernier prendrait la forme d'une plateforme favorisant la rencontre où s'alterneraient conférences, sessions partenaires/networking, workshops. Pour autant, le Forum garde une ambition d'apporter un attribut concret à la rencontre qui vient de s'effectuer. Chaque forum aurait donc un objectif à viser. Cette année 2019 aurait pour but la transposition du modèle de junior-entreprise en Russie, modèle encore méconnu du côté russe et pourtant un outil propulseur pour les jeunes et les entreprises. Inviter des junior-entreprises à caractère commercial/ingénieur à Moscou lors de ce Forum serait une belle occasion de lancer une coopération concrète et durable entre jeunes français et russes intéressés par le monde des affaires. Pour le caractère plus généraliste du Forum, l'invitation d'intervenants de renom dans le but de transmettre un savoir concret aux jeunes présents aurait tout autant de sens que d'insister sur le concept de jeunesse dans l'entrepreneuriat en confrontant des start-ups françaises et russes lors de tables rondes ou ateliers pratiques. Ce trident d'intervenants permettrait un forum concret, complet et fédérateur.



Quoi ?

La structure de cette instance prend la forme d'une association de loi 1901, prenant son siège à Paris et ayant pour missions principales les points relayés dans la notice, avec en tête l'organisation du Forum Junior. Ce Junior Business Club qui comptera des membres actifs et passifs sera en partenariat direct avec la Chambre de Commerce et d'Industrie Franco-Russe afin d'associer les missions de cette dernière à celles du projet dit. L'Observatoire Franco-Russe, think-tank associé à la Chambre sera le principal partenaire de l'association et du Forum et accompagnera son organisation en chaque étape, permettant ainsi de créer un lien Junior-Senior essentiel au projet.

Avec Qui ?

L'objectif est également de fédérer le monde franco-russe autour de cette thématique de la jeunesse. Associer bien entendu les institutions diplomatiques et étatiques au Forum serait par exemple une bonne chose. Profiter également d'un réchauffement de ce climat diplomatique avec l'émergence du Dialogue de Trianon est une voie à étudier tout comme l'association de grands groupes français et russes à cette initiative. L'engouement se voulant être global, ce sont les territoires français et russes qui doivent être également touchés et activer des leviers locaux permettant de donner de la profondeur à cette coopération.

Contact

Cédric Klimcik
Etudiant à HEC-Sciences Po
cedric.klimcik@sciencespo.fr
+33605182038





ALEXANDRE KUZNETSOV : « EN CAS DE DOUTE, AGIS À PARTIR DES INTÉRÊTS DE L'ÉTAT »

Alexandre Kuznetsov (Relations Internationales, 1974), Délégué permanent de la Fédération de Russie auprès de l'UNESCO, s'est retrouvé pour la première fois en France à la suite de son transfert de l'Ambassade de l'URSS à Washington en 1990. Au début, sa vie n'a pas été facile, car il avait étudié l'espagnol à MGIMO, et la maîtrise du français parlé lui faisait cruellement défaut. Et pourtant, l'ambassadeur Yuri Doubinine l'avait chargé dès le début des préparatifs du nouvel accord soviéto-français, qui avait pour vocation d'établir le cadre des relations entre l'URSS et la France. « Nous avons travaillé du matin au soir pendant plusieurs semaines », se souvient Kuznetsov. « Mais lorsque les négociations se sont achevées, je me suis tout à coup senti dans mon assiette à l'ambassade ».

La fois suivante, Kuznetsov est venu en France en 1995, cette fois-ci en qualité de Délégué adjoint de la Russie auprès de l'UNESCO. Pendant cinq ans à ce poste, il a acquis des compétences diplomatiques en matière d'enseignement, de science et de culture. Cette peine n'était pas perdue. Vingt ans après, il est revenu à Paris, en 2016, pour diriger la Délégation auprès de l'UNESCO. « Comme disait ma grand-mère, la boucle est bouclée », sourit-il. « Puisque j'ai travaillé à l'UNESCO dans le passé, je connais assez bien cet organisme. J'y ai retrouvé pas mal de collègues que je connais depuis plusieurs décennies. Je connais bien plusieurs partenaires de l'UNESCO en Russie, y compris dans les régions russes, car ils nous servent d'appui pour nos actions visant à développer la coopération avec l'UNESCO dans les domaines de l'enseignement, de la science et de la culture, et à renforcer ce que les diplomates russes du XIXe siècle appelaient le 'charme du nom russe' ». L'année dernière a vu se produire un regain inhabituel d'activité dans les relations franco-russes, qui est dû notamment au Dialogue de Trianon, initiative des présidents russe et français. Comment l'UNESCO y a-t-elle réagi ?

« L'UNESCO est un organisme international, et la promotion des relations franco-russes, *stricto sensu*, ne fait pas partie des fonctions de la Délégation permanente. C'est la prérogative de notre ambassade à Paris. Il est cependant difficile à trancher clairement, puisque l'UNESCO, le principal forum humanitaire des instances onusiennes, sert traditionnellement d'une des plateformes internationales importantes à la diffusion de la langue et de la culture russes, y compris en France. Nous nous efforçons à faire perdurer cette tradition. Forts de l'assistance des amis et des partenaires de l'UNESCO dans notre pays, nous mettons en place, chez nous ou au siège de l'UNESCO, de nombreux événements : expositions, concerts,

L'UNESCO, le principal forum humanitaire des instances onusiennes, sert traditionnellement d'une des plateformes internationales importantes à la diffusion de la langue et de la culture russes, y compris en France

présentations, etc. Ils deviennent parfois des événements importants aussi bien pour l'UNESCO que pour la vie culturelle de Paris. Il s'agit, par exemple, du spectacle de gala animé par le fameux ballet d'Igor Moisseev ou de la performance magnifique de l'ensemble multiethnique d'étudiants de l'Université de l'Amitié des Peuples (Moscou). Quant au Dialogue de Trianon, dans le cadre de ce forum franco-russe, cet automne verra se dérouler au siège de l'UNESCO des actions que notre Délégation soit soutient, soit y participe directement. »

A. Kuznetsov a fait une carrière assez variée, car son expérience diplomatique est enrichie par celle d'analyste. D'après lui, la période la plus prolifique a été celle de 2005 à 2012 où il





Nous développons
la coopération
avec l'UNESCO
dans les domaines de
l'enseignement, de la
science et de la culture,
nous renforçons ce que
les diplomates russes du
XIXe siècle appelaient le
« charme du nom russe »



travaillait à Madrid en qualité d'ambassadeur de Russie. « Cette période a été très propice au développement des relations russo-espagnoles. Nous avons mené un dialogue très chargé au sommet, le commerce bilatéral et la coopération économique progressaient alors à un rythme soutenu. Enfin, nous avons réussi la première Année de Russie en Espagne et celle d'Espagne en Russie, à savoir des centaines d'événements des plus variés dans les deux pays.

Je me suis pourtant fixé des propres priorités personnelles, dont la promotion de la coopération entre les universités. J'ai fréquenté les universités espagnoles, m'entretenant avec des recteurs et des professeurs et donnant des cours magistraux aux étudiants. Il en est résulté plusieurs

accords de coopération avec nos universités, et les recteurs d'établissements de l'enseignement supérieur russe et espagnol ont pu rencontrer nos chefs d'États. Par ailleurs, Anatoli Torkounov, le recteur de MGIMO, y a été présent. Je suis heureux que les accords conclus à cette époque entre MGIMO et les universités espagnoles sont toujours opérationnels. »

En 2001, A. Kuznetsov a été nommé aux fonctions de directeur du Département de la planification de la politique étrangère. « On faisait un des travaux les plus intéressants sous la direction personnelle des ministres des affaires étrangères, d'abord Igor Ivanov, ensuite Sergueï Lavrov. Ce travail m'a permis de saisir la politique étrangère russe dans sa totalité, et non plus dans quelques

aspects isolés. »

Une fois sa mission d'ambassadeur en Espagne achevée, A. Kuznetsov s'est vu chargé de la direction du Département historique et documentaire du MAE de Russie. « Au début, je n'ai pas pu évaluer correctement cette fonction : je me suis imaginé un « vieux conservateur de manuscrits » sinistre portant des garde-manches noirs, alors qu'en réalité mon travail s'est avéré vraiment passionnant. Notre département a réussi à mener à bien plusieurs projets. Je voudrais citer deux publications : un recueil de documents « Le MAE de Russie durant la Première guerre mondiale », paru pour le centenaire d'éclatement du conflit armé, et les « Carnets de L. V. Urousov. 1914-1917 ». Le Prince Urousov qui a été diplomate a rédigé ses



Lorsque je quittais Washington, A. Bessmertnykh, le nouvel Ambassadeur de l'URSS aux États-Unis, m'avait dit en guise d'au revoir : « Après une expérience pareille, vous êtes paré pour occuper n'importe quel poste dans n'importe quel pays »

carnets pendant la Première guerre mondiale et la Révolution de 1917. Il figure parmi les créateurs du mouvement olympique russe et parmi les premiers champions de tennis en Russie. Jusqu'à sa mort, il a occupé un poste de membre du Comité international olympique (CIO). J'ai retrouvé ses carnets dans les archives, lorsque je préparais ma thèse. Il est étonnant qu'aucun chercheur ne les y ait même touchés avant moi. En conséquence, nous avons ouvert une nouvelle source intéressante à la recherche ».

Au cours de sa carrière, Alexandre Kuznetsov a traversé plusieurs situations de crise. « A ces moments-là, c'est à l'ambassadeur de prendre les décisions », raconte-t-il. « Car c'est lui qui est responsable de tout et pour tous. Dans de telles situations, je me suis toujours inspiré du conseil que Yuri Doubinine m'a donné : en cas de doute, sois intransigent, c'est-à-dire, agis à partir du seul critère correct, à savoir les intérêts de notre État. Par conséquent, l'expérience à plus forte valeur ajoutée est celle qui consiste à savoir prendre ses responsabilités. »





TATYANA DOVGALENKO

(Relations Internationales, 1996)

Déléguée permanente adjointe de la Fédération de Russie auprès de l'UNESCO

Paris

Une ancienne camarade de classe m'a appelée récemment à Paris et m'a dit qu'elle avait trouvé parmi ses affaires d'enfant la carte de visite que j'avais faite pour m'amuser. Il y était écrit «Tatyana Dovgaleenko, première secrétaire de l'Ambassade de l'URSS en France». On avait alors 13 ou 14 ans, je lisais déjà Vie Internationale, je regardais Panorama International et je connaissais même le tableau des rangs.

J'avais décidé de devenir diplomate encore plus tôt, à l'âge de 10 ans. Je me souviens de ce que ma mère m'avait dit lorsque nous vivions à Ourgench, une ville ouzbek où mon père avait été envoyé après l'institut. Dans la cour de notre maison, maman parlait avec son amie de ma future formation supérieure. «Je ne connais personne qui étudierait à MGIMO», a-t-elle dit. Cet institut ne figurait même pas dans la brochure destinée à ceux qui rentrent à l'université. Je lui ai demandé ce que c'était, et elle m'a répondu qu'on y formait les diplomates. J'étais à l'aise en anglais car j'étudiais dans une école spécialisée, j'aimais la géographie et l'histoire et je voulais voir le monde. Alors, j'ai fait une sorte de déclaration politique: «Je vais devenir diplomate, maman, tu connais maintenant quelqu'un qui fera ses études au MGIMO». Cela a fait rire tout le monde.

Nous étions à Kamychine dans la région de Volgograd quand je suis rentrée au lycée. Mes parents se sont rendus compte que ce projet n'était pas une blague. Ils ne m'ont pas dissuadée, au contraire, ils m'ont soutenue, malgré le fait que c'était une tâche presque irréalisable. Je leur en suis vraiment reconnaissante.

Je suis arrivée à Moscou et j'ai déposé les documents à la commission des inscriptions. Néanmoins, le début des examens a été difficile. J'ai été médaillée et j'ai donc eu le droit de passer seulement deux examens. Malheureusement, j'ai obtenu la mention «bien» pour l'essai et j'ai dû les passer tous les quatre. Malgré tout, j'ai obtenu la moyenne nécessaire et je suis entrée à l'université.

Les études n'étaient pas difficiles. Je regrette seulement de ne pas avoir pris une langue supplémentaire. La veille de ma troisième année, je suis allée au bureau du doyen pour demander l'espagnol – j'apprenais déjà le français et l'anglais – mais des «personnes bien informées» m'ont fait changer d'avis en disant que la troisième année était la plus difficile.

Je me suis soudain rappelée qu'en 1991, alors que je faisais le stage obligatoire pour les candidats au Ministère des Affaires Étrangères, et que j'étais en train d'établir la liste des résultats des examens de mes camarades de fac, j'ai remarqué que la performance des étudiants de troisième année était vraiment médiocre, surtout en économie mondiale.

Je n'ai donc pas osé choisir l'espagnol, et je le regrette. L'économie mondiale ne m'a

L'UNESCO compte 195 pays membres – le monde entier est réuni autour d'une table ronde, cette famille de langues, religions et races différentes communique. Bien entendu, vu que la situation internationale est tourmentée, la coopération humanitaire est également politisée. Tout de même, à l'UNESCO, nous parvenons à promouvoir un agenda véritablement unifiant.

pas posé de problèmes. Au contraire, cette discipline est devenue l'une de mes favorites. Par la suite, je me suis même inscrite aux cours de troisième cycle sur ce département. A ma honte, je n'ai jamais soutenu ma thèse: ma première mission ne m'a pas permis de le faire. Ou plutôt le manque de discipline...

Les deux premières années à Paris, j'ai travaillé à l'ambassade dans le secteur de la culture. Je me souviens d'être allée quelque part avec Mikhaïl Oulianov, le directeur

du théâtre de Vakhtangov. Je lui ai raconté que je n'avais pas de temps pour rédiger ma thèse, et il m'a répondu de manière catégorique: «Si vous n'avez pas le temps pour une thèse à 25 ans, vous ne l'aurez jamais.» Il avait raison.

J'ignore si la science russe a perdu avec moi une grande économiste potentielle, mais quoi qu'il en soit, j'ai acquis pendant ma première mission de l'expérience et des compétences nécessaires pour travailler de façon indépendante. En effet j'ai participé à des négociations et j'ai été traductrice lors de sommets de haut niveau. J'ai obtenu des connaissances non seulement en m'informant sur le pays de résidence mais aussi en travaillant dans des organisations internationales (lors de la deuxième partie de ma mission, je travaillais dans le secteur économique et à l'OCDE). Mais surtout, je me suis fait beaucoup d'amis parmi mes collègues de l'ambassade et les Français.

Les échanges culturels dans les milieux russes et français m'ont beaucoup enrichie. Nous nous sommes liés d'amitié avec certains d'entre eux et ce pendant plusieurs années. Malheureusement, plusieurs d'entre eux ne sont plus là aujourd'hui. Les représentants de l'émigration russe m'ont dévoilé la diversité de la présence culturelle russe en France.

Après mon séjour à Paris, j'ai commencé à travailler pour la Mission permanente auprès de l'OSCE, à Vienne. Cette mutation prit effet en 2005. Cela a été une excellente expérience qui m'a permis de mieux comprendre les principes de la diplomatie multilatérale. Au début, j'ai travaillé sur des dossiers traitant des «conflits gelés» dans l'espace de la CEI, puis – et cela a occupé la majeure partie de mon temps – ai commencé à travailler dans l'organisation du budget de la dite organisation. Les intérêts de cette fonction étaient multiples.

En réalité, la prévision de ce budget favorise la hiérarchisation et la planification concrète des priorités de l'Organisation. Le travail dans ce comité de gestion et des finances a renforcé mes compétences en matière de négociation. J'étais parfois seule à devoir convaincre mes collègues de respecter notre point de vue. Ma participation à ce comité m'a également donné beaucoup d'expérience dans le domaine des relations humaines. J'ai appris à rester en bons termes avec ceux qui étaient nos rivaux affirmés, alors qu'ils soutenaient des points de vue diamétralement opposés à la position russe. Je suis sortie enrichie de ce travail, tant personnellement que dans l'efficacité à déployer au travail.



Dès le début de ma carrière au bureau central du Ministère des affaires étrangères russe, j'ai été sujet à une affectation permanente au Département de la coopération européenne. Entre chacune de mes missions, je retournais à la maison mère. Ce département supervise les relations entre la Russie et l'UE, l'OTAN, l'OSCE et le Conseil de l'Europe. L'atmosphère est toujours tendue, c'est le nerf de la politique extérieure russe. De nombreux remarquables diplomates sont passés par cette étape. Beaucoup d'entre eux occupent maintenant des postes clés au gouvernement.

En 1996, j'étais en stage de pré-diplôme au Ministère, où je rédigeais une thèse au sujet de l'Union européenne. Il est à noter, qu'en ce temps, Youri Ouchakov, l'actuel assistant du président dans le domaine de la politique étrangère, était à la tête du Département de la coopération européenne. Mes collègues de l'époque sont ensuite devenus des vice-ministres, des directeurs, des ambassadeurs et des représentants permanents.

Les exigences du métier de diplomate sont telles que l'exercice de cette fonction est avant tout une vocation. C'est un métier prenant qui ne laisse que peu de place au repos.

Je me souviens que lorsque Vladimir Chijov, notre Représentant permanent auprès de l'UE, mon ancien chef, apprit qu'il me fallait plus de huit heures de sommeil m'a alors déclaré: «Il faut que vous changiez vos habitudes. Sans cela, votre carrière ne peut qu'être compromise». Il avait grandement raison. Je saisis encore mieux aujourd'hui ce qu'il entendait par ces mots, alors que la diplomatie est devenue plus publique qu'auparavant et que le mouvement permanent et la réactivité sont deux conditions nécessaires à la réalisation de nos tâches quotidiennes.

En 2014, alors que j'étais responsable du Département de la coopération économique et humanitaire avec l'Union européenne, cette notion d'engagement était omniprésente. L'UE avait officiellement gelé les mécanismes de coopération, toutefois la somme de travail n'en avait aucunement été altérée, au contraire; la quantité de déclarations à la presse, les entrevues, les articles à publier et les discours publics demandaient une énergie et un temps considérables.

En décembre 2016, j'ai été nommée à Paris en tant que Représentante permanente adjointe de la Russie auprès de l'UNESCO. Un tout nouveau défi que l'on me proposait. Je n'avais auparavant jamais été confrontée aux problématiques des Nations Unies. Toutefois, la polyvalence, l'importante capacité de travail dans de différentes conditions sont des exigences du diplomate que je fais miennes et c'est pour cela que je me suis épanouie à ce poste. De plus, cette nomination à l'UNESCO s'inscrivait comme une reconnaissance de mes acquis – c'est à dire, mes compétences de travail dans une organisation internationale et le développement des rapports humains.

Il ne s'agit pas seulement du secteur culturel russe à Paris, mais également de la construction du prétendu quatrième espace commun entre la Russie et l'UE. À ce

propos, le lancement de l'Institut des études européennes, favorisé par le MGIMO, était l'un des projets phares. Il a ensuite été dirigé par l'un de mes premiers chefs, Mark Entine. Aujourd'hui, ma camarade de classe, Tamara Shashikhina, en est la directrice.

La renommée de l'UNESCO dans le monde est principalement due à sa vocation de protection des objets du patrimoine mondial culturel et naturel. En réalité, l'ordre du jour de cette organisation est beaucoup plus vaste. En plus de promouvoir les interactions culturelles, éducatives et scientifiques, il inclut des sujets aussi intéressants et importants pour les relations internationales



Le travail au comité de gestion et des finances de l'OSCE a renforcé mes compétences en matière de négociation. J'étais parfois seule à devoir convaincre mes collègues de respecter notre point de vue. J'ai appris à rester en bons termes avec ceux qui étaient nos rivaux affirmés, alors qu'ils soutenaient des points de vue diamétralement opposés à la position russe.

que la liberté des médias, la sécurité des journalistes, la gouvernance de l'Internet, la bioéthique, l'intelligence artificielle, l'hydrologie, la biodiversité et l'exploration de l'océan.

L'UNESCO compte 195 pays membres – le monde entier est réuni autour d'une table ronde, cette famille de langues, religions et races différentes communique.

Bien entendu, vu que la situation internationale est tourmentée, la coopération humanitaire est également politisée. De même, à l'UNESCO, nous parvenons à promouvoir un agenda véritablement unifiant. Par exemple, les Etats-Unis et la Syrie sont inscrits sur la liste des co-auteurs de notre résolution visant à déclarer 2019 comme l'année internationale du Tableau périodique des éléments chimiques. Nous pouvons noter que l'année 2019 sera celle du 150-ème anniversaire de la conception de ce tableau par le grand scientifique russe Dmitri Mendeleïev.

Parfois, je me souviens d'Urgench, la ville où j'ai entendu parler du MGIMO pour la première fois, la ville de mon enfance. C'est probablement la ville qui me laisse les plus beaux souvenirs. J'y ai toujours aimé cet environnement multinational: dans la cour, j'ai joué avec des enfants issus de familles tatares, juives, coréennes, ouzbeks... De plus, mon premier sujet d'anglais à l'école était à propos de l'ancien Khiva – une ville-musée ouzbek à ciel ouvert, un monument du patrimoine mondial de l'UNESCO. ☑





DMITRY KNYAZHINSKY

(Relations internationales, 1980)

Premier conseiller

*Délégation permanente auprès de
l'UNESCO*

Paris

J'ai grandi dans une famille de spécialistes en relations internationales, mes parents étant diplômés de la Faculté des relations internationales à MGIMO. Mon père étudiait l'intégration en Europe occidentale, ma mère était orientaliste travaillant sur l'Inde. Il n'est pas étonnant que la plupart de nos connaissances, elles aussi, faisaient partie des alumni de MGIMO : appartenant aux mondes du journalisme, de la diplomatie et de la recherche, ils furent tous des spécialistes en relations internationales. Il est donc logique que moi aussi, j'ai choisi d'étudier à MGIMO.

Entré à MGIMO en 1975, j'ai fait mes études sous l'œil attentif des professeurs dont certains avaient encore enseigné à mes parents. Ayant ignoré délibérément l'avis négatif de mes parents qui évoquaient un « milieu complètement différent et une ambiance de fonctionnaires », j'ai visé le MAE. Depuis mon enfance, le romantisme des voyages exerçait sur moi un attrait irrésistible.

En 1980, fraîchement diplômé de MGIMO, j'ai été affecté au Département des organisations internationales du MAE de l'URSS. Au cours des dix premières années, j'ai testé mes forces dans plusieurs métiers diplomatiques : en qualité d'agent diplomatique junior, j'accompagnais les délégations partant en missions de courte durée aux sessions de l'Assemblée Générale et aux autres instances de l'ONU, de même que lors de diverses négociations. Ce faisant, j'ai toujours cherché à travailler dans les domaines qui m'ont été proches ; par élimination, j'ai cherché ce qui attirait mon cœur. De formation humanitaire, je penchais vers les forums permettant aux États d'aboutir, à la suite des efforts conjoints, à une solution pour des défis globaux auxquels l'humanité est confrontée dans le monde contemporain : l'environnement, le climat, la biodiversité, etc.

Telles furent mes compétences dans la Délégation permanente de Russie auprès

d'une instance onusienne et d'autres organismes internationaux à Nairobi ; j'y suis arrivé en 1990 pour ma première mission de longue durée à l'étranger. Trois années dans ces fonctions m'ont permis d'explorer le Kenya, qui est un pays remarquable, et de satisfaire ma curiosité par rapport à l'Afrique. C'est un véritable joyau d'exotisme et de beauté !

Dès mon retour, je me suis vu transférer au Département de la coopération humanitaire et des droits de l'homme. Au début des années 1990, la dissolution de l'Union soviétique a ouvert une période

A New York, je me souvenais régulièrement des études de cas dans le séminaire « Modèle de l'ONU », analysées à MGIMO. Encore étudiant, je ne pouvais même pas m'imaginer que mon « parcours de combattant diplomatique » aboutira auprès de cette organisation internationale dont l'importance est capitale, et qui, à son tour, reproduit le monde contemporain à l'échelle réduite.

difficile. Nous avons pourtant vécu dans une certaine exaltation euphorique, en espérant construire la nouvelle Russie démocratique et nous engager dans un partenariat équilibré avec le reste du monde. Nombreux sont ceux qui ont alors abandonné le MAE au bénéfice des activités commerciales ; cette perspective ne m'a pourtant jamais tenté.

A cette époque, le MAE a mis en place une nouvelle orientation diplomatique : la coopération internationale en matière de migrations et de réfugiés. Très intéressé, je me suis mis à y travailler. J'ai participé à plusieurs reprises aux forums multilatéraux à Genève où siègent le Haut-Commissariat des Nations

unies pour les réfugiés et l'Organisation internationale pour les migrations. Ces années-là, mon chemin a croisé de nouveau celui de Vladimir Kalamonov, mon ancien camarade d'études à MGIMO, qui dirigeait alors le Service Fédéral des migrations de Russie.

En 1999, je suis parti en mission de quatre ans, au rang de conseiller, à la Délégation permanente de la Russie auprès de l'ONU à New York ; j'ai eu la chance d'y travailler sous la direction de Sergueï Lavrov, qui exerce actuellement les fonctions du ministre russe des affaires étrangères. La fortune m'a souri, puisque j'y ai acquis l'expérience précieuse dans une bonne école de diplomatie. A la Délégation permanente, je me souvenais régulièrement des études de cas dans le séminaire « Modèle de l'ONU », analysées à MGIMO. Encore étudiant, je ne pouvais même pas m'imaginer travailler auprès de cette organisation internationale dont l'importance est capitale, et qui, à son tour, reproduit le monde contemporain à l'échelle réduite. A New York, j'ai suivi les questions sociales et les affaires humanitaires dans le cadre de la Troisième Commission. J'ai bien sûr visité tous les coins et recoins du pays, ayant réalisé mon ancien rêve d'adolescence d'explorer l'Amérique. Je suis devenu témoin des événements tragiques du 11 septembre 2001, quand les attaques terroristes ont fait effondrer les tours du World Trade Center à New York.

En 2004, je suis revenu dans mon département d'origine pour prendre les fonctions de chef du service des migrations. Mais le hasard en a disposé autrement. Vladimir Kalamonov s'est vu offrir le poste de Délégué permanent auprès de l'UNESCO, et il m'a fait une proposition que je n'ai pas pu refuser. En 2006, je suis arrivé à Paris avec le grade de Premier conseiller chargé de la section culturelle de la Délégation permanente de la Russie auprès de l'UNESCO. C'est ainsi que s'est achevée la période « migratoire » de ma carrière, qui a duré 15 ans. Même si je n'avais jamais eu d'ambitions carriéristes, j'ai toujours été sélectif par rapport à ce que je faisais et où je devais aller. Je n'osais même pas rêver de la France et de l'UNESCO, et tout à coup un tel rebondissement !

Actuellement, je fais mon second mandat à Paris ; depuis mon retour ici en 2016, je traite les questions de protection du patrimoine mondial, culturel et naturel. Durant ces années, je me suis construit une expérience significative dans ce



domaine ; j'ai participé fréquemment aux réunions du Comité du patrimoine mondial dans les différents pays.

La Délégation permanente s'efforce à promouvoir l'inscription des sites russes sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Par exemple, elle s'est enrichie, l'année dernière, à la fois de deux sites : la réserve naturelle « Paysages de Daourie » et le très ancien monument de la culture slave « Cathédrale et monastère de l'Assomption de l'île-village de Sviajsk ». En outre, les monuments de l'ancienne Pskov sont actuellement en cours de classement. Il convient cependant de noter que le classement des sites n'est pas un objectif en soi : le défi majeur consiste à maintenir en état les éléments du patrimoine déjà classés. Notre Délégation permanente sert de maillon important pour la coopération entre la Russie et l'UNESCO, qui porte sur l'exécution de nos engagements internationaux en termes de la Convention de 1972 concernant la protection du patrimoine mondial. Puissance culturelle à l'échelle mondiale, la Russie jouit d'une autorité incontestable à l'UNESCO. Notre contribution aux efforts conjoints des États en matière de protection du patrimoine mondial et notre respect rigoureux des exigences de la Convention constituent un facteur important pour maintenir notre bonne renommée dans le monde qui traverse une période difficile.

Je suis heureux d'avoir pu mener à bien mes missions sous la direction des supérieurs magnifiques. La fortune a voulu notamment que je rejoigne Madame Eleonora Mitrofanova, une des diplômées les plus éminentes de MGIMO ; sous sa direction, j'ai travaillé dans le cadre de deux missions, si l'on tient compte de la pause. Elle exerçait ses fonctions de Sous-Directrice générale de l'UNESCO, de Déléguée permanente de Russie auprès de l'UNESCO, de Présidente du Conseil exécutif et du Comité du patrimoine mondial.

Alexandre Kuznetsov, qui est chronologiquement mon troisième supérieur, dispose d'expérience et d'autorité immenses ; il est le premier diplomate de carrière à être nommé récemment au poste de Délégué permanent. Fin connaisseur de l'histoire, il accorde beaucoup d'importance à notre coopération avec l'UNESCO en matière de préservation du patrimoine culturel et historique ; chef de la délégation russe, il s'investit personnellement aux sessions du Comité du patrimoine mondial. ☐

ALEXEI KOVALENKO-NAROCHNITSKY

(Relations Internationales, 2000)

Conseiller

Délégation permanente auprès de l'UNESCO

Paris

Je ne suis pas le premier diplômé de MGIMO dans notre famille et j'en suis fier. L'académicien A. Narochnitsky, mon grand-père, enseignait l'histoire de la politique extérieure à MGIMO de 1944 à 1946. Il formait des professionnels pour le monde d'après-guerre. Beaucoup plus tard, mes parents s'y sont rencontrés. Maintenant j'élève deux fils, et j'espère, bien sûr, qu'ils voudront, eux aussi, poursuivre la tradition familiale.

J'ai fait mes études à la Faculté des relations internationales de 1995 à 2000. Je m'en souviens avec une grande joie et beaucoup d'émotion. C'est un état de grâce merveilleux, lorsqu'on n'est plus enfant, mais jeune homme qui cherche à prendre des décisions d'adulte et à construire des

Merci aux professeurs de français pour la joie éprouvée en troisième année, lorsque j'ai pu suivre directement en français la conférence du président Jacques Chirac.

relations correspondantes. Cependant, on se rend compte avec un plaisir particulier que les temps difficiles qui imposent la responsabilité de sa propre vie ne sont pas encore d'actualité...

Les études à l'institut ont été à la fois très intéressantes et difficiles, notamment, si l'on tient compte de l'importance d'études de langues. Ceux qui étudiaient le français comme seconde langue me comprendront facilement... Merci beaucoup aux professeurs pour la joie éprouvée en troisième année, lorsque j'ai pu suivre directement en français la conférence du

président Jacques Chirac.

Dans les années 1990, l'idéologie mesquine incitant à vendre tous et tout, qui a suivi la disparition de l'Union soviétique et la généralisation des rapports de marché, s'est rapidement imposée à la place d'anciennes valeurs un peu idéalisées. Il y avait pourtant des exceptions. Nos parents et, bien sûr, nos professeurs ont pris sur eux et porté tout le fardeau de cette époque. Des années plus tard, j'ai commencé à comprendre que les études à MGIMO ont permis à nous, étudiants de cette époque, de progresser vers notre maturité dans la gaieté et sérénité, dans une bonne ambiance intellectuelle, animée par des esprits éclairés. Anatoli Torkounov, le recteur de MGIMO, et Ivan Tiouline, le vice-recteur, ont réussi à sauver notre institution de la décrépitude de l'enseignement et de la culture qui a alors touché de nombreux établissements d'enseignement supérieur. Pour contrecarrer la tendance générale à la dégradation des connaissances académiques et à la négation de leur importance, ils ont renforcé et modernisé MGIMO, ayant prévenu la fuite des professeurs les plus qualifiés et talentueux. J'ai eu la chance d'étudier chez plusieurs spécialistes des plus intelligents et passionnés. Je me souviens du professeur V. Pechatnov, meilleur spécialiste russe des États-Unis. Lors de ses séminaires, nous discutons avec beaucoup de passion, nous analysons l'histoire américaine, le lien étroit entre les problèmes intérieurs des États-Unis et leur politique extérieure. Toutes ces connaissances se sont avérées utiles pour me plonger rapidement dans les actualités de relations russo-américaines dans le cadre de mon travail d'abord au Département de l'Amérique du Nord au MAE de la Russie et ensuite aux États-Unis. M. Khrustalev et A. Melville, de vrais classiques en matière de recherche sur la théorie des relations internationales, se distinguaient par leur manière particulière de dispenser des cours magistraux et des travaux dirigés.

Après mes études, j'ai intégré le Département de l'Amérique du Nord du MAE de la Russie en 2001. Pour ma première mission à l'étranger, je me suis pourtant retrouvé en Écosse, pays fascinant et proche pour l'âme russe, au Consulat général de la Russie à Édimbourg. Outre les fonctions consulaires ordinaires, j'ai contribué à renforcer les liens d'amitié et les relations économiques entre cette nation constitutive du Royaume-Uni et les régions russes. Je me souviens tout particulièrement de la recherche et de la

décoration des anciens combattants écossais qui avaient participé aux convois du Nord durant la Deuxième guerre mondiale. Ces convois acheminaient des armements, des matières premières et des denrées vers les ports de la partie nord de l'Union soviétique. C'est en Écosse que l'on préparait les convois. Pendant plusieurs années, le gouvernement soviétique d'abord et le gouvernement russe ensuite décernaient des médailles aux anciens combattants britanniques ayant participé à ces convois. J'ai eu la chance d'avoir pu contribuer à l'organisation de quelques cérémonies de décoration.

Après Édimbourg, j'ai travaillé, de 2006 à 2009, au poste de vice-consul au département des visas de notre ambassade à Londres. Nous étions le premier des établissements russes à l'étranger à avoir mis en œuvre le système des centres de visas, qui ont permis de désengorger les consulats et les ambassades. Je me souviens d'avoir présenté une bouteille de « Champagne soviétique » à un touriste anglais surpris, qui a obtenu le 100 000e visa touristique de l'année 2007.

De retour dans mon département, je suis devenu un témoin de « reset » des relations russo-américaines après la crise de plusieurs années. Nombreux sont ceux qui se souviennent que la secrétaire d'État Hillary Clinton avait offert à Sergueï Lavrov un grand bouton poussoir rouge symbolisant l'espoir de l'administration américaine de relancer les relations entre Washington et Moscou. Pour une raison inconnue, il était écrit sur ce bouton en lettres anglaises « peregruzka » (surcharge)... Malheureusement, les parties n'ont pas réussi à remettre la confiance complètement en place. Cependant, plusieurs années durant on assistait à la montée en puissance des relations bilatérales qui se développaient pratiquement dans tous les domaines jusqu'en 2012.

Quelques temps après, je suis parti travailler à la côte ouest des États-Unis, au consulat général de la Fédération de Russie à San-Francisco. C'est là-bas que j'ai senti toute la profondeur des liens historiques qui relient nos peuples. A 80 kilomètres de San-Francisco se trouve l'ancienne place forte russe, Fort Ross, qui a été fondée au XIXe siècle. En 2012, le consulat général a contribué aux événements à l'occasion du bicentenaire de Fort Ross ; de même, un coup d'envoi a été donné au Dialogue de Fort Ross, un de rares forums qui s'emploient à organiser des discussions au plus haut niveau impliquant des élites de business, de science et de culture.

Le travail à la Délégation de la Russie auprès de l'UNESCO à Paris est différent, dans un bon sens certainement, des actions bilatérales ! Notre Délégué permanent se fixe pour objectif d'impliquer la Russie dans tous les processus et programmes de l'UNESCO. Pour promouvoir nos positions, il faut toutefois étudier et préparer en permanence un grand nombre de documents, concerter les positions avec nos ministères et rechercher constamment des partenaires parmi les pays amis. Notre institut nous a très bien préparé à ces tâches grâce à une formation linguistique excellente et à un vaste éventail de connaissances générales et spécifiques à chaque pays, qui permettent à la fois de traiter les problèmes multilatéraux tels quels et de les placer dans une perspective plus vaste. ☑

DMITRY DARCHENKOV

(Relations internationales, 1993)

Conseiller

Délégation permanente auprès de l'UNESCO

Paris

Au lycée, je me suis passionné pour le Japon, je lisais et relisais les livres de nos experts en politique internationale tels que *Branche de sakura* de Vsevolod Ovtchinnikov et *Quinzième pierre du jardin de Rioandzi* de Vladimir Tsvetov.

Pour la première fois, je me suis présenté aux épreuves d'admission à MGIMO en 1984, mais il me manquait quelques points, je suis donc parti faire mon service militaire. Là, je me suis mis à réviser pour les épreuves avec beaucoup d'assiduité, et, une fois démobilisé, j'ai été admis à la Faculté des relations internationales. A mon grand regret, on ne m'a pas laissé faire du japonais : on m'a assigné le birman et l'anglais. De retour à la maison, j'ai parcouru un article d'encyclopédie sur la Birmanie, et ce que j'ai appris n'a pas amélioré ma motivation.

Cependant, j'ai eu beaucoup de chance, car nos professeurs de langue et nos orientalistes qui dispensaient des cours de civilisation étaient de très bon niveau : je m'y suis habitué, en me laissant captiver par cet Orient, mystérieux, voire intime. J'en suis très reconnaissant à Irina Tagounova, mon professeur principal du birman, de même qu'à Tin Win, communiste émigré

originaire de la Birmanie et locuteur du birman, qui est venu s'installer en Union soviétique dans les années 1950. Irina Tagounova m'a aidé à obtenir une bourse d'État, et quand j'étais étudiant en cinquième année, j'ai pu partir en stage linguistique. Les dix mois passés en stage ont produit en moi une véritable révolution : j'ai visité le pays tout entier et j'ai acquis des connaissances concrètes et palpables.

On ne peut pas dire que j'avais envie de me faire embaucher par le MAE, je prenais tout simplement plaisir dans le fait que j'ai eu la chance de faire mes études à MGIMO. En 1993, j'ai pourtant vu les portes du MAE se refermer devant mon nez : le pays, qui traversait alors une période difficile depuis l'éclatement de l'URSS, n'avait simplement pas besoin d'un diplômé maîtrisant le birman. Pour cette raison, je me suis inscrit aux études doctorales, et, trois ans après, j'ai soutenu ma thèse "U Nu

Je travaille sur un sujet assez intéressant, j'analyse tout ce qui concerne la politique financière et la politique du personnel de l'UNESCO. On peut suivre la vie institutionnelle via le financement des programmes.

et les recherches d'un modèle original du développement étatique de la Birmanie". (Il faut préciser que U Nu se trouve aux origines de la Birmanie indépendante dont il a été premier ministre de 1948 à 1962).

Pour me retrouver ensuite dans... le *show-business*. J'ai travaillé alors chez les intermédiaires du spectacle, et je suis même devenu producteur au studio cinématographique Gorky ; c'est là que j'ai appris à mettre en place des business-plans. Les résultats dépassaient tous les espoirs, car les compétences acquises à MGIMO suffisaient pour tirer profit de tous les domaines. Cette école m'avait inculqué l'auto-organisation et la discipline, qualités qui rapportaient bien à l'époque.

Lorsque la branche orientale de notre politique extérieure a de nouveau manifesté



des signes de vie en 1999, le MAE a ressenti le besoin d'avoir un spécialiste de la Birmanie, et les collègues aînés se sont rappelé mon existence. Je suis parti sur le champ à l'ambassade dans le pays qui s'appelait désormais le Myanmar. Grâce à mes professeurs je n'avais pas oublié la langue. Dans ce pays, je m'occupais de tout : des relations bilatérales et, surtout, des projets multilatéraux. Par la suite, l'expérience de ces domaines m'a beaucoup aidé à l'UNESCO.

Cinq ans après, je suis rentré à Moscou où j'ai atterri au Deuxième département d'Asie pour travailler sur l'Inde. Je maîtrisais le sujet, l'Inde et le Myanmar étant des pays voisins. Ces deux années ont vu défiler plusieurs visites au sommet – d'abord, celle du premier ministre indien, ensuite, la visite présidentielle russe – qui m'ont offert

Les compétences acquises à MGIMO suffisaient pour tirer profit de tous les domaines. Cette école m'avait inculqué l'auto-organisation et la discipline, et c'est toujours un bon actif.

une expérience en matière de préparatifs à des événements aussi importants.

En 2006, je suis parti en mission en Corée du Sud, où l'Asie a un visage complètement

différent. Le Myanmar est le pays le moins développé de la région, alors que la Corée du Sud est au top des pays asiatiques. Je m'y suis occupé du multilatéralisme et de la politique extérieure. De cette façon, j'ai pu me faire une idée de cet autre pôle asiatique ; or, en 2009, on m'a de nouveau transféré au Myanmar où le poste de ministre-conseiller demeurait vacant.

Il est intéressant de noter que la détérioration de nos relations avec l'Occident, qui a suivi la réintégration de la Crimée par la Russie, se faisait sentir relativement peu au Myanmar. Avec les militaires en tête du pays, le Myanmar a toujours vécu sous les sanctions américaines. Même si le pays s'est engagé dans un processus de démocratisation depuis 2012, les sanctions restent toujours en vigueur.



En 2014, je suis rentré à Moscou pour passer deux ans au Département des ressources humaines. Fin 2016, je suis arrivé à Paris. J'y travaille sur un sujet assez intéressant : les activités administratives et budgétaires de l'UNESCO. J'analyse tout ce qui concerne la politique financière et la politique du personnel dans cet organisme international. On peut suivre la vie institutionnelle via le financement des programmes et les services administratifs. Des fois, cette activité devient captivante, puisque l'institution, à l'instar d'un grand appartement communautaire, recèle ses intrigues et interférences, pleines de dramatisation. 

ANNA CHIRKOVA

(Relations internationales, '11)

Troisième secrétaire, Délégation permanente de la Fédération de Russie auprès de l'UNESCO, Paris

Depuis ma petite enfance mes parents m'encourageaient à étudier au MGIMO. Leur souhait se réalisa car je mis toute mon énergie dans la préparation à l'entrée à cette université. Je suivais un cursus préparatoire et bénéficiais également de cours particuliers. Je me souviens de ce moment inoubliable, lorsqu'au moment de l'annonce des résultats du concours d'entrée, j'entendis mon nom dans la liste des admis.

Néanmoins, cela n'était que le début d'une route merveilleuse, faite d'efforts, qui menait au savoir. Cette expérience universitaire unique fit de moi une toute autre personne. Nous y suivions des cours passionnants. Les murs du MGIMO étaient témoins de nos succès et de nos revers, de nos premiers amours et de solides amitiés, mais aussi de nos désillusions, bien sûr.

La formation linguistique est l'un des atouts de notre université. Ma première langue étrangère étant l'anglais, la deuxième fut le français, et le grec est devenu la troisième. Alors qu'ils étaient interprètes professionnels, nos professeurs nous transmièrent des compétences uniques.

Aussi banal que cela puisse paraître, je tiens à rappeler que le MGIMO est un établissement de référence dans le domaine des relations internationales. J'avais un attrait particulier pour ces disciplines et me surpris parfois à être tout à fait

Le MGIMO me transmet un savoir-faire unique, et plus important encore, m'enseigna à trouver efficacement l'information. Il m'apprit aussi à rassembler mon courage pour surmonter les difficultés.

fascinée par certaines matières. Ce fut le cas, par exemple, lors des cours traitant des questions de désarmement que je suivais sous la direction de M. Ildar Akhtamzian qui supervisa, d'ailleurs, la rédaction de mes mémoires de baccalauréat et de master.

En outre, les cours d'Alexeï Bogaturov et de Mark Khroustalev, ainsi que les séminaires d'Andrei Souchentsov consacrés à l'analyse des processus politiques me passionnèrent réellement alors que j'étais étudiante en master.

Je me souviens que je n'avais alors pas d'attentes particulières et me



posais même la question de changer de programme.

En revanche, je passais mes nuits à lire nombre d'articles politiques, non pas car il était «impossible de réussir à l'examen de Bogatourov», mais parce que la matière en elle-même me passionnait.

Par exemple, je me souviens d'une mémorable simulation de négociations traitant de la question afghane qui s'était tenue à l'Institut des Etats-Unis et du Canada, où j'étais invitée par Andreï Souchentsov. Nous nous mîmes tellement dans le rôle des représentants Pakistanais que les heures filèrent à toute vitesse. Cela fut l'un des moments les plus marquants de mes études.

Le MGIMO me transmet un savoir-faire unique, et plus important encore, m'enseigna à trouver efficacement l'information. Il m'apprit aussi à rassembler mon courage pour surmonter les difficultés. Ces compétences me furent précieuses pour travailler au Ministère alors que je venais d'y être embauchée. Ma première mission fut dans un pays «mystérieux», Madagascar, où je dus m'adapter à de nouvelles conditions de travail. J'étais essentiellement en charge des questions relatives à la culture, au protocole et à la coopération humanitaire, ces mêmes domaines que j'avais laissés de côté pendant mes études.

Après mon retour à Moscou, je fus mutée à la Commission nationale russe pour l'UNESCO. J'étais alors chargée de travailler sur les questions de coopération scientifique, ce que je continue à faire ici, à Paris. Je suis de plus en plus intimement persuadée que la coopération culturelle et humanitaire, relevant du mandat de l'UNESCO, est un domaine dont l'importance est malheureusement trop souvent sous-estimée.

Au MGIMO, j'eus la chance de beaucoup apprendre de diplomates chevronnés, la plupart sont d'ailleurs diplômés de MGIMO. Je suis honorée de nommer certains de mes maîtres: M. Stanislav Akhmedov, Ambassadeur de Russie à Madagascar, le Secrétaire responsable de la Commission nationale pour l'UNESCO, M. Grigori Ordzhonikidze, l'ancienne Représentante permanente à l'UNESCO, Mme Eleonora Mitrofanova, ainsi que mon chef actuel, M. Alexandre Kouznetsov. Du fait de mes fonctions, je fais souvent la connaissance de célèbres scientifiques, de personnalités culturelles et de politiciens occupant des fonctions ministérielles. Et cette expérience rend mon travail particulièrement passionnant. 🇷🇺





ANNIVERSAIRES



75

ЛЕТ

ФАКУЛЬТЕТУ
МЕЖДУНАРОДНЫХ
ОТНОШЕНИЙ



Эндаумент
МГИМО

Ассоциация
интернет-пользователей
МГИМО



L'ÉCOLE DIPLOMATIQUE DE MGIMO FÊTE SES 75 ANS

La Faculté des relations internationales, la plus ancienne faculté de MGIMO, a fêté son 75e anniversaire

L'événement solennel a été inauguré par Yury Boulatov (Relations internationales, 1972), doyen de la faculté. Après avoir félicité l'audience à l'occasion de l'anniversaire, il a raconté quelques souvenirs d'anciens diplômés illustres qui font aujourd'hui la fierté de l'alma mater. « Notre faculté sert de source pour les autres facultés de MGIMO : celles du droit international et du journalisme international », a-t-il souligné. « De nombreux étudiants qui ont opté en cours de leurs études pour les facultés du droit international et du journalisme international en sont devenu la gloire. Soixante-quinze ans est une période suffisamment longue pour engendrer de fortes traditions, voire des dynasties d'étudiants. Dans les années 2000, nous avons eu la première vague de diplômés de troisième génération dont non seulement les parents mais aussi les grands-parents ont fait leurs études

Yury Boulatov : « Nous avons calculé que dans quatre ans nous produirons une promotion dont les arrière-grand-pères et arrière-grand-mères figurent parmi nos anciens élèves

à notre faculté. Nous avons calculé que dans quatre ans nous produirons une promotion dont les arrière-grand-pères et arrière-grand-mères figurent parmi nos anciens élèves ».

Alexandre Grouchko (Relations internationales, 1977), le vice-ministre des affaires étrangères de la Russie et notre invité d'honneur, s'est joint à ces vœux. Il a lu à voix haute la lettre de félicitations de Sergueï Lavrov (Relations internationales,

1972), le ministre des affaires étrangères de la Russie, qui avait souligné : « La faculté est une véritable forge à cadres pour le ministère russe des affaires étrangères, ses diplômés remplissent leurs fonctions de manière très honorable au sein de l'appareil central, des

représentations à l'étranger, y compris dans des postes d'encadrement ».

Les vœux d'Anatoli Torkounov (Relations Internationales, 1972), le recteur de MGIMO, ont concerné tous ceux dont la vie est liée à la Faculté des relations internationales. Ayant qualifié la Faculté





de « pivot de l'université », il a parlé de la période de sa création : des difficiles années d'après-guerre ; de ses fondateurs qui ont contribué à mettre en place non seulement la Faculté mais aussi l'établissement tout entier ; il a évoqué ainsi les premiers admis dont le noyau était composé d'anciens combattants. « C'est avec un immense plaisir, a-t-il dit, que je salue Nikolai Ivanovitch Lebedev, qui a été le doyen de la Faculté des relations internationales à l'époque où nous, Yury Boulatov et moi, y faisons



Alexandre Bessmertnykh :
« MGIMO a ouvert les portes de la profession à plusieurs hommes politiques et diplomates illustres dont les noms sont gravés dans l'histoire, il a engendré une telle abondance d'esprits éminents ! »



nos études ; par la suite, M. Lebedev est devenu le recteur de MGIMO ».

Anatoli Torkounov a noté que la Faculté « a de nombreuses réalisations, mais une chose est tout à fait claire : on ne peut pas s'enfermer dans l'immobilisme. Lorsque j'ai été doyen dans la deuxième moitié des années 1980, il n'y avait que deux facultés de relations internationales : la nôtre et





celle à l'Université russe de l'Amitié des Peuples, si l'on ne tient pas compte de l'Institut des relations internationales auprès de l'Université de Kiev. A notre époque, quelques 70 établissements d'enseignement supérieur disposent d'une telle faculté, et nous sommes contraints de faire face à la concurrence la plus féroce. Je suis certain que la Faculté



**Anatoli Torkounov :
« La Faculté a de nombreuses réalisations, mais une chose est tout à fait claire : on ne peut pas s'enfermer dans l'immobilisme. La concurrence est féroce, mais nous avons l'obligation de gagner. Et je suis sûr qu'il en sera ainsi »**

continuera à mener le bal pour toutes les innovations en matière de développement et d'approfondissement des programmes que nous assurons, et qu'elle s'efforcera d'améliorer la position de MGIMO dans les classements internationaux. Bien sûr, il est important que notre établissement continue à demeurer international dans

tous les sens. Il faut qu'il bénéficie d'expertise de meilleurs professeurs à renommée mondiale et qu'ils travaillent à MGIMO à côté de nos excellents enseignants. C'est très important, parce que nous vivons dans un monde ouvert et qu'il nous importe à discuter, à connaître un point de vue différent, à nous perfectionner. Dans ce milieu compétitif, nous avons l'obligation de gagner. Et je suis sûr qu'il en sera ainsi ».

Alexandre Bessmertnykh, le ministre des affaires étrangères de l'URSS (1991), a été le premier des diplômés de la Faculté qui s'est retrouvé à ce poste ; il a noté que « MGIMO a ouvert les portes de la profession à plusieurs hommes politiques et diplomates illustres dont les noms sont gravés dans l'histoire. Nul autre établissement n'aurait engendré une telle abondance d'esprits éminents ! »

Alexandre Grouchko a remis les certificats de mérite du MAE à des professeurs de MGIMO. Anatoli Torkounov a présenté des cadeaux et des certificats aux professeurs qui ont travaillé à MGIMO plus de 40 ans.

D'autres certificats d'honneur



ont été remis à Sergueï Lavrov (Relations internationales; 1972) pour sa contribution importante au développement de MGIMO et à Anatoli Torkounov qui, selon Yury Boulatov, « dirigeait d'une main ferme le bateau de notre faculté à la fin des années 1980 et qui dirige maintenant notre flottille universitaire». 📷



L'ÉCOLE DU JOURNALISME DE MGIMO FÊTE SES 50 ANS

En 1968, une nouvelle faculté – celle du journalisme international – a vu le jour à MGIMO. Cette année, elle fête son 50e anniversaire !



Le 15 septembre, une fête footballistique s'est tenue au stade de l'université à l'occasion de la date d'anniversaire. Lors d'un samedi ensoleillé, tout le monde – les anciens diplômés dont Yan Burlay (promotion 1970), ambassadeur, avec Yuri Kobaladze, le vice-doyen, de même que les stars du monde artistique dont Narmine Chiralieva, la ministre de la culture de la Région de Moscou – s'est laissé emporter par l'ambiance joyeuse.

Le gardien de but a reçu comme prix... une citrouille – une vraie beauté – cultivée par le directeur du département du journalisme international en personne !

Sans faire distinction ni du sexe ni de l'âge, les artistes peignaient à l'aquarelle sur les joues de tous les supporters les insignes de la Faculté du journalisme international, le nombre de son anniversaire « 50 » et le drapeau du pays dont la langue est étudiée ou déjà apprise à MGIMO. Les vendeurs ambulants offraient une large palette de souvenirs : des rubans de supporters aux pins en passant par les « dessus-de-sièges » d'anniversaire avec un logo de la fête et l'inscription « Bonne fête » en 53 langues étrangères enseignées à MGIMO (que voulez-vous, n'importe quel étudiant ou ancien diplômé ayant étudié une langue orientale vous dira que le processus d'apprentissage... «use les fonds de culotte» !).

C'est pourtant le match qui était au centre de l'événement ! L'équipe des alumni a prouvé qu'elle était capable non seulement

de tenir deux mi-temps sur la pelouse mais aussi de menacer les buts et même marquer ! Ivan Fedosseev, gardien de but, qui s'est montré efficace à son poste, a reçu comme prix... une citrouille – une vraie beauté – cultivée par Nikita Chevtsov, le directeur du département du journalisme international, en personne ! Alexandre Skvortsov a marqué le premier but de cette rencontre ; c'est aussi lui qui a égalisé le score 3:3 à la fin du match, en bousculant la joute vers une série de tirs au but. Côté étudiants, c'est Moukhammed Timourziev

en première année de Master qui brillait, comme d'habitude, sur la pelouse, menant à sa suite ses coéquipiers, étudiants en licence.

Dans la série de tirs au but, les étudiants ont eu plus de chance : ils se sont imposés avec un score final 6:5. Yaroslav Skvortsov, le doyen de la Faculté du journalisme international, a remis la coupe aux vainqueurs.

Mais le vainqueur ultime, c'était bien sûr la Faculté du journalisme international, et sa fête continue !





Cinq jours après le match d'anniversaire, tous ceux qui pouvaient se prévaloir de leurs liens avec la Faculté du journalisme international se sont réunis dans une ambiance informelle pour boire un verre à l'occasion du cinquantenaire révolu et goûter d'avance au demi-siècle prochain.

Anatoli Torkounov, le recteur de MGIMO, s'est adressé aux alumni et aux amis de la Faculté. Il a raconté qu'il y a cinquante ans, Yaroslav Chavrov, le premier doyen de la Faculté du journalisme international, recrutait en première année de jeunes étudiants provenant d'autres facultés et, avant tout, de celle des

Sergueï Lavrov, le ministre russe des affaires étrangères : « Au cours d'un demi-siècle, la Faculté s'est transformée en une véritable « forge à cadres » hautement qualifiés en matière de communications internationales. »

relations internationales ; il a profité de cette occasion pour saluer Yan Burluyay, ambassadeur et professeur, qui appartient à la première promotion de la Faculté du journalisme international. Par ailleurs, le petit-fils de ce dernier a réussi cette année sa licence en journalisme international et s'est inscrit au Master « Nouveaux médias et communications stratégiques » de cette même faculté.

Yaroslav Skvortsov, le doyen de la Faculté, a lu à voix haute le message de Sergueï Lavrov, le





Vladimir Medinsky, le ministre de la culture : « Aujourd'hui comme hier, la Faculté du journalisme international de MGIMO est une marque universellement reconnue. »



ministre russe des affaires étrangères, qui disait notamment : « Au cours d'un demi-siècle d'activités fructueuses, la Faculté a su engendrer ses propres traditions et s'est transformée en une véritable « forge à cadres » hautement qualifiés en matière de communications internationales.





Nous sommes fiers que plusieurs de ses diplômés figurent à juste titre parmi les géants du journalisme russe ».

Ensuite, Rustam Abiev, ancien élève de la Faculté du journalisme international et adjoint de Vladimir Medinsky, le ministre de la culture, qui est aussi un alumni de cette même faculté, a lu le message de son supérieur. Ce message disait notamment : « Aujourd'hui comme hier, la Faculté du journalisme international de MGIMO est une marque universellement reconnue. Les meilleurs spécialistes russes y enseignent, les étudiants s'y affaïrent, la continuité intergénérationnelle est préservée et la liberté créative est favorisée. »

Il n'y a pas d'anniversaire sans cadeaux. Par conséquent, de magnifiques horloges pour cheminée, décorés d'un logo de MGIMO, ont été offertes aux professeurs irremplaçables qui animent les études à la Faculté du journalisme

Les invités se sont vus offrir une performance à la fois électrisante, émotionnelle, gracieuse et chaleureuse de Valery Meladze, pop-star russe. Ils pouvaient profiter de cette occasion unique pour commander leur chanson préférée du répertoire du chanteur !



international : à Madame Galina Vassilieva, professeur de l'anglais ; à Madame Olga Il'ina, directeur du département de l'anglais ; à Madame Natalia Tchernycheva, la légendaire vice-doyen de la Faculté !

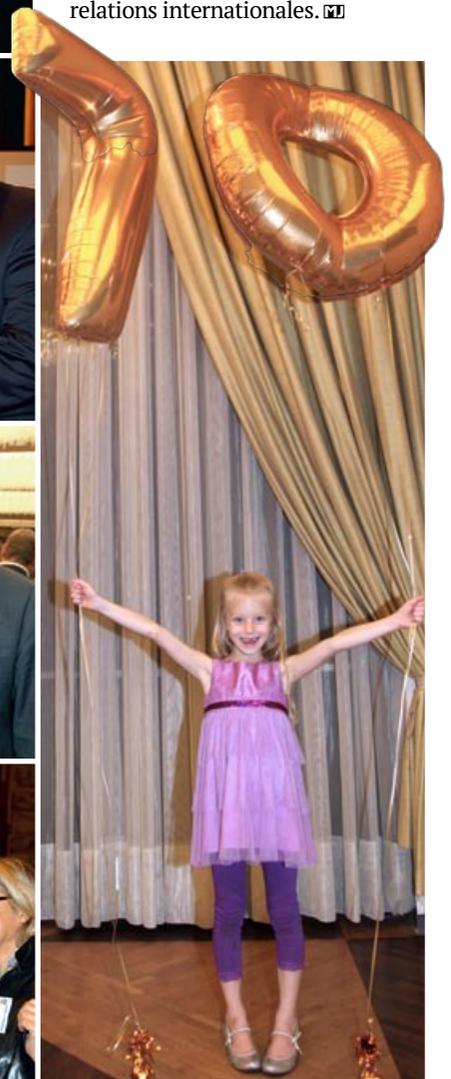
Les invités se sont vus offrir une performance à la fois électrisante, émotionnelle, gracieuse et chaleureuse de Valery Meladze, pop-star russe. Ils pouvaient profiter de cette occasion unique pour commander leur chanson préférée du répertoire du chanteur ! C'est à la demande de Yuri Kobaladze, le vice-doyen de la Faculté, qui menait la soirée, que l'artiste avait interprété la chanson traditionnelle géorgienne « Tbilisso »...

Le concert est devenu le point d'orgue de la fête qui s'est achevée par un dîner amical. Les toasts en honneur de la Faculté du journalisme international, de ses professeurs, amis et camarades d'études retentissaient jusqu'à très tard dans la nuit... ☑





L'année prochaine, MGIMO fêtera son 75e anniversaire. Nous nous souvenons aujourd'hui de la fête à l'occasion du 70e anniversaire de MGIMO, qui s'est déroulée il y a cinq ans à Paris. Alexandre Orlov (MGIMO, 1971), alors Ambassadeur de Russie en France, a accueilli Anatoli Torkounov, le recteur de l'université, Artem Malguine, le vice-recteur, et plusieurs alumni de MGIMO, qui sont venus de Moscou pour participer à l'événement. Ils ont été rejoints, parmi beaucoup d'autres, par Eleonora Mitrofanova (MGIMO, 1975), déléguée permanente auprès de l'UNESCO, et par Thierry de Montbrial, ami de l'université et président de l'Institut français des relations internationales. 





КУБАНСКАЯ
НЕФТЕГАЗОВАЯ
КОМПАНИЯ

Les meilleurs investissements sont la conception du futur

SRL «KNGK-GROUP» exerce une activité réussie dans le domaine des investissements et d'ingénierie en coopération avec grandes entreprises russes et étrangères dans des plusieurs sphères du secteur de l'énergie.

SRL «KNGK-GROUP» propose un grand nombre des services d'ingénierie en se spécialisant dans la projection d'installation de production du moyen et grand danger:

- Aménagement et production des gisements de gaz et de pétrole
- Transport du pétrole, du gaz et des produits pétroliers
- Stockage du pétrole, du gaz et des produits pétroliers
- Réalisation des produits pétroliers y compris les station-services et les stations de compression
- Distribution de l'électricité, de la chaleur et du gaz
- Alimentation en eau et écoulement des eaux, y compris la purification et réalisation des eaux d'égout
- Transformation de l'huile et pétrochimie
- Transformation du gaz et chimie de gaz



SRL «KNGK-GROUP»

117/2, rue Boudennogo
350000, Krasnodar

info@kngk-group.ru
project@kngk-group.ru

+7 (861) 200-18-28

KNGK-GROUP
INVESTMENT & ENGINEERING



КНГК-ГРУПП
ИНВЕСТИЦИИ И ИНЖИНИРИНГ



l'Association des anciens élèves de MGIMO

12 500
membres
actuels

27
clubs
étrangers

40
événements
par an


opportunités
pour
la coopération

L'Association des Alumni préserve et multiplie les traditions de l'Université en renforçant les liens parmi les anciens étudiants en les incluant dans la vie de l'Alma Mater. L'Association participe à la réalisation des projets du développement de MGIMO, promeut les projets d'affaires des anciens étudiants, contribue à améliorer le prestige de l'université dans les espaces d'éducation russe et internationale.



En 2019 MGIMO va célébrer son 75ème anniversaire. Il y aura plein d'événements à Moscou et partout dans le monde. Nous vous appelons à participer activement aux clubs étrangers des Alumni de MGIMO.

Le Vème forum internationale des alumni aura lieu les 12, 13 et 14 avril à Tachkent (capitale de l'Ouzbékistan). Nous invitons toute la famille internationale de MGIMO d'y prendre part.

Lors de l'année nous aurons des conventions scientifiques, des rencontres sportives et des réunions, des festivals d'art et des concerts. Suivez les nouvelles de MGIMO sur nos sites et réseaux sociaux. Les portes d'alma-mater sont toujours ouvertes pour vous!

Nous sommes fiers de chaque diplômé et
nous vous invitons à rejoindre la famille de MGIMO!

 alumni.mgimo.ru

 [/mgimo.club](https://www.facebook.com/mgimo.club)

 [@alumni_mgimo](https://www.instagram.com/alumni_mgimo)

 [/MGIMOAlumni](https://twitter.com/MGIMOAlumni)

 [/mgimoclub](https://vk.com/mgimoclub)

 [/mgimoalumni](https://www.telegram.com/join/mgimoalumni)

+7 (495) 225-40-49
alumni.mgimo@gmail.com
alumni@mgimo.ru

76, avenue Vernadsky, bureau 3170,
119454, Moscou